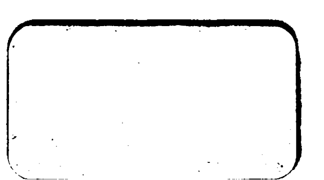


LE MONDE RUSSE

ET

LA RÉVOLUTION

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOIT, 7

LE

MONDE RUSSE

ET

LA RÉVOLUTION

MÉMOIRES DE A. HERTZEN

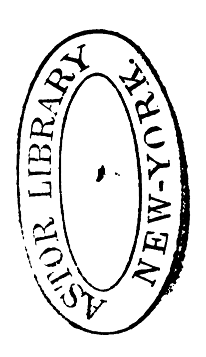
1835—1840

TRADUITS PAR H. DELAVEAU

ILLUSTRATIONS DE A. SCHENK

SEULE ÉDITION AUTORISÉE PAR L'AUTEUR





PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15 ET 17, GALERIE D'ORLÉANS

1861

A N. OGAREF

Il est surtout question de deux personnes dans ce livre. L'une d'elles n'est plus; toi seul, ami, tu es encore là, et par conséquent le livre te revient de droit.

Cette dédicace et l'avant-propos qui suit sont destinés à figurer en tête d'une édition russe de ses Mémoires que l'auteur se propose de publier prochainement, et dont nous avons suivi le texte dans cette traduction.

*



AVANT-PROPOS

Plusieurs de mes amis m'avaient conseillé de compléter les fragments que j'ai publiés dans *l'Étoile Polaire*, sous le titre de *Réalités et Méditations*, et j'aurais pu le faire sans difficulté, du moins pour les deux premiers volumes. Mais ils prétendent que mes récits manquent d'unité, qu'ils sont brusquement interrompus, et tantôt en avance, tantôt en retard. Je sens que cela est vrai, et pourtant, il me serait impossible d'y remédier. Compléter ces fragments ou ranger dans un ordre chronologique les chapitres dont ils se composent, n'est point ce qui m'arrête ; je recule devant l'obligation de tout refondre d'un seul jet ; c'est un travail que je ne me sens pas le courage d'entreprendre.

Je n'ai point écrit ces souvenirs d'une manière suivie ; des années entières se sont écoulées entre certains chapitres. Aussi le reflet du temps où je les ai composés et des dispositions dans lesquelles j'étais alors, s'y laisse-t-il voir très-distinctement ; je ne voudrais point effacer cette empreinte. Ce ne sont point, à vrai dire, des

mémoires que j'ai écrits; on pourrait plutôt leur donner le nom de confessions, mais des confessions autour desquelles et à propos desquelles se sont groupés çà et là quelques souvenirs empruntés à la *réalité*, et ailleurs des pensées appartenant aux *méditations*. Après tout, l'ensemble de ces constructions principales et des dépendances que j'y ai ajoutées présente une certaine unité, à mon avis du moins.

Ce n'est pas la première fois que j'entreprends une pareille œuvre. Je n'avais que vingt-cinq ans lorsque je me mis à composer quelque chose comme des souvenirs, et voici à quel propos : ayant été transféré de Viatka à Vladimir, je m'ennuyais beaucoup dans cette nouvelle résidence. C'était comme un temps d'arrêt sur la route de Moscou; cela me contrariait, m'humiliait; je me trouvais dans la position d'un voyageur qui attend des chevaux à un relais.

Le temps que j'ai passé à Vladimir est pourtant, ce me semble, la plus pure et la plus sérieuse période de ma jeunesse. L'ennui même que je ressentais alors avait quelque chose de riant et d'heureux, comme celui des enfants à la veille de leur fête ou de l'anniversaire de leur naissance. Chaque jour il m'arrivait des lettres d'une écriture fine; elles me rendaient fier, joyeux; elles me fortifiaient. Cependant notre séparation me tourmentait, et je ne savais que faire, pour m'aider à franchir cette éternité, de trois ou quatre mois tout au plus[1]...

1. Ce passage est relatif à des circonstances que l'auteur rapportera avec détail.

... Je résolus de suivre le conseil que l'on me donna, et couchai sur le papier quelques souvenirs de la prison de Kroutitski et de Viatka. Cela formait trois cahiers... ; mais le présent me fit complétement perdre de vue le passé. En 1840, Belinski [1] lut ces fragments ; ils lui plurent, et il en inséra deux cahiers dans les *Archives de la Patrie* (le premier et le troisième), sous le titre de *Mémoires d'un jeune homme ;* le reste doit traîner encore quelque part dans notre maison, à Moscou, s'il n'a pas servi à allumer un poêle.

Lorsque je me remis à l'œuvre quinze ans après, à Londres, j'avais tout à fait oublié l'existence des *Mémoires d'un jeune homme;* ils me tombèrent inopinément sous les yeux en fouillant des journaux russes, au *British Museum.* Je les fis copier, et les lus attentivement. Le sentiment qu'ils éveillèrent en moi est étrange ; ils me révélèrent si visiblement à quel point j'avais vieilli depuis quinze ans, que j'en fus tout saisi dans le premier moment. A l'époque où je les composai, je jouais encore avec la vie, et même avec le bonheur, comme s'ils ne devaient jamais prendre fin ni l'un ni l'autre. Le ton de ces pages était si différent de ce que j'avais écrit récemment, qu'il me fut impossible d'en détacher le moindre passage ; tout cela appartient à mon jeune temps et demande à être lu séparément. Le coloris matinal de ces esquisses ne convient nullement au travail que je viens d'achever sur le soir de ma vie. Si elles ne manquent point de vérité, il

1. Écrivain dont il sera parlé à la fin du volume.

s'y rencontre bien des enfantillages; d'ailleurs j'y retrouve l'imitation évidente de Heine que je lisais à Viatka avec entraînement. Les chapitres écrits depuis mon établissement à Londres, n'ont d'autre empreinte que celle des traverses de la vie.

Je les ai composés lentement... ; il faut beaucoup de temps pour que certaines *réalités* puissent arriver à la transparence d'une méditation triste, pénible, souvent indice d'une sorte d'apaisement. Et pourtant, sans cela, on peut bien être sincère, mais jamais vrai.

Plus d'une fois, il m'arriva de n'être point satisfait de mon travail, et je le jetai au feu. Mais, cet été, j'en lus les derniers cahiers à un ami de ma jeunesse, et y retrouvai moi-même des traits bien connus; je m'arrêtai..., ma tâche était finie!

Il est possible que j'y attache beaucoup trop de prix• on ne découvrira peut-être pas tant de choses que moi dans ces esquisses à peine tracées; j'y lis sans doute beaucoup mieux que d'autres ; elles éveillent en moi une foule de souvenirs, et pourraient bien être des hiéroglyphes dont j'ai la clef. Peut-être suis-je seul à entendre les ombres qui s'agitent derrière ces lignes? C'est possible; mais ce livre ne m'en est pas moins cher. Longtemps, il a remplacé pour moi le passé; mais le temps est venu où je dois m'en séparer comme de tout le reste.

Tout ce qui est personnel se dissipe promptement ; il faut se résigner à cet appauvrissement. Ce n'est point du désespoir, ni de la froideur, ni de l'indifférence, et encore moins la vieillesse; c'est une jeunesse aux che-

veux blancs, une des formes de la guérison ou plutôt son procédé même. Certaines plaies du cœur humain ne peuvent point se fermer autrement.

On retrouve dans le moine, quel que soit son âge, un vieillard et un jeune homme. Ayant enseveli sa personnalité, il revient à la jeunesse. Il est plus dispos, plus dégagé, quelquefois trop... Effectivement on se trouve souvent isolé, comme perdu au milieu des principes sans forme, des matériaux historiques, et des éléments de l'avenir planant sur ces cimes élevées, comme l'ombre d'un nuage. Mais que faut-il en conclure ? On voudrait tout conserver, et les roses et la neige ; on voudrait voir des grappes de raisin mûr s'enlacer aux fleurs du mois de mai. Les moines échappent par la prière au péril des murmures. Nous ne connaissons pas la prière ; nous avons le travail ; il nous tient lieu de prière. Peut-être le fruit de l'un et de l'autre sera-t-il identique ; mais ce n'est point de cela qu'il s'agit pour le moment.

On ne saurait nier que le même système, le même motif se reproduit souvent dans la vie. Qui ne sait combien la vieillesse est voisine de l'enfance ? Prêtez bien attention, et vous verrez qu'aux deux extrémités de la vie, avec ses couronnes de fleurs et ses ronces, avec ses berceaux et ses tombes, il revient souvent des époques qui se ressemblent singulièrement. Ce que n'avait pas encore la jeunesse est déjà perdu ; les rêves désintéressés reviennent, se dégagent des nuages du couchant et nous apparaissent alors avec plus de netteté, plus de calme, et non moins de désintéressement.

En nous voyant tous deux arrivés à la cinquantaine, et toujours veillant près de la première presse destinée à répandre la libre parole russe, il me semble que les Grutli de notre jeunesse sur la montagne des Moineaux[1], ne datent pas de trente-trois ans, mais de trois ans tout au plus !

Entre cette montagne et *Primrose-Hill,* ont passé rapidement des existences, des peuples, des révolutions ; bien des êtres chéris se sont succédé et ont disparu ; leur trace même a été presque entièrement balayée par l'inexorable tourbillon des événements. Tout est changé autour de nous ; la Tamise a remplacé la Moskva, autour de nous est un peuple étranger... et la route de la patrie nous est fermée... ; seul, le rêve de deux enfants âgés l'un de treize, l'autre de quatorze ans, ne s'est point évanoui !

Que ce livre règle donc mon compte avec la vie personnelle et lui serve en même temps de frontispice. Les méditations à venir doivent tendre à l'action, — les forces qui restent seront consacrées à la lutte.

1. Cette scène a été décrite par l'auteur.

Eagle's nest, Bournemouth, 5 juillet 1860.

L'EXIL

PERME. — VIATKA



CHAPITRE PREMIER.

Le départ. — Le gorodnitchi. — Le Volga. — Perme.

Un officier de gendarmerie vint me prendre le 10 avril, au matin, pour me conduire à l'hôtel du gouverneur général. On avait autorisé mes parents à me faire leurs adieux dans la division des affaires secrètes.

L'entrevue ne pouvait manquer d'être accompagnée de circonstances fort désagréables et qui me serraient le cœur; les allées et venues des espions, la présence du greffier, la lecture des instructions

auxquelles devait se conformer le gendarme chargé de m'accompagner, l'impossibilité de parler sans témoin; en un mot, tout semblait calculé pour m'attrister et me mortifier.

Je soupirai d'aise lorsque la calèche roula enfin sur la grande route de Vladimir :

Per me si va nella città dolente
Per me si va nel eterno dolore....

J'inscrivis ces deux vers sur les murs d'une maison de poste; ils se rapportent également bien à l'entrée de l'enfer et à la route qui conduit en Sibérie.

A peu de distance de Moscou s'élève une auberge nommée Pérova. C'est là que l'un de mes amis intimes avait promis de venir m'attendre au passage. Je proposai au gendarme de prendre un verre d'eau-de-vie et il y consentit; nous étions loin de la ville. Nous entrâmes, mais mon ami ne s'y trouvait pas. J'inventai toutes sortes de prétextes pour retarder notre départ; le gendarme finit par se lasser, et le cocher rassembla ses rênes; au même instant une telega, emportée au grand galop, se dirigeait vers l'auberge; je courus à la porte... Deux fils de marchands, dont la figure, enluminée par la boisson, m'était totalement inconnue, descendirent avec bruit de la telega. Je jetai les yeux du côté de la ville, et ne pus distinguer sur la route le moindre point mouvant, aucune apparence de

voyageurs... Je me sentais bien triste; mais il fallait pourtant me décider à monter en voiture et à m'éloigner. Je donnai une pièce d'argent au cocher, et nous partîmes comme une flèche.

Nous allions sans nous arrêter; le gendarme avait l'ordre de faire au moins deux cents verstes[1] dans les vingt-quatre heures. C'eût été supportable en toute autre saison ; mais la route était encore couverte de glace dans beaucoup d'endroits; ailleurs la voiture traversait des flaques d'eau ou s'enfonçait dans la boue; à mesure que nous approchions des frontières de la Sibérie, le chemin devenait de moins en moins praticable.

Jusqu'à Pakrof[2], il ne m'arriva aucune aventure de voyage digne d'être rapportée. Nous avions perdu plusieurs heures dans cette ville, parce que la rivière charriait : toute communication entre les deux rives était interrompue. Le gendarme s'impatientait; le maître de poste lui déclara qu'il n'avait pas de chevaux à lui donner. Le gendarme lui fit voir que la *podorojnaïa*[3] portait : « Fournir des chevaux de courrier s'il n'y en a pas d'autres. » Le maître de poste répondit que les chevaux destinés à ce service avaient été pris pour l'adjoint du ministre

1. La verste équivaut à un kilomètre environ.

2. Ville de district qui se trouve à cent verstes de Moscou, sur les bords d'une petite rivière.

3. Feuille de route dont toutes les personnes qui veulent voyager en poste sont tenues de se munir.

de l'intérieur. Le gendarme se mit naturellement à insister et à menacer le maître de poste; celui-ci courut chercher des chevaux de particuliers, et le gendarme partit avec lui.

Ennuyé de les attendre dans la chambre malpropre du maître de poste, je sortis et me mis à marcher devant la maison; c'était la première fois que je me promenais sans être accompagné d'un soldat après neuf mois d'une rigoureuse détention. Je marchais depuis une demi-heure environ, lorsque j'aperçus tout à coup un homme en redingote militaire, sans épaulettes, et portant au cou le cordon bleu de l'ordre *pour le mérite*. Il me regarda fort attentivement, passa outre, mais revint presque immédiatement sur ses pas, et me dit d'un ton impertinent:

— « C'est vous que le gendarme conduit à Perme?

— « Oui, — lui répondis-je, en continuant à marcher.

— « Permettez, permettez, comment ose-t-il?...

— « A qui ai-je l'honneur de parler?

— « Je suis le *gorodnitchi* [1] de l'endroit, — me dit l'inconnu d'un ton de voix qui répondait à cette haute fonction sociale. — Je vous le demande un peu! j'attends d'un instant à l'autre l'adjoint du ministre, et voilà qu'un prisonnier politique se pro-

1. Fonctionnaire qui dispose à peu près de la même autorité que nos sous-préfets.

mène dans la rue! En vérité, je n'ai jamais vu d'âne pareil à ce gendarme.

— « Veuillez vous en expliquer avec lui.

— « M'en expliquer? Je vais l'arrêter; je lui ferai appliquer cent coups de bâton, et vous on vous expédiera avec un soldat de police. »

Je le saluai d'un signe de tête, sans attendre la fin de son discours, et regagnai d'un pas rapide la chambre de la maison de poste. Je l'entendis bientôt après qui lavait la tête au gendarme, et le menaçait de son courroux. Le gendarme cherchait à se justifier, mais je crus remarquer qu'il n'était pas fort effrayé. Au bout de deux ou trois minutes, ils entrèrent dans la chambre; j'étais assis en face de la fenêtre et ne les regardais pas.

Les questions que le gorodnitchi faisait au gendarme indiquaient assez clairement qu'il brûlait de savoir les motifs et tous les détails de mon exil. Je n'en persistai pas moins à garder le silence. Le gorodnitchi, tout en continuant de parler au gendarme, finit par s'adresser indirectement à ma personne.

— « On ne veut pas entrer dans notre position, — dit-il. — Croit-on qu'il me soit bien agréable de me disputer avec un soldat, ou de causer des désagréments à un homme que je vois pour la première fois de ma vie? Mais je suis responsable, — un gorodnitchi est le patron d'une ville. Quoi qu'il arrive, tout retombe sur lui; un vol se commet-il

dans les bureaux de l'administration, — c'est à lui qu'on s'en prend; une église est-elle détruite par un incendie, — c'est lui qui en est responsable; rencontre-t-on beaucoup d'ivrognes dans les rues, — c'est sa faute; consomme-t-on trop peu d'eau-de-vie[1], — c'est encore lui qui est le coupable. » Il paraît que cette dernière observation lui plut beaucoup, car il reprit sur un ton plus enjoué : — « Heureusement que vous m'avez rencontré. Mais si vous aviez rencontré l'adjoint? En vous voyant passer outre comme vous l'avez fait, il n'aurait pas manqué de dire : — Comment, les prisonniers politiques se promènent dans les rues! Qu'on mette le gorodnitchi sous jugement. »

Cette éloquence finit par me lasser, et me tournant vers le gorodnitchi, je lui dis à mon tour :

— « Faites tout ce que vous commandent vos fonctions, mais épargnez-moi, je vous prie, vos observations. A en juger d'après vos paroles, je vois que vous m'en voulez parce que je ne vous ai pas salué. Je n'ai point pour habitude de saluer les gens que je ne connais pas. »

1. On sait que le droit de vendre l'eau-de-vie de grain fabriquée en Russie est affermé par le gouvernement et rapporte à l'Etat 480,000,000 de francs par an depuis 1859; le gouvernement élevant constamment le prix des adjudications, il en résulte naturellement que les fermiers se croient autorisés à tromper sur la qualité de l'eau-de-vie, et à en augmenter la consommation par tous les moyens qui sont en leur pouvoir.

Le gorodnitchi se tut, et parut confus. C'est toujours ainsi que les choses se passent chez nous; celui qui crie le plus fort a toujours le dessus. Si en parlant à un de vos supérieurs vous lui permettez de hausser le ton, vous êtes perdu; excité par le bruit de sa propre voix, il se transforme bientôt en bête féroce. Mais si vous relevez sa première insolence, la peur le prend immanquablement, et il vous cède; il vous croit de la fermeté, et se dit que les hommes de ce caractère demandent à être ménagés.

Le gorodnitchi envoya le gendarme s'informer où l'on en était pour les chevaux, et s'adressant à moi, il ajouta en manière d'excuse :

— « C'est surtout pour le soldat que j'ai fait tout cela. Vous ne connaissez pas ce monde-là; impossible de leur passer la moindre faute. Mais croyez bien que je sais apprécier les gens; — permettez-moi de vous demander à quelles malheureuses circonstances vous devez...

— « On nous a expressément défendu, à la fin du jugement, de rien divulguer.

— « Dans ce cas... sans doute... je ne me permettrai pas... » et le regard du gorodnitchi n'en pétillait pas moins de curiosité. Après un moment de silence, le digne homme reprit en ces termes :

— « J'avais un parent éloigné qui passa près

d'un an dans la forteresse de Pétersbourg[1], aussi pour des relations... vous savez... Mais je ne me pardonne pas,... vous paraissez encore m'en vouloir ? Je suis un ancien militaire, et le service m'a rendu impitoyable; c'est à l'âge de seize ans que je suis entré dans les rangs de l'armée; je m'emporte facilement, mais cela ne dure pas longtemps. Je laisserai votre gendarme en repos. Que le diable l'emporte ! »

Le gendarme rentra et annonça que les chevaux ne pouvaient pas être ramenés des champs avant une heure. Le gorodnitchi déclara qu'il voulait bien lui pardonner à ma prière; puis se tournant de mon côté, il ajouta :

— « J'espère bien qu'afin de me prouver que vous n'êtes plus fâché, vous ne me refuserez pas,... je demeure à deux maisons d'ici,... de déjeuner chez moi, à la fortune du pot. »

Cette invitation, qui venait à la suite d'une altercation assez vive, me parut si étrange que je l'acceptai; je me rendis chez le gorodnitchi, et fis honneur à ses flans, à son eau-de-vie et à son madère.— Il se mit tellement en frais d'amabilité qu'il m'initia à tous les détails de son intérieur, et même à la maladie dont sa femme était atteinte depuis sept ans. Le déjeuner fini, il sortit un papier d'un vase qui

1. La forteresse de Saint-Pétersbourg est une des prisons d'État de l'Empire.

se trouvait sur la table, et me le tendit avec une orgueilleuse satisfaction ; c'était une « composition poétique » de son fils ; elle avait été lue en public aux examens du corps des cadets [1]. Après m'avoir donné des marques aussi peu équivoques de son entière confiance, il aborda fort adroitement la question qu'il m'avait indirectement adressée relativement à mon affaire. Cette fois je crus devoir le satisfaire, du moins en partie.

Ce gorodnitchi me rappelle le secrétaire d'un tribunal de district, dont Cht... racontait ce qui suit : La ville avait changé neuf fois de gorodnitchi, et le secrétaire demeurait toujours à son poste, administrant le district comme par le passé. — « Comment faites-vous pour vivre en bonne intelligence avec tout ce monde-là ? — lui demanda un jour Cht... — On s'arrange tant bien que mal, avec l'aide de Dieu. Il y en a sans doute qui dans les premiers temps sont un peu rétifs ; ils ruent du devant et du derrière ; ils menacent de me faire mettre à la retraite, et de me recommander de la bonne façon à l'administration supérieure. Le rôle d'un inférieur est, comme vous le savez, de se soumettre ; c'est pourquoi je me tais, tout en me disant : patience, mon homme se fera, et deviendra peut-être facile à la main. Cela ne manquait pas

1. On donne ce nom à des institutions destinées à l'éducation militaire de la noblesse.



d'arriver ; au bout de quelque temps le plus récalcitrant marchait ordinairement à ravir. »

Lorsque nous approchâmes de Kasan[1], le Volga était dans toute la magnificence de son débordement printanier. On était obligé de faire en bateau plat tout le relais, depuis Ouslane[2] jusqu'à Kasan ; le fleuve couvrait tout le pays à quinze verstes au moins. La journée était pluvieuse. Le bac ne marchait pas, et un grand nombre de telegas et d'autres voitures attendaient sur le rivage. Le gendarme se rendit chez le maître de poste et exigea la barque. Le maître de poste ne s'en souciait pas trop; il disait qu'on ne savait pas ce qui pouvait arriver, et qu'il valait mieux attendre. Le gendarme insistait; il était ivre, et d'ailleurs il tenait à faire sentir son autorité.

On plaça ma calèche sur une petite barque et nous partîmes. Le temps s'était un peu éclairci ; le Tatare qui servait de batelier déploya la voile une demi-heure après notre départ; mais bientôt une véritable tempête éclata sur le fleuve. Nous fûmes entraînés avec une telle rapidité qu'ayant frappé contre une poutre, la violence du choc ébranla notre

1. Autrefois capitale d'un royaume tatare qui, après une longue résistance, fut réuni à la Russie en 1551, par le tsar Jean le Terrible. Cette ville, qui est maintenant le chef-lieu du gouvernement de ce nom, compte encore un grand nombre de Tatares dans ses murs.

2. Village situé à la jonction de la rivière Sviaga et du Volga.

mauvaise embarcation, et elle commença à faire eau. La position était critique; mais le Tatare eut l'adresse de nous échouer sur un bas-fond.

Une barque chargée de marchandises parut à peu de distance de la nôtre; nous la hélâmes, nous criâmes aux *bourlaki*[1] de nous envoyer un bateau; ceux-ci nous entendirent, mais ils passèrent outre. Un paysan, monté avec sa femme dans un petit bateau, s'approcha de nous, et ayant appris notre position, il nous dit :

— « Eh bien! quoi? Il faut tout simplement boucher le trou, et repartir après s'être signé. On ne se tient pas là le nez au vent? Parce que tu es un Tatare, tu ne sais donc rien faire? » et il passa dans notre barque.

Le Tatare était effectivement dans une grande perplexité, et cela pour deux raisons. D'abord le gendarme, subitement réveillé par le contact de l'eau, s'était mis aussitôt à le battre. En second lieu la barque appartenait à l'État, et le Tatare répétait à tout instant :

— « Que deviendrai-je, si elle coule? j'en verrai de belles! »

Je cherchai à le tranquilliser, en lui rappelant que dans ce cas il coulerait à fond avec la barque.

1. Association de bateliers dont les mœurs sont fort intéressantes.

— « C'est vrai, père, — me répondit-il ; — mais si je ne me noyais pas ? »

Le paysan s'empressa de remplir le trou avec tout ce qui lui tomba sous la main ; il donna ensuite sur le tampon quelques petits coups de hache, et ajusta je ne sais quelle petite planche ; puis, sautant dans le fleuve jusqu'à mi-corps, il aida à relever la barque, et nous reprîmes bientôt le fil de l'eau. Le courant était d'une violence extrême. Le vent et une pluie mêlée de neige nous coupaient la figure ; un froid pénétrant nous glaçait jusqu'aux os ; mais bientôt le monument de Jean le Terrible [1] commença à paraître confusément au milieu du brouillard qui couvrait la campagne inondée. Le danger semblait entièrement conjuré lorsque tout à coup le Tatare s'écria d'une voix plaintive : « Ça coule ! ça coule ! » Effectivement l'eau entrait de nouveau avec abondance par le trou que l'on venait de boucher. Nous nous trouvions en ce moment au beau milieu du fleuve ; le mouvement de la barque se ralentissait de plus en plus, et il était à craindre qu'elle ne coulât bientôt entièrement. Le Tatare ôta son bonnet et se mit en prières. Mon valet de chambre avait perdu la tête ; il pleurait et disait : « Adieu, ma mère, je ne te reverrai plus ! » Le gendarme

1. Monument élevé sous le règne précédent au tsar Jean IV, en mémoire de la soumission de cette ville.

jurait, et se promettait bien de rosser tout le monde une fois sur l'autre rive.

J'étais moi-même assez inquiet, d'autant plus que le vent et la pluie ajoutaient encore en quelque sorte au désordre et à la confusion. Mais je me dis qu'il serait absurde de mourir *avant d'avoir rien fait*, et ce juvénile, — *quid timeas? Cæsarem vehis!* — ayant définitivement pris le dessus dans mon esprit, j'attendis paisiblement la fin de cette scène, avec la ferme persuasion que je ne périrais pas entre Ouslane et Kasan. La vie déshabitue plus tard de cette fière espérance, en punit même; avec la maturité, l'homme devient prudent et se laisse difficilement entraîner.

Un quart d'heure après, nous abordions tout trempés et grelottants sous les murs du Kremlin [1] de Kasan. J'entrai dans le premier cabaret que je rencontrai; ayant avalé un verre d'eau-de-vie de grain, et mangé un œuf dur, je me dirigeai vers la poste. Dans les villages et les petites villes, les maîtres de poste tiennent une chambre à la disposition des voyageurs; mais comme dans les grandes villes, ceux-ci s'arrêtent ordinairement à l'auberge, le maître de poste n'a point de local qui leur soit destiné. On me conduisit dans le bureau; le maître

1. On désigne ainsi toutes les enceintes fortifiées qui servaient autrefois à la défense des villes.

du logis me montra sa chambre où se trouvaient des enfants, des femmes, et un vieillard malade qui ne sortait pas du lit; il m'était impossible d'y exiger un coin pour me déshabiller. J'écrivis une lettre au comte Apraksine, général de la gendarmerie, pour le prier de me faire donner un gîte n'importe où, afin que je pusse me réchauffer et sécher mes vêtements.

Au bout d'une heure, le gendarme revint et me dit que le comte Apraksine avait ordonné de me chercher une chambre. J'attendis près de deux heures; personne ne vint, et j'envoyai de nouveau le gendarme. Il reparut bientôt et m'annonça que le colonel Pol, auquel le général avait enjoint de désigner la chambre en question, était au club de la noblesse à jouer aux cartes, et que je n'aurais pas de logement avant le lendemain.

C'était vraiment barbare; j'écrivis une seconde lettre au comte Apraksine, en le priant de me faire repartir immédiatement, car j'espérais bien trouver un gîte au relais voisin. Le comte *avait daigné*[1] se coucher, et ma lettre ne pouvait lui être remise que le lendemain. Il n'y avait rien à faire; je quittai mes habits mouillés et m'étendis sur la table du bureau de poste; le manteau du commis

1. Cette tournure respectueuse est généralement employée en Russie par les domestiques et les gens en place, lorsqu'ils parlent de leurs maîtres et de leurs supérieurs.

principal me servit de couverture, et je pris pour oreiller un gros livre que j'enveloppai de quelques hardes.

Le lendemain matin j'envoyai chercher à déjeuner. Les employés du bureau commençaient à se réunir. Le chef me fit observer qu'on ne déjeunait pas ordinairement dans les chancelleries; il n'y trouvait rien à redire personnellement, mais cela pouvait déplaire au maître de poste.

— « On n'a le droit de chasser d'un lieu, — lui répondis-je en riant, — que ceux qui ont le droit d'en sortir; celui qui ne jouit pas de ce dernier avantage est bien forcé de manger et de boire où il se trouve détenu... »

Cependant le comte Apraksine décida que je resterais trois jours à Kasan, et m'autorisa à y séjourner dans une auberge. Je passai ces trois jours à me promener dans la ville avec mon gendarme. Les femmes tatares au visage couvert d'un voile, leurs maris aux pommettes saillantes, les mosquées des fidèles musulmans à côté des églises orthodoxes, tout cela rappelait l'Asie et l'Orient. A Vladimir et à Nijni, on soupçonne la proximité de Moscou; à Kasan on sent son éloignement.

Lorsque nous arrivâmes à Perme, on me conduisit immédiatement chez M. Sélastennik, le gouverneur de la ville. Sa maison était pleine de monde; le gouverneur fiançait sa fille à je ne sais quel offi-



cier. Il commanda de m'amener devant lui, et je fus contraint de me présenter à la haute société de Perme en habit de voyage fort délabré par la route, couvert de boue et de poussière. Le gouverneur me débita force sottises, me défendit toute relation avec les exilés polonais, m'ordonna de revenir sous peu de jours, et me dit que d'ici là il déciderait le genre de travail auquel on pourrait m'employer dans sa chancellerie.

Ce haut fonctionnaire était un Petit-Russien; les exilés n'avaient point à se plaindre de lui, et il se montrait généralement fort humain. Mais il travaillait silencieusement à améliorer sa position; semblable à une taupe profondément ensevelie, il accumulait invisiblement, grain à grain, et réussit à se faire ainsi une réserve assez considérable pour ses vieux jours. Afin d'exercer une sorte de contrôle sur les exilés fixés à Perme, il exigeait que ceux-ci se présentassent devant lui tous les samedis à dix heures du matin. Il paraissait la pipe à la main et vérifiait sur une liste s'ils étaient tous réunis; lorsque l'un d'eux manquait, il envoyait un officier de police s'informer des motifs de son absence; il ne parlait ordinairement à personne et congédiait bientôt son monde. Cette convocation hebdomadaire me permit de faire connaissance, dans sa propre maison, avec tous les Polonais qu'il m'avait expressément recommandé de ne point fréquenter.

Mon gendarme repartit le lendemain de notre arrivée, et pour la première fois depuis le jour où j'avais été arrêté, je me trouvai complétement libre. Mais dans quelles circonstances? au sein d'une petite ville, sur les frontières de la Sibérie, sans aucune expérience, et n'ayant pas la moindre idée du monde au milieu duquel j'étais condamné à vivre. J'avais quitté la chambre où s'était passée mon enfance pour les amphithéâtres de l'Université, et ceux-ci pour un petit cercle d'amis; — travaux abstraits, rêves, vie d'intérieur, rien de pratique. Puis vint la prison, qui devait donner à ces éléments confus le temps de se déposer. C'est seulement à Perme, dans le voisinage de la chaîne de l'Oural, que j'allais me trouver en contact réel avec la vie.

Mais je n'avais pas encore eu le temps de m'orienter, qu'un autre exilé, en résidence à Viatka, ayant demandé à habiter Perme où il avait des parents, le gouverneur m'annonça que j'allais être transféré à Viatka. Il voulait même que je partisse le lendemain. C'était impossible; présumant que je resterais quelque temps à Perme, je m'étais acheté une foule de choses, et je tenais à m'en défaire. Après bien des réponses évasives, le gouverneur consentit à me donner deux jours; mais il fallut promettre de ne point chercher à voir les autres exilés. Le lendemain, je me disposais à vendre mon cheval et divers objets sans grande valeur, lorsque

le maître de police parut tout à coup chez moi, muni d'un ordre qui m'enjoignait de partir dans les vingt-quatre heures. Je lui appris que le gouverneur m'avait accordé un délai. Il me montra un arrêté où il lui était effectivement prescrit de m'expédier dans les vingt-quatre heures. Le papier avait été signé par le gouverneur le jour même, et par conséquent il était postérieur à notre entrevue.

— « Ah! — me dit le maître de police, — je comprends, je comprends! Le gaillard veut me laisser la responsabilité de toute l'affaire.

— « Allons le convaincre de fausseté.

— « Volontiers. »

Le gouverneur nous dit qu'il avait oublié l'autorisation sur laquelle je m'appuyais. Le maître de police lui demanda sournoisement s'il ne jugeait pas nécessaire de faire expédier une nouvelle décision.

— « Cela n'en vaut pas la peine! » — répondit le gouverneur avec bonhomie.

— « Nous l'avons pris au piége! » — me dit ensuite le maître de police en se frottant les mains, — « quelle âme barbouillée d'encre! »

Le maître de police de Perme appartenait à la classe des fonctionnaires à la fois civils et militaires. Ce sont des hommes qui, étant encore à l'armée, ont eu le bonheur de tomber sur la pointe d'une

baïonnette ou de se jeter dans la direction d'une balle, et obtiennent en récompense de ce haut fait, et de préférence à tous autres, les fonctions de gorodnitchi et de chefs de bureau. La vie de régiment leur donne une sorte de franchise; ils s'habituent à répéter certaines sentences sur le point d'honneur, sur la noblesse des sentiments, et à lancer des remarques satiriques contre les hommes de bureau. Les plus jeunes d'entre eux ont lu Marlinski et Sagoskine [1], savent par cœur le commencement du *Prisonnier du Caucase*, — de *Voïnarovski* [2], et en répètent souvent des passages. Ainsi, par exemple, il n'est pas rare d'entendre des militaires de cette catégorie s'écrier à la vue d'un homme qui fume :

— « *Entre ses lèvres l'ambre se couronnait de fumée.* »

Tous sans exception sont profondément convaincus et proclament hautement que leur position est fort au-dessous de leur mérite, que la nécessité seule les retient dans « ce monde barbouillé d'encre, » — que s'ils n'avaient été pauvres et blessés, ils seraient aujourd'hui à la tête d'un corps d'armée, ou aides de camp de l'empereur. Afin de don-

1. Romanciers russes qui eurent une grande vogue avant que Pouchkine eût fait perdre au public russe le goût du style emprunté que l'École historique avait mis à la mode.

2. Le premier de ces poëmes est de Pouchkine, le second de Riléïef, mis à mort en 1825.

ner plus de poids à cette assertion, ils ne manquent jamais de nommer quelques-uns de leurs anciens camarades. — « Tenez! — disent-ils volontiers, — prenons Kreutz ou Rudiger; ils ont passé cornettes en même temps que moi. Nous demeurions ensemble; nous nous tutoyions; mais voyez-vous, moi, je ne suis pas Allemand et personne ne me poussait; c'est pourquoi j'ai dû rester en chemin. Croyez-vous qu'il soit fort agréable à un homme d'honneur et intelligent de servir dans la police? » — Les femmes de ces dignes fonctionnaires se désolent encore plus que leurs maris, et vont tous les ans, le cœur noyé de tristesse, déposer un paquet d'assignats au Lombard de Moscou [1]; elles donnent pour prétexte de ce voyage que leur mère ou leur tante est malade et demande à les voir pour la dernière fois.

C'est ainsi que ces couples intéressants passent une quinzaine d'années. Le mari, tout en maudissant son genre de service, rosse les employés de la police, rosse les bourgeois, rampe devant le gouverneur, déguise les méfaits des employés, détourne des actes publics, et récite des tirades de *La Fontaine de Baktchiçaraï* [2]. La femme, tout en se plai-

1. Ces établissements, qui étaient autorisés à recevoir des dépôts et à faire des avances de fonds sur hypothèque, ont été abolis dernièrement.

2. Poëme de Pouchkine.

gnant de son sort et de la vie que l'on mène en province, ne se refuse rien, pille les solliciteurs, les marchands, et parle avec ravissement des nuits éclairées par la lune.

Je me suis attaché à esquisser le portrait de ces fonctionnaires parce que j'ai été d'abord leur dupe; je les prenais pour des hommes plus estimables que les autres, tandis qu'il n'en est rien.

En recherchant dans ma mémoire les souvenirs de mon séjour à Perme, je retrouve celui d'un homme que je me reprocherais de ne point mentionner dans ces pages. Quoique notre liaison ait été de courte durée, les instants que j'ai passés avec lui au pied des monts Ourals sont peut-être les seuls auxquels je me reporte avec plaisir, à cette époque de ma vie. C'était un Polonais qui se nommait Tsikanovitch. Il avait été exilé pour l'affaire des émissaires [1], lorsque Volowitch fut fusillé. Agé de quarante ans environ, il était pensif et doux, non point de nature, mais par suite des circonstances qui avaient éprouvé sa vie; comme tous les hommes d'un caractère ferme, et qui, en fait d'épreuves, ont dépassé la limite jusqu'à laquelle on se permet encore de murmurer contre le sort, il ne s'était pas

1. Les comités fondés en France par l'émigration polonaise ont longtemps persisté à envoyer dans la Pologne russe des agents révolutionnaires qui périrent presque tous victimes de leur patriotisme; Volowitch était de ce nombre.

résigné à sa position, mais il la supportait avec calme, et c'est pourquoi il était plein de force. Voici comment je fus amené à faire sa connaissance.

Lorsque le gouverneur Sélastennik m'eût mis en rapport avec les exilés polonais qu'il me défendait de fréquenter, l'un d'entre eux m'invita à lui rendre visite ; je rencontrai dans sa maison plusieurs de ses compatriotes, et entre autres Tsikanovitch. Il fumait silencieusement une pipe courte, et ne m'adressa pas une seule fois la parole; mais son extérieur me frappa : c'était un homme trapu, même un peu contrefait; ses traits irréguliers appartenaient au type lithuanien, qui paraît étrange au premier abord et finit par plaire; le plus illustre des Polonais, Thadée Kostiouchko [1] avait une physionomie de ce genre. Le costume de Tsikanovitch attestait une profonde misère.

Quelques jours après, je me promenais sur le boulevard qui termine Perme, du côté des montagnes; on était à la fin du mois de mai, les bour-

1. Lithuanien d'origine, Kostiouchko fut le principal promoteur de la tentative désespérée que les Polonais essayèrent à la fin du siècle dernier, pour arracher leur pays à l'influence russe. Au reste il avait été à bonne école; c'est sous les ordres de Washington qu'il fit ses premières armes. Tombé entre les mains des Russes, quelques jours avant la prise de Prag, en 1794, Kostiouchko fut emprisonné à Pétersbourg et traité fort durement tant que vécut Catherine. L'empereur Paul s'empressa de lui rendre sa liberté; Kostiouchko passa les dernières années de sa vie dans les pays étrangers.

geons commençaient à s'ouvrir, les bouleaux fleurissaient déjà (je crois me rappeler qu'il n'y avait pas d'autres arbres en ce lieu); — mais l'allée était déserte. Nos provinciaux n'aiment pas les promenades *platoniques*. Après avoir longtemps erré, j'aperçus enfin au delà du boulevard, dans les champs, un homme courbé en deux et recueillant les fleurs rares et uniformes de ces contrées. Je me dirigeai vers lui; c'était Tsikanovitch qui herborisait.

J'ai connu plus tard beaucoup d'autres martyrs de la cause polonaise, car le martyrologe polonais est extrêmement riche; — mais à cette époque je n'en avais encore rencontré aucun. Lorsque Tsikanovitch me raconta comment ils avaient été traités par des bourreaux en uniforme de général, et les coups de poing que leur faisait distribuer le despote furieux du Palais d'hiver, nos malheurs à nous, notre prison et notre jugement me parurent bien peu de chose.

L'ennemi victorieux avait donné pour gouverneur à la ville de Vilna le célèbre général Mouravief, qui s'est illustré par ces paroles historiques : — « Je ne suis pas des Mouravief qui se font pendre, mais de ceux qui font pendre[1]. » Les hommes d'une

1. On sait qu'un des membres de cette nombreuse famille fut pendu en 1825, à Saint-Pétersbourg. C'était un des agents les plus

rigueur impitoyable et possédés d'un insatiable amour de domination, étaient naturellement ceux qu'un souverain d'un esprit étroit et vindicatif, comme Nicolas, devait employer préférablement à tous autres, ou du moins pour lesquels il ne pouvait manquer d'avoir une sorte de prédilection. C'est ce qui résulte clairement de son intimité avec Kleinmichel, comme du choix qu'il avait fait de Mouravief et de Bibikof pour gouverneurs généraux, et plus tard de Kakochkine et de Zakrevski[1]. Les deux premiers se valaient bien, et Bibikof a laissé, ainsi que Mouravief, un mot historique. Étant à Kief, il aperçut un jour de sa fenêtre la voiture de voyage d'un seigneur polonais qui se rendait aux *contrats*[2]; elle était traînée par quatre chevaux vigoureux. Le gouverneur ne put retenir son indignation révolutionnaire : — « Ah ! s'écria-t-il, les seigneurs polonais se promènent encore à quatre chevaux ! Cela n'est pas dans l'ordre; il faut que quatre d'entre eux

actifs et les plus intelligents de la conspiration qui ensanglanta à cette époque les rues de la capitale.

1. Tous ces personnages se sont rendus plus ou moins impopulaires en Russie, dans les commandements qu'ils ont exercés, par leurs cruautés ou leurs exactions. Le dernier occupa longtemps le poste de gouverneur général de Moscou; il s'y était fait détester par la partie saine de la population.

2. On désigne ainsi les foires où les seigneurs polonais se réunissent pour vendre les produits de leurs biens. Anciennement on donnait le nom de *contrats* à une grande foire qui se tenait à Léopol et plus tard à Dubno en Volhynie. Les gens riches que ces réunions attirent, y font ordinairement de grandes dépenses.

ne puissent plus se faire traîner que par un seul cheval. » Quel communiste! Pougatchef[1] n'aurait pas mieux dit.

Les généraux qui envoyaient à la question les émissaires polonais, leurs connaissances, les connaissances de leurs connaissances, se comportaient à l'égard de ces prisonniers comme des misérables complétement dépourvus d'éducation, sans la moindre délicatesse, et qui n'ignoraient pas, en outre, que tous leurs actes seraient couverts par le manteau soldatesque de Nicolas, trempé dans le sang des martyrs polonais et arrosé des larmes de leurs mères... Cette *Passion* d'un peuple entier attend encore son saint Luc et son saint Matthieu... qu'ils le sachent bien : tous ces bourreaux seront traînés au pilori de l'histoire et leurs noms y seront éternellement voués au mépris. Cela formera la galerie de portraits du règne de Nicolas, pour servir de pendant à celle des généraux de l'année 1812[2].

Mouravief tutoyait les prisonniers et les apostrophait de la façon la plus grossière. Un jour, dans un accès de fureur, il s'approcha de Tsikanovitch et étendit le bras pour le saisir ou le frapper; mais

1. Kosak d'origine, Pougatchef devint le chef d'une redoutable insurrection populaire, principalement dirigée contre les seigneurs.

2. On voit à l'Ermitage une collection de portraits représentant tous les généraux russes qui ont servi avec distinction dans la campagne de l'année 1812.



ayant rencontré le regard de cet homme chargé de chaînes, il se troubla, et continua de lui parler sur un tout autre ton. — C'est qu'en effet ce regard devait avoir une expression terrible; lorsque Tsikanovitch me raconta le fait, près de trois ans après, ses yeux étincelaient, et les veines de son front et de son cou s'étaient gonflées subitement.

— « Qu'auriez-vous fait s'il vous avait frappé, vous étiez enchaîné ?

— « Je l'aurais déchiré avec mes dents, — me répondit-il tout frémissant, — je l'aurais frappé avec ma tête, avec mes fers. »

Tsikanovitch avait été exilé en premier lieu à Verkotourié; cette ville, l'une des plus reculées du gouvernement de Perme, est perdue au milieu des monts Ourals, ensevelie dans les neiges, et tellement isolée qu'en hiver les communications y sont à peu près interrompues. Un pareil séjour doit être encore beaucoup plus triste assurément que celui d'Omsk[1], ou de Krasnoïarsk[2]. Complétement livré à lui-même, Tsikanovitch s'était adonné à l'étude des sciences naturelles, et s'appliquait à connaître la maigre flore des monts Ourals. Lorsqu'il eut enfin obtenu la permission de se transporter à Perme, sa position devint un peu meilleure; il trouva des compa-

1. Chef-lieu du district de ce nom, dans le gouvernement de Tomsk, sur la route d'Irkoutsk.

2. Ville frontière avec la Chine, située au milieu d'une steppe immense et presque entièrement peuplée de militaires.

gnons d'infortune, et entendit de nouveau sa langue natale. Sa femme, qui était restée en Lithuanie, lui écrivit qu'elle allait partir à pied du gouvernement de Vilna pour le rejoindre; il l'attendait.

Quand on m'eut signifié à l'improviste l'ordre de me transporter à Viatka, j'allai prendre congé de Tsikanovitch. La petite chambre qu'il occupait était presque entièrement vide; un lit des plus modestes, auprès duquel se trouvait une valise exiguë et usée, une table de bois blanc et une seule chaise, en formaient tout l'ameublement; je me crus dans ma cellule de la prison de Kroutitski. Il fallait que Tsikanovitch fût bien pauvre, car de mon temps on pouvait facilement louer à Perme une petite maison meublée au prix de cent roubles argent.

La nouvelle de mon départ l'affecta; mais il était tellement fait aux contre-temps qu'un instant après il me dit avec un sourire dont l'expression était presque naturelle :

— « Voilà pourquoi j'aime la nature; elle ne peut pas nous être enlevée. »

Afin de lui laisser un souvenir de notre liaison, je retirai un petit bouton que je portais à ma chemise, et le priai de l'accepter.

— « Il n'irait pas à ma chemise, — me répondit-il, — mais je l'accepte pourtant et le garderai toute ma vie; je le mettrai au moment de mourir et il me suivra dans la tombe. »

Après un moment de réflexion, il se mit tout à coup à fouiller précipitamment dans son portemanteau, et en sortit bientôt un petit sac dont il tira une chaîne d'un travail tout particulier. Ayant arraché quelques anneaux, il me les donna en disant :

— « Cette chaîne m'est très-précieuse; elle se rattache à des souvenirs qui sont sacrés pour moi. C'est pourquoi il m'est impossible de vous la donner en totalité; mais je vous prie d'accepter ces anneaux. Exilé lithuanien, je ne pensais pas que je les donnerais un jour à un exilé russe. »

Je le pressai dans mes bras et me disposais à sortir.

— « Quand partez-vous? — me demanda-t-il.

— « Demain matin; mais je ne vous invite pas à venir me voir; un gendarme se tient déjà dans mon logement et n'en bouge pas.

— « Eh bien! bon voyage; je vous souhaite d'être plus heureux que moi. »

Le lendemain matin, à neuf heures, le maître de police entrait dans ma chambre pour presser mon départ. Le gendarme permois, beaucoup plus familier que celui de la prison de Kroutitski, s'occupait à préparer la calèche, sans cacher la joie que lui causait l'espoir de pouvoir faire trois cent cinquante verstes sans dégriser. Tout était prêt, lorsque, ayant tourné involontairement les yeux

du côté de la rue, j'aperçus Tsikanovitch qui passait; — je me précipitai vers la fenêtre.

— « Dieu soit loué! — me dit-il, — c'est la quatrième fois que je passe devant votre maison pour vous dire adieu de loin; vous ne me remarquiez pas. »

Je le remerciai, les yeux remplis de larmes. Cette attention délicate, féminine, me toucha profondément; sans la rencontre de ce digne homme, je n'aurais eu absolument rien à regretter dans cette ville.

Le lendemain de mon départ de Perme, je me trouvai dans un pays presque entièrement peuplé de Votiaks, de Mordvins et de Tchérémisses[1]. La pluie tombait à torrents depuis le matin, comme c'est souvent le cas dans les pays boisés; vers deux heures, nous aperçûmes un pauvre village. Tout le

1. La population des gouvernements qui bordent la Sibérie est très-mélangée, et l'on y retrouve encore toutes les tribus qui ont successivement dominé dans ces contrées. Les Votiaks, les Mordvins et les Tchérémisses sont, à ce que l'on croit, de race finnoise. Les Votiaks habitent les gouvernements de Kasan, Orenbourg et Samara au nombre de 186,770. Les Tchérémisses, qui s'élèvent à 165,076, peuplent les gouvernements de Viatka, Kasan, Kostroma, Nijni-Novgorod, Orenbourg et Perme. Quant aux Mordvins, on en compte 480,241; ils se trouvent dans les gouvernements que nous venons de nommer et dans ceux de Pensa, Samara, Saratof, Simbirsk, Tambof et dans la Tauride. Au reste ces chiffres, quoique officiels, ne méritent pas grande confiance, et le lecteur sera sans doute de notre avis, lorsqu'il aura lu les renseignements que l'auteur nous fournit quelques pages plus loin, sur la manière dont on procède en Russie aux relèvements qui intéressent la statistique.

long du chemin, des Votiaks qui ne savaient pas lire, remplissaient les fonctions de maître de poste, ouvraient ma feuille de route, examinaient si elle portait un ou deux cachets, criaient : « Aïda! aïda! » et attelaient les chevaux beaucoup plus promptement, bien entendu, que s'ils l'avaient fait sous les yeux d'un inspecteur. J'aurais voulu me sécher, me réchauffer, manger quelque chose. Lorsque nous fûmes près du village, je proposai au gendarme de nous reposer une heure ou deux, et il y consentit. Comme il n'y avait pas de maison de poste, j'entrai dans une isba étouffante, dont les murs étaient noircis par la fumée[1]; je n'y trouvai absolument rien, et l'on m'apprit qu'il n'y avait de cabaret qu'à cinq verstes de là. Pendant que je me demandais s'il ne vaudrait pas mieux continuer notre route, un soldat s'approcha de moi, et me dit que son officier, commandant un convoi arrêté dans le village, m'invitait à venir boire une tasse de thé.

— « Avec plaisir; où est ton officier?

— « Dans l'isba qui est en face, votre honneur.» Le soldat fit demi-tour à droite et sortit; je le suivis. L'officier, petit homme d'un âge mûr, aux traits profondément altérés par tous les soucis, toutes les privations qu'il avait dû souffrir, mais

1. Les paysans pauvres ont des fours sans cheminée; la fumée s'échappe par de petites ouvertures qui tiennent lieu de fenêtres.

empreints de ce sentiment de respect que tout militaire russe porte à ses chefs, vint à ma rencontre avec la joie d'une personne qui se meurt d'ennui : c'était un de ces braves militaires, d'un esprit peu étendu, qui traînent leur boulet près de vingt-cinq ans, succombant à la peine, comme les vieux chevaux, et croient sans doute qu'il faut ainsi se charger, toute sa vie, d'un harnais pour faire quelque chose.

— « Qu'escortez-vous et où vous rendez-vous? — lui demandai-je.

— « Ne m'en parlez pas; ça me fend le cœur. Au reste, c'est l'autorité qui en est responsable; nous ne faisons que remplir ses ordres; mais ce n'est pas beau, tout de même, lorsqu'on y pense.

— « De quoi s'agit-t-il donc?

— « Le voici; on a ramassé près de huit charretées de maudits petits juifs de tout âge. Est-ce pour la flotte? Je n'en sais ma foi rien. On avait dit d'abord qu'ils seraient dirigés[1] sur Perme, mais il y a eu contre-ordre, et nous les conduisons à Kasan. Je les ai reçus à cent verstes d'ici environ; l'officier qui me les a remis n'a pas eu de chance; il en a laissé un tiers en route. » — Et en disant ces

1. Le mot russe est beaucoup plus expressif; il signifie *chasser*, et on l'applique indistinctement aux bestiaux et aux troupes d'hommes, de femmes ou d'enfants que l'on dirige sur un point quelconque.

mots, il me montra le sol. — « C'est tout au plus s'il en arrivera la moitié, » — ajouta-t-il.

— « Est-ce à la suite de quelque épidémie? — lui demandai-je avec émotion.

— « Non, pas précisément; mais ils n'en meurent pas moins comme des mouches. Ces judaillons sont chétifs, on dirait des chats écorchés. Ils ne sont pas habitués à patauger dans la boue dix heures par jour, et à manger du biscuit; d'ailleurs ils se voient entourés d'étrangers, plus de père ni de mère, plus de dorloteries; ils commencent à tousser, à tousser, et puis bonsoir la compagnie. Mais quelle idée a-t-on? que peut-on faire de toute cette marmaille?

— « Quand repartez-vous? — lui demandai-je après un moment de silence.

— « Je devrais être déjà en route; mais la pluie était si forte... Eh! l'ancien! — cria-t-il au soldat, — fais rassembler notre fretin. »

On amena les petits juifs et ils se mirent en ligne; ce spectacle était un des plus tristes que j'aie vus. Pauvres enfants! Les plus grands, qui pouvaient avoir de treize à quatorze ans, se soutenaient encore tant bien que mal; mais ceux de huit à dix ans... Il n'y a pas de pinceau qui puisse rendre une pareille scène! Blêmes, épuisés, aux yeux hagards, ils se tenaient là gauchement, habillés de grosses capotes militaires, et regardaient d'un air consterné les soldats du corps des garnisons qui les

alignaient; leurs lèvres pâles, leurs yeux battus attestaient qu'ils avaient la fièvre; privés de soins, de caresses, exposés au vent glacial qui vient de la mer Blanche, ils marchaient à la mort. N'oublions pas, en outre, que l'officier était un brave homme, rempli de pitié pour eux. S'ils avaient été conduits par un militaire comme il y en a tant, leur sort eût été encore plus affreux.

Ayant saisi l'officier par le bras, je lui dis précipitamment : — « Prenez bien soin d'eux ! » — et me jetai dans ma calèche; les larmes me venaient aux yeux; je sentais que je n'aurais pas la force de les retenir[1]... Combien de crimes monstrueux, mais inconnus, sont enfouis dans les archives du règne immoral et odieux de Nicolas! Ces actes atroces ne nous étonnaient pas; ils étaient commis journellement comme la chose la plus naturelle du monde. Personne ne les remarquait dans l'éloignement où ils se passaient; ils étaient étouffés au sein des chancelleries, ou par la censure de la police !..... N'avons-nous pas vu tous, de nos propres yeux, des familles entières de paysans, que l'on transportait du

1. Malheureusement le peuple russe, qui se montre si compatissant pour les assassins et les voleurs que l'on transporte en Sibérie, à peu près de la même façon, voit passer ces tristes convois d'enfants avec la plus parfaite indifférence, et peut-être même avec une satisfaction secrète. Au reste le gouvernement actuel a renoncé à transporter ainsi les juifs sur les confins de la Sibérie, et paraît même décidé à améliorer leur position.

gouvernement de Pskof, en Sibérie[1], rester sans pain et sans gîte sur la place de la Tverskoï, à Moscou; heureusement que le prince Galitsine[2] ordonna d'abriter et de nourrir ces malheureux à ses frais.

1. On envoie généralement en Sibérie par suite d'un arrêt judiciaire. Les condamnés le plus sévérement punis sont dirigés sur les mines de fer ou de cuivre de l'État. Viennent ensuite ceux que l'on inscrit comme paysans dans les villages du pays; ce sont de véritables colons. Enfin, on peut être simplement relégué dans une ville, avec privation des droits civiques. Mais il arrive aussi que le gouvernement transporte en Sibérie des paysans de la couronne dont les terres sont mauvaises. On assure que la moitié de ces émigrants meurent en route.

2. C'est sur cette place que s'élève l'hôtel du gouvernemeur général de Moscou, et ce poste était encore rempli à cette époque par le prince D. Galitsine.

CHAPITRE II.

Viatka. — La chancellerie et la salle à manger de Son Excellence. — Tioufaïef.

Le gouverneur de Viatka se nommait Tioufaïef; il me fit dire de me présenter chez lui le lendemain matin à dix heures. Je m'y rendis et trouvai dans la salle l'*ispravnik*[1], le maître de police et deux autres fonctionnaires; ils se tenaient debout, parlaient entre eux à voix basse, et jetaient à tout instant les yeux sur la porte avec inquiétude.

La porte s'ouvrit enfin et je vis paraître un vieillard trapu et de petite taille, dont la tête était plantée comme celle d'un bouledogue; une mâchoire saillante, et le sourire de carnivore qui errait perpétuellement sur ses lèvres, complétaient sa ressemblance avec un chien; quelque chose de sensuel se lisait en outre sur cette figure ridée par l'âge, aux petits yeux gris et vifs, aux cheveux rares cou-

1. Fonctionnaire en chef de la police dans un district.

pés en brosse, et le tout ensemble causait une impression des plus désagréables.

Ce personnage, qui n'était autre que le gouverneur, commença par tancer rudement l'ispravnik sur le mauvais état de la route qu'il avait parcourue la veille. L'ispravnik qui l'écoutait, le haut du corps un peu courbé, en signe de respect et de soumission, répétait à tout instant, comme le faisaient jadis nos domestiques : — « J'entends, votre excellence. »

Après avoir bien lavé la tête à l'ispravnik, Tioufaïef se tourna vers moi, et me dit, en me regardant d'un air insolent :

— « Vous avez fini vos études à l'Université de Moscou ?

— « J'en suis sorti avec le titre de candidat, — lui répondis-je.

— « Avez-vous servi quelque part?

— « Dans les bureaux de l'administration du Kremlin.

— « Ah ! vraiment ; un beau service ! Vous aviez naturellement tout le temps de vous divertir et de chanter des chansons. Alénitsine ! » — cria-t-il ensuite.

Un jeune homme au teint scrofuleux parut aussitôt.

— « Écoute, mon cher, — lui dit le gouverneur ; — voici un candidat de l'Université de Moscou. Il sait...

tout probablement, excepté le service, et Sa Majesté souhaite qu'il l'apprenne auprès de nous. Occupe-le dans la chancellerie, et tiens-moi au courant de tout. Demain, — ajouta-t-il en s'adressant à moi, — vous vous présenterez à la chancellerie à neuf heures du matin, et maintenant vous pouvez vous retirer. Attendez; j'ai oublié de vous demander comment vous écriviez. »

Je ne compris pas sa question dans le premier moment.

— « Je vous demande si vous avez une bonne écriture ?

— « Je n'ai sur moi aucun écrit de ma main.

— « Qu'on apporte une plume et de l'encre. »

Alénitsine s'empressa d'obéir, et je m'approchai de la table.

— « Que faut-il écrire ? — demandai-je.

— « Ce que vous voudrez, — répondit le secrétaire, — écrivez : l'enquête prouva que...

— « Allons ! on ne vous chargera pas des rapports destinés à être soumis à l'empereur, » — me dit le gouverneur avec un sourire ironique.

On m'avait beaucoup parlé de Tioufaïef, lorsque je me trouvais encore à Perme; mais il surpassa mon attente. La vie russe a d'étranges vicissitudes ! Tioufaïef était originaire de Tobolsk [1]. Je

1. Capitale de la Sibérie occidentale, à 2305 verstes de Moscou.

ne sais si son père n'y avait pas été envoyé pour quelque délit; c'était un bourgeois[1], et des plus pauvres. A l'âge de treize ans environ, le jeune Tioufaïef se joignit à une de ces bandes d'acrobates ambulants qui courent de foire en foire, dansent sur la corde, exécutent des exercices d'adresse, etc. Il suivit ces sauteurs depuis Tobolsk jusqu'aux provinces polonaises de l'empire, en méritant partout les applaudissements des honnêtes citadins. Arrivé dans ces contrées, il y fut arrêté, je ne sais pourquoi, et comme il n'avait point de papiers, on le dirigea sur Tobolsk comme vagabond, avec un convoi de condamnés. Son père était mort et sa mère se trouvait dans la plus profonde misère; il fut obligé de réparer de ses propres mains le four de la maison qui tombait en ruine. Ayant fini par apprendre à lire et à écrire, il se mit à exercer le métier de copiste dans les bureaux de la ville. Comme il ne manquait pas d'esprit, et que la vie accidentée des bateleurs nomades et des condamnés dans la compagnie desquels il s'était transporté d'une extrémité à l'autre de la Russie, avait encore déve-

1. La bourgeoisie russe ne se compose que de petits détaillants et d'ouvriers, et ses priviléges sont fort peu importants, car elle n'est même pas exempte de la conscription ni des punitions corporelles. Les paysans enrichis, lorsqu'ils veulent sortir de leur condition, se font ordinairement inscrire dans la classe des marchands, qui ont des droits beaucoup plus étendus.

loppé ses facultés naturelles, il acquit bientôt une grande expérience des affaires.

Au commencement du règne d'Alexandre, un inspecteur arriva à Tobolsk. Il avait besoin de bons scribes; quelqu'un lui recommanda Tioufaïef, et celui-ci lui plut à un tel point qu'il lui proposa de l'accompagner à Pétersbourg. Dès ce moment Tioufaïef, qui jusque-là, il le reconnaissait lui-même, n'avait eu d'autre ambition que d'arriver au poste de secrétaire d'un tribunal de district, acquit plus d'assurance, et prit la résolution de faire son chemin. Il y réussit, car nous le retrouvons, dix ans après, secrétaire de Cancrine [1], qui était alors intendant général. L'année suivante, il dirigeait une commission dans la chancellerie du comte Araktchéïef, qui administrait toute la Russie, et plus tard il suivit ce dernier à Paris, lorsque les alliés y entrèrent.

Pendant toute la durée de son séjour dans cette ville, l'infatigable Tioufaïef demeura enfermé dans la chancellerie de campagne du comte, et ne vit point, *à la lettre*, une seule rue. Il était assis jour et nuit, composant et copiant des dépêches, en compagnie de son digne émule Kleinmichel. La chancellerie d'Araktchéïef pouvait être comparée à ces

1. Plus tard nommé ministre des finances, poste qu'il a occupé fort longtemps.



mines de cuivre où l'on n'envoie un travailleur que pour peu de mois, parce que s'il y restait plus longtemps, il y mourrait. Cependant cette fabrication d'ordonnances et de rapports lassa à la fin Tioufaïef lui-même, et il sollicita une place moins fatigante.

Araktchéïef devait naturellement aimer un homme pareil, sans aucune prétention, d'une assiduité exemplaire, n'ayant point d'opinion, un homme officiellement honnête, dévoré d'ambition, mais considérant l'obéissance comme la première des vertus. C'est pourquoi il lui donna, en récompense de son zèle, une place de vice-gouverneur. Quelques années après, il lui confia le gouvernement de Perme. La province que Tioufaïef avait traversée une première fois sur la corde et une seconde fois à la corde, était maintenant à ses pieds.

L'autorité d'un gouverneur croît ordinairement en raison directe de la distance qui le sépare de Pétersbourg, mais elle augmente dans une progression géométrique partout où il n'y pas de noblesse, comme à Perme, Viatka, et dans toute la Sibérie. C'était précisément un gouvernement de ce genre qui convenait à Tioufaïef, véritable satrape, mais satrape actif, d'un esprit inquiet, se mêlant de tout et toujours occupé. On pourrait aussi le comparer à un commissaire de la Convention française de

1794 ; c'était une sorte de Carrier dont l'énergie et l'insensibilité servaient le despotisme au lieu de servir la Révolution.

Débauché et d'une nature grossière, ne pouvant supporter la moindre contradiction, Tioufaïef exerçait autour de lui une influence des plus funestes. Il ne commettait point d'exactions, quoiqu'il ait su acquérir néanmoins une fortune assez considérable; on le découvrit à sa mort. Sévère pour ses subordonnés, il poursuivait impitoyablement tous ceux qui lui tombaient sous la main, et pourtant les employés volaient plus que jamais. Il leur imposait avec une étonnante audace sa manière de voir en toutes choses; ainsi, par exemple, lorsque l'on instruisait une affaire qui l'intéressait, il ne manquait pas de dire au fonctionnaire chargé de la diriger que telle ou telle circonstance se découvrirait probablement, et malheur au fonctionnaire si l'affaire prenait une autre tournure.

Lorsque j'arrivai à Perme, la ville retentissait encore de ses louanges; il y avait un parti dévoué, hostile au nouveau gouverneur qui, comme de raison, s'était entouré d'un monde différent. Mais on y rencontrait d'autre part des hommes qui le détestaient cordialement. L'un d'eux, curieux échantillon de la triste destinée que l'on peut subir en Russie, me dépeignit Tioufaïef avec un soin tout particulier. Je veux parler d'un médecin attaché à une fabrique du

pays ; il se nommait Tchébotaref. C'était un homme d'esprit, mais peu endurant ; ayant fait bientôt après sa sortie de l'Université un mariage malheureux, il se trouva jeté par les circonstances dans les environs d'Ekaterinbourg[1], et s'enfonça au beau milieu de ce marais que l'on nomme la vie provinciale, avant d'avoir acquis aucune expérience. Cependant sa position étant assez indépendante, il s'était plié peu à peu à ces mœurs étranges et employait toute l'activité de son esprit à poursuivre les employés de ses impitoyables sarcasmes. Il se moquait d'eux à brûle-pourpoint, et leur disait crûment les choses les plus désagréables avec force grimaces et contorsions. Comme il n'épargnait personne, on lui pardonnait assez généralement ses méchancetés. Il s'était fait de la sorte une espèce d'état social, et le monde entièrement dénué d'initiative qui l'entourait, avait pris l'habitude de supporter les coups de verge dont il le frappait sans relâche.

On m'avait dit que le docteur Tchébotaref était un homme fort entendu dans sa partie, mais un peu toqué et d'une impertinence sans pareille. Je reconnus bientôt que son bavardage et ses plaisanteries étaient également éloignées de la grossièreté

1. Ville du gouvernement de Perme et chef-lieu d'un district. Elle a été fondée par Pierre le Grand ; c'est le centre de toutes les mines et forges du gouvernement dans ces contrées.

et de la platitude. L'ardeur avec laquelle il les prodiguait tenait à un fond naturel d'originalité et à une mauvaise humeur concentrée; c'était à la fois sa poésie et sa vengeance, son cri de dépit et peut-être même de désespoir. Il avait étudié les fonctionnaires en artiste et en médecin; il connaissait leurs passions les plus honteuses et les plus cachées, et, encouragé par leur tolérance et leur poltronnerie, il ne se gênait pas. Comme il avait l'habitude de répéter à tout propos : — « Ça ne vaut pas un kopek, » — je lui en fis la remarque un jour, en riant.

— « Cela ne devrait pas vous surprendre, — me répondit-il, — tout discours est destiné à convaincre, et c'est pour cela que je me hâte d'ajouter à mes paroles, la plus forte de toutes les preuves qui existent au monde. Persuadez à un homme que le meurtre de son père ne lui coûtera pas un sou, et il le tuera. »

Jamais le docteur Tchébotaref ne se refusait à prêter une somme de cent ou deux cents roubles-assignats. Lorsque quelqu'un se présentait, il sortait son registre et exigeait que l'emprunteur lui indiquât avec précision l'époque à laquelle il comptait le rembourser.

— « Maintenant, — ajoutait-il, — permettez-moi de vous proposer de parier cinq roubles que vous ne me payerez pas à l'échéance.

— « Allons donc ! — répliquait l'emprunteur, — pour qui me prenez-vous donc ?

— « L'opinion que j'ai de vous doit peu vous importer, — répondait le docteur, — mais depuis six ans que ce registre est commencé, personne ne m'a remboursé à échéance, et la plupart ne m'ont même pas payé du tout. »

L'échéance arrivait et le docteur exigeait très-sérieusement les cinq roubles qu'il avait gagnés.

Le fermier des eaux-de-vie[1] du gouvernement de Perme voulait vendre sa calèche de voyage. Le docteur se présenta chez lui avec les propositions suivantes, qu'il exposa tout d'une haleine :

— « Vous vendez une calèche, et j'en cherche une ; vous êtes un homme riche, un millionnaire, ce qui fait que vous êtes généralement respecté, et c'est pourquoi je suis venu vous présenter mes respects. En votre qualité de richard, que votre calèche trouve ou non un acquéreur, vous n'en donneriez pas un kopek ; mais moi j'en ai grand besoin et j'ai peu d'argent. Vous chercherez à profiter de ma position, à tirer parti de la nécessité qui m'amène, et vous me demanderez pour votre calèche quinze cents roubles ; moi je vous en offrirai sept cents, et

1. On peut comparer le rôle que jouent aujourd'hui en Russie ces personnages, à celui de nos anciens fermiers généraux, en tenant compte, bien entendu, de la différence que le caractère national et l'état de la civilisation établissent entre les deux pays.

reviendrai la marchander tous les jours. Vous finirez par me la céder dans la huitaine pour sept cent cinquante ou huit cents roubles; ne vaudrait-il pas mieux commencer par là ? Je suis prêt à vous compter cette somme.

— « Vous avez raison, » — répondit le fermier avec surprise, et il lui donna la calèche.

Je n'en finirais pas si je voulais raconter toutes les plaisanteries de Tchébotaref, je me bornerai à en rapporter encore une :

— « Croyez-vous au magnétisme, — lui demanda un jour devant moi une femme qui était intelligente et assez éclairée.

— « Et qu'entendez-vous par ce mot de magnétisme ? »

La dame lui débita à ce propos je ne sais quels lieux communs.

— « Que je croie ou non au magnétisme, vous n'en donneriez pas un kopek, — répondit-il, — mais voulez-vous que je vous conte ce que j'ai vu en ce genre ?

— « Je vous en prie.

— « Soit ; mais écoutez-moi attentivement, » — et il lui rapporta très-spirituellement les expériences intéressantes d'un docteur de Moscou, qu'il connaissait.

Au beau milieu de son récit, un domestique apporta quelques mets froids sur un plateau.

— « Tu as oublié la moutarde, » — lui dit la maîtresse de la maison.

Le docteur Tchébotaref s'arrêta.

— « Continuez, continuez, — lui dit son interlocutrice déjà un peu effrayée, — je vous écoute.

— « A-t-il apporté le sel ?

— « Voilà que vous vous fâchez, — ajouta la maîtresse de la maison en rougissant.

— « Nullement ; je vous le jure ; je sais que vous m'avez écouté attentivement. D'ailleurs, je sais aussi qu'une femme, si intelligente qu'elle soit et quelque sujet que l'on traite, ne peut jamais s'élever au-dessus de la cuisine. Comment pourrais-je vous en vouloir ? »

Pendant une de ses visites à la fabrique de la comtesse Polier, où il avait des malades à soigner, le docteur aperçut un enfant dvorovi qui lui plut, et il proposa de le prendre à son service. L'enfant ne demandait pas mieux, mais l'intendant déclara qu'il ne pouvait le laisser partir sans l'autorisation de la comtesse. Le docteur écrivit à celle-ci, et elle consentit à la proposition, mais à une condition : c'est qu'il payerait d'avance cinq annuités de la redevance pécuniaire imposée à l'enfant. Aussitôt qu'il eut reçu cette réponse, Tchébotaref répondit à la comtesse qu'il acceptait, mais il la pria en même temps de vouloir bien lui dire à qui il devrait s'adresser pour rentrer dans les fonds avancés, si

la comète d'Henke venait à toucher la terre et à déranger sa course, circonstance qui pouvait fort bien se présenter un an et demi avant l'expiration du terme fixé.

Le jour où je quittai Perme, le docteur entra dans ma chambre de bonne heure, et me dit en manière de plaisanterie, suivant son habitude :

— « Comme Horace, vous n'avez chanté qu'une seule fois, et depuis on ne cesse de vous transposer[1]. » — Puis, il tira son portefeuille et me demanda si je n'avais pas besoin d'argent pour mon voyage. Je refusai son offre tout en le remerciant.

— « Pourquoi n'acceptez-vous pas ma proposition ?

— « Je ne manque pas d'argent.

— « C'est mauvais signe, — me dit-il, — la fin du monde approche, » — et, ouvrant son portefeuille, il y écrivit : — « Après vingt-cinq ans de pratique, je rencontre pour la première fois un homme qui n'accepte pas d'argent, et cela au moment de partir. »

Changeant de ton, il s'assit sur mon lit et me dit d'un ton sérieux :

— « Vous allez vous trouver en présence d'un homme terrible. Soyez prudent; tenez-vous aussi

1. Le terme russe, impossible à rendre en français, signifie à la fois traduire et faire passer d'un lieu à un autre.

loin de lui que vous pourrez. S'il vous prenait en amitié, cela ne vous ferait pas honneur ; et si vous veniez à lui déplaire il vous anéantirait. Par quels moyens? c'est ce que je ne saurais vous dire ; par la calomnie, la persécution,—mais il vous anéantirait. »

A l'appui de ces paroles, il me conta l'histoire suivante, dont il me fut donné de constater l'authenticité plus tard, en compulsant des documents du ministère de l'intérieur. Pendant qu'il était à Perme, Tioufaïef entretenait publiquement des relations intimes avec la sœur d'un pauvre fonctionnaire nommé Petrovski. Comme on ne manquait pas de le tourner en dérision, l'employé résolut de mettre un terme à ce commerce illicite ; ayant pris cette détermination, il menaça de dénoncer l'affaire à l'autorité supérieure, et d'écrire à Pétersbourg ; en un mot, il causa par ses démarches un tel scandale qu'un beau matin la police s'empara de lui et le conduisit aux bureaux de la régence[1] pour y faire constater qu'il était atteint de folie.

Les employés de la régence, le président du tribunal civil et le chef de l'inspection des hôpitaux, vieil Allemand fort aimé du public, décidèrent unanimement que Petrovski était fou. Mais Tchébotaref le connaissait ; il était même son médecin. On lui de-

1. Conseil provincial dont les attributions sont purement administratives, et qui est présidé par le gouverneur, ou, en son absence, par le vice-gouverneur.

manda aussi son avis pour observer les convenances; il déclara à l'inspecteur que Petrovski n'était nullement fou, et l'invita à faire révoquer la décision émise sur l'état de ce malheureux, car, dans le cas contraire, il se croirait obligé de pousser les choses beaucoup plus loin... Les bureaux de la régence étaient assez disposés à y consentir, mais Petrovski mourut dans l'intervalle à la maison des fous, quoiqu'il fût jeune et d'une bonne constitution.

L'affaire suivit son cours et fut transportée à Pétersbourg. On arrêta la sœur de Petrovski (pourquoi pas Tioufaïef?), et on commença une instruction secrète. Tioufaïef dicta les réponses de l'accusée, et se surpassa lui-même dans cette rédaction. Afin de couper court à la procédure et de se préserver d'un second voyage forcé en Sibérie, il conseilla à la sœur de Petrovski de déclarer que son frère s'était brouillé avec elle depuis le jour où, encore fort jeune et sans expérience, elle avait vendu son innocence, lors du passage de l'empereur Alexandre à Perme, pour la somme de cinq mille roubles-assignats que le général Solomka s'était chargé de lui remettre.

Les habitudes d'Alexandre étaient telles que le fait allégué par l'accusée n'avait rien d'invraisemblable; mais il était assez difficile d'en vérifier l'exactitude, et d'ailleurs une pareille recherche eût causé beaucoup de scandale. Le général So-

lomka, interrogé sur le point en question par le comte Benkendorf, répondit qu'ayant été chargé de distribuer des sommes considérables, il n'avait aucun souvenir des cinq mille roubles dont on lui parlait. *La regina en aveva molto!* — dit l'improvisateur que Pouchkine fait figurer dans ses *Nuits égyptiennes*.

Tel était Tioufaïef, élève d'Araktchéïef, et digne compagnon de Kleinmichel, acrobate, vagabond, expéditionnaire, secrétaire, gouverneur, cœur tendre, homme désintéressé qui enfermait des gens bien portants dans des maisons de fous, et s'arrangeait de manière à les faire disparaître, calomniateur de l'empereur Alexandre pour échapper à la sévérité de l'empereur Nicolas; et c'était un pareil personnage qui se chargeait maintenant de me former pour le service du gouvernement!

Je me trouvais dans son entière dépendance. Qu'il prît la peine d'envoyer quelques lignes de son barbouillage au ministre, et j'étais expédié du côté d'Irkoutsk [1]. Il pouvait même se dispenser d'écrire, car il avait le droit de me transférer, de sa propre autorité, dans quelque ville perdue, comme Kaï ou Tsarévosantchoursk, sans communications aucunes et sans aucunes ressources. Tioufaïef avait envoyé

1. Capitale de la Sibérie orientale, à 5093 verstes de Moscou, et à 2959 de Tobolsk.

un jeune Polonais à Glasof[1], parce que les dames de la ville le préféraient à S. E. le gouverneur pour danser la masourka.

C'est ainsi que le prince Dolgoroukof fut également transféré de Perme à Verkotourié. Cette ville située dans les montagnes, au milieu des neiges, fait encore partie du gouvernement de Perme, mais comme séjour, elle vaut Bérésof[2]; elle est même plus déserte et le climat y est plus rigoureux. Le prince Dolgoroukof appartenait à une classe de nobles mauvais sujets qui sont devenus plus rares maintenant; Pétersbourg, Moscou et Paris même avaient été le théâtre de ses exploits. C'était un Ismaïloff au petit pied, un prince E. Grousinski sans cortége d'amis à Liskova, c'est-à-dire un mauvais plaisant, désordonné, insolent, inspirant le dégoût, grand seigneur doublé d'un bouffon. Lorsque ses folies eurent dépassé toutes les bornes[3], on lui enjoignit d'aller habiter Perme. Il arriva dans une voiture, où il se trouvait seul avec son chien; une autre suivait avec son cuisinier français et ses perroquets. On se réjouit beaucoup à Perme de l'arrivée d'un grand seigneur, et toute la ville se pressa

1. Ces trois villes sont situées dans la partie septentrionale du gouvernement.

2. Petite ville du gouvernement de Tobolsk. L'ancien favori de Pierre le Grand, le prince Menchtikof, y mourut en exil.

3. C'est pour vol que ce prince Dolgoroukof avait été relégué dans cette contrée, et il y est mort.

bientôt dans son antichambre. Dolgoroukof noua une intrigue amoureuse avec une dame de la ville; celle-ci ayant mis sa fidélité en doute, se présenta chez lui inopinément un matin, et le trouva en tête à tête avec sa femme de chambre. Une scène s'ensuivit, et pour y mettre un terme, l'amant infidèle saisit un fouet de chasse qui était pendu au mur; la chère dame, devinant son intention, prit la fuite; il se mit à la poursuivre, n'ayant pour tout costume que sa robe de chambre, la rejoignit sur une petite place où l'on exerçait ordinairement les soldats de la garnison, lui allongea deux ou trois coups de fouet, et reprit tranquillement le chemin de sa maison, comme s'il avait fait l'acte le plus naturel du monde.

Beaucoup d'autres traits du même genre finirent par lui aliéner ses amis de Perme, et l'autorité trouva convenable de diriger ce polisson de quarante ans sur Verkotourié. La veille de son départ, il donna un grand dîner, et les fonctionnaires de la ville, faisant taire leur indignation, se rendirent tous à ce repas. Dolgoroukof devait les régaler d'un pâté comme ils n'en avaient jamais mangé.

Le pâté était effectivement exquis et disparut avec une étonnante rapidité. Lorsqu'il n'en resta plus que les miettes, Dolgoroukof se tourna tristement vers ses convives et leur parla en ces termes :

— « Il ne sera pas dit, du moins, que je me suis séparé de vous sans rien sacrifier. J'ai fait tuer hier mon pauvre Hardi; et c'est lui que vous venez de manger dans ce pâté. »

Les fonctionnaires se regardaient d'un air terrifié, et cherchaient des yeux le danois qu'ils connaissaient tous; le prince devina leur pensée, et ordonna à son domestique d'apporter la peau sanglante de Hardi; toutes les parties charnues étaient dans les estomacs des Permiens. La moitié de la ville tomba malade d'épouvante.

Cependant Dolgoroukof, satisfait d'avoir habilement mystifié ses amis, partit en triomphe pour Verkotourié. Le dernier de ses équipages de route portait tout un poulailler; un poulailler courant la poste! Pendant le trajet, le noble voyageur emporta les registres de plusieurs maîtres de poste, en changea les chiffres et fit si bien que l'administration, dont la comptabilité était fort embrouillée sans cela, faillit en perdre la tête.

Le vide étouffant et la nullité de la vie russe se combinent parfois d'une manière vraiment étrange avec la vivacité ou même la turbulence de caractère, et cette coïncidence fatale donne naissance à des monstruosités de tout genre.

Le cri favori de Souvorof [1], aussi bien que le

1. Ce général avait coutume de parcourir le matin, les cam-

pâté de Dolgoroukof, les sauvages méfaits d'Ismaïlof, la folie à demi volontaire de Mamonof [1] et les débordements criminels du comte T... l'Américain, sonnent à mon oreille comme une note nationale, bien connue de tout Russe, mais qui chez nous autres libéraux est affaiblie par l'instruction ou dirigée vers un autre but.

Je connaissais personnellement T..., et cela à l'époque où il perdit sa fille Sara, créature fort extraordinaire et douée d'un grand talent poétique. La vue seule de ce vieillard au front couronné de cheveux blancs, aux yeux étincelants et aux formes athlétiques révélait l'énergie et la force dont il avait été doué par la nature. Les passions tumultueuses et les mauvaises qualités de sa nature étaient les seules qui se fussent développées, et il ne faut pas en être surpris. On laisse tout ce qui est vicieux grandir librement en Russie, tandis que les nobles sentiments du cœur humain y sont punis par la Sibérie ou la capote grise du soldat de garnison... Le comte T... passa vingt ans de sa vie dans le désordre, le plaisir, les querelles, les abus de pouvoir; il en fit tant qu'on l'envoya en Sibérie, d'où il

pements de ses troupes, en imitant le chant du coq, pour donner le signal du réveil.

1. Riche seigneur, qui sacrifia une partie de sa fortune, en 1812, pour la défense du pays. N'ayant pas obtenu du gouvernement les récompenses honorifiques auxquelles il croyait avoir droit, il en perdit l'esprit et passa le reste de ses jours loin du monde.

« revint Aléoute, » suivant l'expression de Griboïedof [1], c'est-à-dire qu'il gagna l'Amérique et y obtint l'autorisation de revenir en Russie. Alexandre lui pardonna [2], — et il recommença son train de vie ordinaire. Marié à une bohémienne appartenant à la tribu de Moscou et célèbre par sa voix, il transforma son hôtel en maison de jeu, où le jour était consacré à des orgies sans fin, la nuit aux cartes, et des scènes sauvages de cupidité et d'ivrognerie se passaient autour du berceau de la petite Sara. On dit qu'une fois, pour montrer la justesse de son coup d'œil, il ordonna à sa femme de monter sur une table et enleva le talon de son soulier d'un coup de pistolet.

Sa dernière aventure faillit le faire repartir pour la Sibérie. Il en voulait depuis longtemps à un bourgeois, et celui-ci se trouvant, je ne sais pourquoi, dans sa maison, il le saisit, lui lia les pieds et les mains, et lui arracha une dent. Est-il croyable

1. Dans la comédie satirique *La peine de l'esprit*, qui fit la réputation de cet auteur.

2. Pour tous ces détails, l'auteur a été induit en erreur contre son habitude. Le comte T... n'a pas été exilé; fatigué de la vie orageuse qu'il menait à Pétersbourg, il obtint l'autorisation de partir avec l'expédition de l'amiral Krousenstern qui devait faire le tour du monde. On était en vue du Kamtchatka, lorsqu'un acte d'indiscipline détermina l'amiral à débarquer son compagnon de voyage sur ces côtes désertes. Le comte n'était pas homme à se laisser gagner par le découragement; il traversa seul toute la Sibérie et vint en Russie sans que le gouvernement y trouvât à redire. Le comte avait écrit son voyage, mais ce curieux manuscrit est perdu.

qu'un fait pareil se soit passé il y a dix ou douze ans? Le bourgeois porta plainte. Le comte corrompit l apolice, le tribunal, et le bourgeois fut mis en prison pour fausse dénonciation. Un littérateur russe fort connu servait alors dans le comité des prisons; le bourgeois lui conta l'affaire, et le fonctionnaire inexpérimenté se chargea d'y donner suite. Le comte eut peur; il se voyait menacé d'une condamnation, mais le « Dieu de la Russie [1] » est tout-puissant. Le comte Orlof adressa au prince Chterbatof un rapport secret dans lequel il l'engageait à étouffer l'affaire, afin de ne point fournir à un homme *de la classe inférieure une occasion de triompher d'un seigneur*. Le comte Orlof conseillait en outre de destituer le fonctionnaire littérateur... Ce dernier trait est encore plus surprenant peut-être que l'extraction de la dent. J'étais alors à Moscou et connaissais fort bien l'imprudent littérateur [2]. Mais revenons à Viatka.

1. Allusion à une pièce satirique du prince Viazemski, dans laquelle ce poëte raille spirituellement le patriotisme étroit des conservateurs russes.

2. Le littérateur en question était fort mal renseigné sur cette affaire, et l'auteur nous saura gré, nous n'en doutons pas, d'en présenter un récit exact. Peu de temps après la mort de sa fille Sara, le comte T.... voulut élever en mémoire de la défunte, une maison de charité qui porterait son nom. Mais le jeu ne l'avait point enrichi, et une pareille fondation exigeant un capital considérable, il conçut l'idée de construire dans un de ses villages, une filature de lin, industrie qui avait procuré de gros bénéfices à plusieurs autres seigneurs. Un bourgeois russe vint le trouver et

La chancellerie me paraissait infiniment plus triste que la prison. Le travail matériel n'était pas grand, mais on y respirait un air vicié, comme dans la Grotte des Chiens, et on y perdait bêtement un temps considérable; voilà ce qui me rendait ces bureaux insupportables. Alénitsine ne me tracassait pas; il était même plus poli que je ne m'y attendais. Ayant fait ses études dans le gymnase de Kasan, il se sentait porté à respecter un candidat de l'Université de Moscou.

La chancellerie comptait une douzaine d'employés. C'étaient pour la plupart des gens sans aucune instruction et complétement dénués de sens

s'engagea à lui monter une manufacture de lin à des conditions fort avantageuses; le comte y consentit et le bourgeois mécanicien se mit à l'œuvre. Au bout d'un an la construction était terminée, et le bourgeois présenta au comte du fil qu'il disait sorti de la fabrique. Le comte, ne s'y connaissant pas, pria un ingénieur français qui se trouvait en ce moment à Moscou, de venir visiter le nouvel établissement. Après l'avoir parcouru en tous sens, l'ingénieur se tournant vers le comte lui dit : — « Ce que vous avez de mieux à faire, c'est de renvoyer tous ces paysans à leurs charrues et de fermer la fabrique; celui qui l'a construite vous a volé. » Le comte en fut atterré; il avait dépensé près de soixante mille francs pour cette entreprise. Porter plainte contre le bourgeois était chose délicate; il n'avait pas de papiers et le comte ne pouvait le livrer à la justice sans s'exposer lui-même aux poursuites de la police. Cependant il tenait à châtier le coupable; il imagina de lui faire arracher une dent par le charron du village. Cette opération faite, le bourgeois fut livré aux paysans qui l'accompagnèrent avec des huées et des horions jusqu'aux frontières de la propriété. Le bourgeois exaspéré, porta plainte contre le comte, et, comme il n'avait point de passe-port, on l'emprisonna; mais il disparut subitement et le procès tomba. Près de dix ans après, il se présenta de

moral; fils d'expéditionnaires ou de secrétaires, ils étaient habitués dès le berceau à considérer le service de l'État comme un moyen de s'enrichir, et les paysans comme une source de revenus; ils vendaient les enquêtes, acceptaient des solliciteurs les plus minces offrandes, les trompaient pour un verre d'eau-de-vie, s'avilissaient, se livraient aux actes les plus bas. Mon valet de chambre cessa de fréquenter « la salle de billard » pour ne pas se trouver dans la société des employés. — « Ils commettent d'indignes coquineries, — me dit-il, — et on ne peut pas leur apprendre à vivre parce qu'ils sont officiers [1]. » C'était pourtant avec ces individus

nouveau à la justice, se constitua prisonnier et l'affaire recommença. Mais dans le cours de l'instruction qui se faisait à Moscou, il s'évada derechef, et tout allait être de nouveau suspendu, lorsque le comte, passant un jour en drochki sur le boulevard de la Tverskoï, aperçut son accusateur; il courut après lui, le saisit au collet et le livra à des soldats de police. L'instruction fut reprise; mais le bourgeois mourut bientôt en prison, et le comte qui était depuis longtemps malade, le suivit de près. Ajoutons que le comte avait renoncé, bien des années avant sa mort, au genre de vie qui lui a valu une fâcheuse célébrité; il faisait les honneurs de sa maison, avec une affabilité du meilleur goût, à beaucoup d'étrangers et aux écrivains les plus distingués de Moscou. On voudra bien croire qu'en donnant ces détails, nous ne cherchons pas à excuser les regrettables désordres que l'on reproche au comte T....; nous tenions uniquement à rétablir la vérité. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que le littérateur du comité des prisons est lui-même un joueur passionné et fort peu délicat, pour ne pas dire autrement; partout ailleurs qu'en Russie, il aurait eu depuis longtemps maille à partir avec la justice.

1. On sait qu'en Russie les emplois civils sont assimilés aux grades de l'armée.

que mon domestique n'osait point rosser à cause de leur rang, que j'étais condamné à demeurer journellement depuis neuf heures du matin jusqu'à deux, et depuis cinq heures du soir jusqu'à neuf.

Indépendamment d'Alénitsine qui dirigeait la chancellerie, j'avais au-dessus de moi un sous-chef, homme fort inoffensif, mais ignorant et adonné à la boisson. Quatre autres employés travaillaient à mes côtés, et j'étais obligé de les traiter comme des connaissances, ainsi que tous les autres fonctionnaires. En agissant différemment à leur égard, je m'exposais à tomber dans quelque piége qu'ils m'auraient tendu pour punir ma « fierté, » et d'ailleurs il est absolument impossible de voir plusieurs heures par jour les mêmes personnes sans se trouver bientôt avec elles sur le pied de la familiarité. Enfin, il ne faut pas oublier que les provinciaux cherchent toujours à s'insinuer auprès des nouveaux venus, surtout lorsque ceux-ci arrivent de la capitale, et qu'ils ont des antécédents dignes d'intérêt.

Après avoir passé la journée au milieu de ce foyer infect, il m'arrivait souvent de rentrer chez moi dans une sorte de prostration intellectuelle, et je me jetais sur mon divan, découragé, épuisé, humilié et incapable d'aucun travail, d'aucune occupation. Je regrettais sincèrement ma cellule de la caserne Kroutitski, avec sa vapeur de charbon, ses

blattes, son gendarme en faction, et sa porte verrouillée. J'y étais du moins en liberté; j'y faisais ce que bon me semblait; personne ne me dérangeait; au lieu des sots discours de ces hommes avilis, de leurs grossières conceptions, de leurs sentiments bas, un silence de mort régnait autour de moi et rien ne troublait mes loisirs. Lorsque, assis sur mon divan, je songeais qu'il me faudrait retourner à la chancellerie dans quelques heures et que ce serait à recommencer le lendemain, j'entrais subitement en fureur, et mon désespoir était tel, que je me mettais à boire du vin ou de l'eau-de-vie pour me calmer. Mais j'avais encore à craindre que l'un de mes collègues ne vînt en « passant » me tenir charitablement compagnie, pour se désennuyer, jusqu'à l'heure où le service reprenait.

Cependant je dois dire qu'au bout de quelques mois la chancellerie me devint plus supportable. Il n'est pas dans le caractère russe de persécuter quelqu'un avec suite, à moins que des motifs personnels ou la cupidité n'y engagent. Le gouvernement prescrit, il est vrai, d'opprimer sans relâche, mais la nature russe est naturellement insouciante; nous avons un laisser-aller qui prend toujours le dessus. Les fonctionnaires russes sont généralement effrontés, grossiers, et même insolents; toutefois ils ne tourmentent pas longtemps, faute de patience, ou peut-être aussi parce qu'ils n'en retireraient aucun

profit. Dans le premier moment, pour faire preuve de zèle et aussi par amour du pouvoir, ils imaginent toutes sortes d'absurdités et d'inutilités; puis, ce beau zèle se calme et ils laissent peu à peu leur victime en repos.

Le ministère de l'intérieur était alors dans un accès de statistique, et l'on s'occupait de tous côtés à la formation de comités. C'est tout au plus si les programmes qu'il leur était enjoint de suivre auraient pu être remplis en Belgique ou en Suisse, avec leurs colonnes de *maximum* et de *minimum*, leurs moyennes proportionnelles basées sur des faits relevés en dix ans (renseignements que l'on n'avait même pas commencé à recueillir l'année précédente), leurs observations morales et leurs remarques météorologiques. On n'allouait pas un kopek, en outre, pour les frais des comités et les dépenses que nécessitait tout ce travail; il devait être fait par amour pour la statistique, avec le secours de la police rurale, et les bureaux des gouverneurs étaient chargés de mettre ces données en ordre. La chancellerie toujours encombrée d'affaires, et la police qui ne peut souffrir les occupations pacifiques et théoriques, envisageaient le comité comme un luxe inutile, comme un enfantillage ministériel; cependant il fallait absolument présenter les états en question, avec leurs moyennes et leurs conclusions.

Ce travail qui paraissait d'une extrême difficulté à toute la chancellerie, était réellement impossible; mais personne n'y songeait, et on n'avait d'autre souci que de le faire au plus vite pour ne pas s'attirer de réprimande. Je promis à Alénitsine de rédiger le préambule du rapport, et de remplir tous les tableaux d'observations éloquentes, de termes étrangers, de citations et de conclusions merveilleuses, à la seule condition qu'on m'autoriserait à me livrer à cette occupation sérieuse, chez moi, et non pas dans la chancellerie. Alénitsine en parla à Tioufaïef, qui consentit à ma demande.

Le préambule que je composai était plein de projets et d'espérances, car il n'y avait absolument rien à dire du présent, et Alénitsine en fut extrêmement satisfait. Tioufaïef lui-même trouva que c'était écrit de main de maître. La partie littéraire de ma tâche se borna à ce petit nombre de pages, mais on me donna la direction du comité, ce qui me dispensa de la corvée de buraliste; mon ivrogne de sous-chef devint presque un de mes subordonnés. Alénitsine se borna à exiger, pour se conformer à je ne sais quelles raisons de haute convenance, que je vinsse chaque jour faire acte de présence à la chancellerie.

Afin de prouver qu'il était vraiment impossible de prendre au sérieux le travail en question, je vais rapporter les renseignements qui nous furent

envoyés de la petite ville de Kaï. On y lisait entre autres naïvetés, les détails suivants : — « Noyés — 2, » — « les motifs qui ont déterminé ces suicides sont inconnus — 2 ; » et au-dessous figurait le chiffre 4, comme total de ces deux colonnes. Dans la rubrique des faits remarquables, se trouvait l'anecdote tragique qui suit : — « Un bourgeois nommé X..., ayant la tête montée par suite d'un excès de boisson, s'est pendu. » — Pour tous renseignements sur la moralité des habitants de la ville, il était rapporté : — « Point de Juifs dans la ville de Kaï. » — On tenait à savoir combien la ville avait reçu pour la construction d'une église, d'une bourse, d'un hospice. — La colonne qui devait contenir les réponses portait : — « Fonds assignés pour la construction d'une église — point, » — et ainsi des autres. — Malheureusement la statistique qui me délivrait de toute occupation à la chancellerie, avait l'inconvénient de m'obliger à entrer directement en rapport avec le gouverneur.

Il fut un temps où je détestais cet homme ; ce temps est passé, et cet homme lui-même n'est plus ; il mourut vers l'année 1845, dans ses biens du gouvernement de Kasan. Maintenant je me le rappelle sans aucun sentiment de haine, comme on se souvient d'une bête féroce d'un genre particulier, que l'on a rencontrée dans une forêt sauvage, et dont il s'agit d'étudier la nature, et non point de

la détester parce qu'elle est féroce ; quant à moi, je ne pouvais me dispenser dans la position où j'étais, d'entrer en lutte avec lui, et toute personne qui se respecte en eût fait autant. Le hasard me favorisa, car Tioufaïef pouvait me faire beaucoup de mal ; mais en vouloir à quelqu'un du mal qu'il ne vous a pas fait serait chose vraiment plaisante.

On m'avait appris que Tioufaïef vivait séparé de sa femme. La légitime épouse d'un cuisinier relégué à la campagne, en expiation de son mariage, se tenait cachée avec une maladresse volontaire dans la partie de la maison qui donnait sur la cour du fond ; c'était la favorite du gouverneur. Jamais elle ne se montrait officiellement, mais les fonctionnaires particulièrement dévoués à Tioufaïef, c'est-à-dire tous ceux qui craignaient d'être mis sous jugement, formaient au besoin autour de la femme du cuisinier une petite cour. Leurs moitiés et leurs filles allaient secrètement lui rendre visite le soir. Cette belle dame avait, du reste, le tact qui distinguait l'illustre Potemkine, dont la position était assez analogue à la sienne ; connaissant le caractère du gouverneur et craignant d'être délaissée, elle lui procurait elle-même des rivales peu dangereuses. Le vieillard reconnaissant lui payait en attachement ces attentions délicates, et ils vivaient en parfaite intelligence.

Le gouverneur passait toute la matinée à tra-

vailler dans les bureaux de la ville. La poésie de la vie commençait pour lui à trois heures. Le dîner n'était pas, à ses yeux, une petite affaire; il aimait à manger et à faire manger. On préparait toujours une table pour douze personnes; lorsqu'il en manquait quatre ou cinq, Tioufaïef paraissait contrarié; ne s'en présentait-il que deux, il était désolé; si personne ne venait, il allait dîner d'un air consterné dans la chambre de sa Dulcinée. Trouver des gens disposés à se laisser gorger de nourriture jusqu'à en être malades ne semble pas chose bien difficile; mais l'effroi que Tioufaïef inspirait aux fonctionnaires, ne permettait point à ceux-ci de mettre son hospitalité à profit; et d'autre part, le gouverneur ne pouvait pas transformer sa maison en auberge. Il devait se borner à recevoir des conseillers, des présidents, et il était brouillé avec la moitié de ces notabilités, ou plutôt il ne se montrait pas bien disposé à leur égard. Tioufaïef pouvait encore accueillir les personnes qui passaient par la ville, les riches marchands, les fermiers des eaux-de-vie et les personnages extraordinaires (quelque chose comme les *capacités* que l'on voulait introduire dans la Chambre sous Louis-Philippe); mais ces voyageurs étaient assez rares. On me considérait naturellement à Viatka, comme une curiosité du premier ordre.

Quoiqu'on redoute un peu, en Russie, les hommes

relégués pour cause d'opinion dans les villes de l'intérieur, jamais il n'y sont confondus avec le commun des mortels. Les « hommes dangereux » ont pour les provinciaux, le même intérêt que les Lovelaces pour les femmes, et les courtisanes pour les hommes. Ce sont surtout les employés de Pétersbourg et les fats moscovites qui fuient la société des hommes dangereux; en province, et particulièrement en Sibérie, on les craint beaucoup moins. Les exilés du 14 décembre étaient traités avec une grande considération. Les employés rendaient les premiers leur visite de jour de l'an à la veuve de Youchnevski. Le sénateur Tolstoï, envoyé pour inspecter la Sibérie, recueillait les renseignements que pouvaient lui donner les condamnés politiques, afin de contrôler par ces témoignages les rapports des fonctionnaires. C'est ainsi que, jadis, Munich[1] administrait de sa tour de Pelyme toute la province

1. Arrêté par ordre de l'impératrice Élisabeth, la nuit même où cette souveraine monta sur le trône de son père, le maréchal Munich, dont le seul crime était d'avoir fidèlement servi l'empire, fut condamné à être écartelé vif. On commua cette peine en un exil perpétuel à Pelyme, petit bourg de la Sibérie orientale. La fermeté que Munich avait montrée dans le cours de sa brillante carrière ne l'abandonna pas au sein de l'exil; il s'occupait à donner des leçons de mathématiques à des enfants et à dresser des projets relatifs à l'amélioration des provinces de la Russie. Les employés le craignaient comme s'il eût été le gouverneur général de la Sibérie. Dès qu'il apprenait une malversation ou un abus de pouvoir, il menaçait les coupables, quel que fût leur rang, d'informer le sénat et la cour de leur conduite. L'empereur Pierre III mit fin à son

de Tobolsk. Les gouverneurs allaient lui soumettre les affaires embarrassantes.

Les paysans se montrent encore moins hostiles aux exilés; ils soutiennent généralement tous les condamnés. Sur les confins de la Sibérie le mot d'exilé s'évanouit, et on le remplace par celui de *malheureux*. Le paysan russe ne pense pas qu'une condamnation puisse flétrir. Souvent, dans le gouvernement de Perme, sur la route de Tobolsk, les villageois exposent du kvass, du lait et du pain, sur le plateau de leur petite fenêtre, à l'intention des *malheureux* qui se cachent dans le pays.

C'est passé Nijni[1] seulement, que l'on commence à rencontrer des Polonais exilés; à partir de Kasan, leur nombre augmente rapidement. A Perme, il y en avait une quarantaine, et j'en trouvai presque autant à Viatka; beaucoup d'autres étaient répartis en outre dans les villes de district. Ils n'avaient point de rapports avec les habitants; personne n'était admis dans leurs réunions. Jamais il ne m'arriva de remarquer que les habitants nourrissent contre eux la moindre inimitié, ni aucune disposition

exil, et si cet infortuné souverain avait écouté ses conseils, il aurait gardé le pouvoir. L'impératrice Catherine, meilleure politique qu'Élisabeth, combla de ses bontés le vieux maréchal, et il mourut peu d'années après, directeur général des ports de la Baltique et des canaux du Ladoga.

1. Chef-lieu du gouvernement de ce nom, Nijni-Novgorod est située à 390 verstes de Moscou.



particulière. On les regardait comme des hommes étrangers au pays, d'autant mieux qu'ils ne parlaient point le russe.

Un Sarmate endurci, ancien officier de lanciers qui avait fait, sous Poniatowski, une partie des campagnes de Napoléon Ier, reçut en 1835, l'autorisation de rentrer dans ses biens, situés en Lithuanie. La veille de son départ, il me pria à dîner avec plusieurs de ses compatriotes. Après le repas, le vétéran un peu échauffé par la boisson, s'approcha de moi, un vèrre à la main, me pressa tendrement dans ses bras, et me dit à l'oreille avec une simplicité militaire : — « Pourquoi êtes-vous Russe ! » — Je ne lui répondis pas, mais ce reproche tomba de tout son poids sur mon cœur. Je compris que les hommes de cette génération ne pouvaient délivrer la Pologne. Mais depuis Konarski[1], les Polonais ont commencé à nous envisager tout autrement.

On n'opprime pas généralement les Polonais condamnés à l'exil, mais lorsqu'ils sont dénués de ressources, ils mènent une triste existence. Le gouvernement alloue à ceux qui n'ont pas de fortune, 15 *roubles-assignats par mois*, et cette somme doit

1. Jeune seigneur polonais de beaucoup de mérite qui fut pendu à Vilna, en 1838, pour complot contre la vie de l'empereur Nicolas, après avoir courageusement supporté les tortures physiques et morales auxquelles les prévenus politiques étaient alors généralement soumis en Pologne. On appliqua à ses complices la peine de la transportation dans les mines de la Sibérie.

leur servir pour se loger, se chauffer, se nourrir et s'habiller. Dans les villes assez considérables, comme Kasan, Tobolsk, ils pourraient gagner quelque chose par leur travail, en donnant des leçons, des concerts, en jouant dans les bals, en faisant des portraits, en tenant des classes de danse. Mais à Perme et à Viatka, ils n'avaient même point cette ressource, et pourtant ils ne demandaient jamais aucun secours aux Russes.

Pour en revenir à mon récit, je dois déclarer que les dîners gras, à la mode sibérienne, que nous donnait Tioufaïef, me semblaient une véritable punition. Sa salle à manger était une chancellerie d'un autre genre, moins repoussante, mais plus plate, parce qu'au lieu d'être obligatoire, elle était volontaire. Tioufaïef qui connaissait à fond tous ses hôtes, les méprisait, leur montrait souvent ses griffes et les traitait en un mot comme un maître traite ses chiens, tantôt avec une familiarité outrée, tantôt avec une grossièreté qui passait toutes les bornes; il continuait néanmoins à les inviter et ils accouraient chez lui tout joyeux, se livraient à des commérages, le courtisaient bassement, souriaient et s'inclinaient à tout propos. Leur conduite me remplissait de honte et je rougissais pour eux.

Au reste, l'amitié de Tioufaïef ne fut pas de longue durée; il reconnut bientôt que je ne convenais pas à la *haute* société de la ville. Au bout

de quelques semaines, il parut mécontent de moi; peu après, il me détestait, et non-seulement je ne me rendis plus à ses dîners, mais je cessai entièrement de le voir. Le passage du grand-duc héritier[1] me sauva de ses persécutions, comme nous le verrons plus tard. Il est bon de remarquer toutefois que je n'avais absolument rien fait pour mériter son amitié et ses invitations, et ensuite ma disgrâce et son courroux. Il ne pouvait me souffrir parce que je me comportais en homme indépendant, sans jamais montrer pourtant la moindre insolence; j'étais simplement en règle avec lui, et il eût voulu que je fusse servile.

Ayant péniblement acquis le droit de commander, il aimait le pouvoir d'un amour jaloux, et exigeait de son entourage non-seulement de la soumission, mais une obéissance absolue; en agissant ainsi, il ne se montrait malheureusement que trop national. Le seigneur dit à son domestique : « Tais-toi; je ne souffrirai pas que tu me répondes. » Le chef de division s'empresse de répliquer en pâlissant à l'employé qui lui fait une observation : « Vous vous oubliez; ne savez-vous pas à qui vous parlez. » — L'empereur envoie en Sibérie pour des *opinions*, fait jeter un homme dans un cachot pour *une pièce de vers*; et les uns et les autres, pardon-

1. L'empereur actuel.

neraient plutôt le vol et la concussion, le meurtre et le brigandage, que le sentiment de la dignité humaine et la hardiesse d'une parole indépendante.

Tioufaïef était un digne serviteur du tsar; on ne l'appréciait pas assez. La servilité bysantine s'alliait chez lui admirablement bien à l'exactitude administrative. L'abnégation, la complète annihilation de toute volonté et de toute pensée devant le pouvoir, s'accordaient à merveille dans cette nature étrange avec la sauvage jouissance de l'oppression. Il aurait pu être un Kleinmichel au service civil; comme celui-ci, poussé par un zèle qui ne recule devant aucun service, il eût fait crépir des murs par des cadavres et sécher les plâtres d'un palais au souffle de poitrines humaines[1], ou ordonné de fouetter des élèves ingénieurs pour leur refus de remplir le rôle de dénonciateur[2].

La haine vivace, invétérée, qu'il portait à toute espèce d'aristocratie, tenait sans doute aux cruelles

1. Le palais d'Hiver devint la proie des flammes, en 1837. L'empereur Nicolas qui, comme tous les despotes, aimait les entreprises extravagantes, exigea que cet édifice immense, qui peut loger trois mille personnes, fût rebâti en un an; on le servit à souhait, mais au prix de la santé et de la vie même d'une grande partie des ouvriers qui exécutèrent ce tour de force.

2. Quelques propos inconsidérés ayant été tenus à l'école des voies et communications, Kleinmichel voulut savoir le nom du coupable; les élèves refusèrent de le trahir. Ordre fut donné de les fustiger; ils continuèrent à garder le silence. On allait recommencer, lorsque l'un d'eux déclara qu'il préférait la mort, et effectivement il se jeta par la fenêtre.

humiliations qu'il avait endurées. Les travaux forcés de la chancellerie d'Araktchéïef avaient été pour lui un premier port, le premier degré de sou émancipation. Avant qu'il occupât cette position, ses chefs ne l'invitaient même pas à s'asseoir, et le chargeaient de leurs commissions. Lorsqu'il servait dans l'intendance, les officiers le traitaient militairement; à Vilna, un colonel lui asséna en pleine rue un coup de houssine.... Tout ce passé s'était profondément gravé dans le cœur du jeune buraliste; et, une fois arrivé au poste de gouverneur, il dut se féliciter de pouvoir à son tour brutaliser, refuser un siége, tutoyer, élever la voix plus qu'il ne fallait, et même livrer aux tribunaux des nobles de vieille souche.

On l'avait transféré de Perme à Tver; mais les seigneurs de ce gouvernement, quelle que fût leur abnégation en matière d'obéissance, ne purent point le supporter; ils supplièrent le ministre de l'intérieur, Bloudof, de les débarrasser de ce personnage. C'est alors qu'on nomma Tioufaïef à Viatka, où il se trouva de nouveau dans sa sphère, au milieu de fermiers des eaux-de-vie, de fabricants et de fonctionnaires. C'était ce qu'il lui fallait; tout ce monde-là tremblait en sa présence, se levait à sa vue, lui donnait des dîners, cherchait à deviner sa pensée à son regard. Aux repas de noces et de jours de fêtes, le premier toast que l'on portait, c'était la santé de Son Excellence!

CHAPITRE III.

Les fonctionnaires. — Les gouverneurs généraux de la Sibérie. — Le maître de police avide. — Le juge apprivoisé. — L'ispravnik grillé. — Le Tatare indifférent. — Le garçon du sexe féminin. — La terreur des pommes de terre, etc.

Une des plus fâcheuses conséquences du mode de gouvernement dont Pierre Ier a doté la Russie, c'est sans contredit le développement qu'y a pris la classe des fonctionnaires. Ce monde artificiel, grossier, affamé, n'a d'autre souci que celui de *servir*, et tout son savoir se borne à la connaissance des formes administratives; il forme une sorte d'ordre clérical consacré au service civil, officiant dans les tribunaux et les maisons de police, et suçant le sang du peuple avec ses milliers de bouches avides et impures. Gogol a soulevé un des coins du rideau et nous a montré le fonctionnaire russe dans toute sa difformité; mais cet écrivain adoucit involontairement le tableau en provoquant le rire; son prodigieux talent comique fait taire l'indignation. D'ailleurs, emprisonné dans les

entraves de la censure russe, Gogol n'a fait qu'effleurer le côté navrant de ce bouge immense, au sein duquel se forgent les destinées du malheureux peuple russe.

Au milieu de ces chancelleries infectes que nous avons hâte de traverser, des hommes déguenillés font diligemment courir leur plume sur du papier grossier, recopient ce griffonnage sur du papier timbré, et une foule d'individus, des familles, des villages entiers sont lésés, consternés, ruinés. Un père est transporté, une mère est jetée en prison, un fils est fait soldat, et toutes ces peines tombent comme la foudre, à l'improviste, presque toujours sans raison. Et qu'est-ce qui les motive? la cupidité... — « Cotisons-nous, » — se disent les habitants d'un village où l'on va commencer une enquête sur la mort de quelque ivrogne tué par l'eau-de-vie et dont le cadavre gelé a été trouvé dans les champs; et aussitôt le maire se met à recueillir l'argent, les anciens en font autant, et les paysans donnent leur dernier kopek. Il faut bien que le *stanavoï* [1], que l'ispravnik, vivent, eux et leurs femmes ; il faut que le conseiller vive et puisse élever ses enfants, car c'est un bon père de famille...

La classe des fonctionnaires domine surtout dans les gouvernements orientaux de la Russie et en

1. Chef de la police dans un arrondissement.

Sibérie; elle s'y est étendue sans le moindre empêchement et n'y redoute rien...; ces contrées sont si éloignées du centre! Chacun prend part à ces vols, et ils deviennent par conséquent *res publica.* Le pouvoir impérial lui-même, qui frappe comme la mitraille, ne saurait battre en brèche ces tranchées de boue ensevelies dans la neige. Toutes les mesures de l'administration supérieure y sont affaiblies, tous ses désirs déjoués; elle y est trompée, ridiculisée, trahie, vendue, et cela sous l'apparence du plus absolu dévouement et en observant toutes les formes réglementaires.

C'est Spéranski [1], qui le premier essaya d'améliorer le sort du peuple sibérien. Il introduisit dans tout le pays le principe collégial, comme si les fonctionnaires devaient voler moins étant réunis que lorsqu'ils se trouvent livrés à eux-mêmes. Il révoquait des centaines de vieux coquins et les remplaçait par des centaines de jeunes filous. Dans le premier moment l'effroi que ces mesures répandirent parmi

1. Après avoir mérité par son talent et la souplesse de son caractère le rang élevé de secrétaire d'État, sous le règne de l'empereur Alexandre Ier, Spéranski se vit inopinément exilé à Perme, par suite d'une dénonciation secrète dont ce souverain reconnut bientôt la fausseté. Rappelé à Pétersbourg peu de temps après l'expulsion des Français, Spéranski continua dans diverses fonctions sa carrière administrative; il remplit entre autres postes éminents celui de gouverneur général de la Sibérie. Plus tard, l'empereur lui confia la direction de la commission chargée de former un recueil complet des lois de l'Empire, recueil qui n'a été achevé que sous le règne suivant.

les fonctionnaires fut si grand que les paysans se faisaient donner de l'argent par les employés de la police de district pour ne point porter plainte contre eux. Au bout de quelques années, les nouveaux fonctionnaires avaient pillé, en se conformant aux nouvelles formes administratives, tout autant que leurs prédécesseurs. Après Spéranski vint un vieil original, le général Véliaminof, qui se démena deux ou trois ans à Tobolsk, voulant y déraciner les abus; mais ayant enfin compris l'inutilité de ses efforts, il ne s'occupa plus de rien. D'autres furent encore plus sages que lui, ils s'enrichirent et laissèrent chacun libre d'en faire autant.

Le gouverneur civil de Moscou, Séniavine, dit un jour à un vieux paysan qui se plaignait d'une flagrante injustice : — « Je détruirai la concussion. » Le vieillard sourit. — « Pourquoi ris-tu? » — lui demanda Séniavine. — « Pardon ! père, répondit le paysan, cela m'a fait penser à un gaillard de chez nous qui se vanta de pouvoir lever un canon du tsar; il se mit effectivement à l'œuvre, mais il ne leva pas le canon ! »

Séniavine, qui racontait lui-même cette anecdote, appartenait au petit nombre d'hommes honnêtes, mais nullement pratiques, que l'on rencontre en Russie dans les rangs des administrateurs, et qui croient possible de s'opposer à la propagation d'une maladie aussi généralement répandue que la con-

cussion, en débitant quelques lieux communs sur la probité et en châtiant despotiquement deux ou trois coquins qui leur tombent sous la main. On ne peut combattre ces désordres que par deux moyens : la publicité et la réorganisation de toute la machine; il faudrait rétablir les tribunaux d'arbitrage populaires, la justice orale, le jury, et beaucoup d'autres institutions, qui sont considérées comme détestables dans le système pétersbourgeois.

Le gouverneur général de la Sibérie occidentale, le père du célèbre Pestel, qui fut pendu par Nicolas, était un véritable proconsul romain, et des plus terribles. Il établit ouvertement un pillage systématique dans toute la contrée, que sa tyrannie avait entièrement séparée de la Russie. Aucune lettre ne franchissait la frontière sans être décachetée, et malheur à celui qui aurait eu l'audace de révéler la moindre chose concernant son administration. Il tenait pendant des années entières en prison, chargés de fers, des marchands de la première guilde; il les envoyait même à la torture. Des employés étaient relégués par son ordre sur l'extrême frontière de la Sibérie orientale, et cela pour plusieurs années.

On supporta cette tyrannie jusqu'à ce qu'enfin un bourgeois de Tobolsk résolut de faire connaître à l'empereur la situation du pays. Craignant de

suivre la route ordinaire, il se rendit à Kiakta [1], et de là en Russie avec une caravane de thé. Arrivé à Pétersbourg, il trouva moyen de remettre sa supplique à l'empereur Alexandre, et le conjura de la lire lui-même. Alexandre fut surpris, frappé des révélations étranges qu'elle contenait. Il fit amener le bourgeois, et après l'avoir longuement interrogé, il ne mit plus en doute la véracité des faits avancés par lui; attristé et un peu confus de cette découverte, il dit au bourgeois :

— « Rentre chez toi, frère; l'affaire sera examinée.

— « Sire, — répondit le bourgeois, — je ne rentrerai pas chez moi maintenant. Faites-moi plutôt mettre en prison. Ce que je viens de vous rapporter ne restera pas secret ; on me tuera. »

Alexandre tressaillit, et se tournant vers Miloradovitch, qui était alors gouverneur général de Pétersbourg, il lui dit :

— « Tu me réponds de lui.

— « Dans ce cas, répliqua Miloradovitch, permettez-moi de le garder chez moi. »

C'est effectivement dans la propre maison du

1. Bourg du gouvernement d'Irkoutsk, situé près de la frontière et non loin de la petite colonie chinoise de Naïmatchine, où résident les marchands de cette contrée, qui font le commerce d'échange avec la Russie. Kiakta fut fondé en 1728, à la suite du traité que le gouvernement russe conclut avec les Chinois.

gouverneur général que le bourgeois demeura jusqu'à la fin de l'enquête.

Pestel habitait presque constamment Pétersbourg; les proconsuls romains résidaient aussi habituellement dans la capitale de l'empire. Par ses démarches personnelles et celles de ses amis, mais surtout par la vigilance de ses espions, Pestel avait su empêcher jusqu'alors que des renseignements et des commérages dangereux se répandissent au dehors[1]. Le conseil de l'Empire, profitant de l'absence de l'empereur qui venait de partir pour Vérone ou Laybach, décida dans sa sagesse que le rapport du bourgeois serait renvoyé à Pestel, puisqu'il se trouvait dans la capitale. Mais Miloradovitch, Mordvinof et deux ou trois autres membres du conseil s'élevèrent contre cette décision, et l'affaire fut envoyée au sénat.

Le sénat, fidèle à l'imperturbable injustice avec laquelle il juge les causes dans lesquelles se trouvent impliqués des employés supérieurs, épargna Pestel; il condamna Treskine, gouverneur civil de Tobolsk, à la perte de ses titres et de la noblesse;

1. C'est ce qui donna lieu au comte Rostoptchine de dire un mot piquant sur son compte. Il dînait au palais, avec Pestel; l'empereur demanda en s'approchant d'une fenêtre : — « Qu'y a-t-il donc de noir là-bas, sur cette croix? — Je ne le distingue pas, —répondit Rostoptchine; mais Borice Jvanovitch pourrait peut-être nous l'apprendre; il a des yeux excellents, puisqu'il peut voir d'ici ce qui se fait en Sibérie. » (*Note de l'Auteur.*)

on le relégua je ne sais où. Quant à Pestel, il fut tout simplement renvoyé du service.

Lorsque son fils eut été condamné à mort, il alla lui faire ses adieux. On dit qu'en présence des espions et des gendarmes, il accabla cet infortuné de reproches et d'injures, afin que son absolu dévouement à l'empereur fût bien constaté. En finissant ces exhortations paternelles, il demanda grossièrement à son fils :

— « Enfin que voulais-tu?

— « Ce serait trop long à expliquer, » — répondit le condamné profondément blessé par cette question, — « je voulais, entre autres choses, rendre tout à fait impossibles les gouverneurs généraux qui se comportent comme vous l'avez fait en Sibérie. »

Après Pestel, les habitants de Tobolsk virent arriver Kaptsévitch, administrateur formé à l'école d'Araktchéïef[1]. Maigre, bilieux, tyrannique par tempérament et parce qu'il avait fait son chemin dans l'armée, Kaptsévitch, ardent serviteur du pouvoir, gouvernait le pays à la baguette ; il fixa un *maximum* pour les denrées, et laissa aux coquins le maniement des affaires courantes. En 1824, l'empereur annonça qu'il voulait se rendre à Tobolsk. Le

1. L'auteur fournira dans la suite de ces Mémoires des renseignements très-détaillés sur ce personnage, dont le nom est exécré en Russie, et avec raison.

gouvernement de Perme était traversé depuis longtemps par une route large et excellente, avantage que l'on doit probablement à la nature du sol. Kaptsévitch résolut d'en ouvrir une pareille jusqu'à Tobolsk, dans l'espace de quelques mois. On était au printemps, saison froide et boueuse; les milliers de travailleurs que cette entreprise exigeait furent pris indistinctement dans toutes les colonies, les plus éloignées comme les plus proches; des maladies se déclarèrent, la moitié des hommes mourut; mais « le zèle ne connaît point d'empêchement, » et la route fut terminée.

La Sibérie orientale est encore plus mal partagée; elle se trouve si loin que les nouvelles du pays arrivent à peine jusqu'à la capitale. Le gouverneur général d'Irkoutsk, Bronewski, avait pour habitude de faire tirer le canon dans la ville, lorsqu'il était ivre. Un de ses successeurs, quand il se mettait en cet état, aimait à dire la messe chez lui, revêtu des habits sacerdotaux et en présence de l'archevêque. Mais cette dévotion et les goûts belliqueux de Bronewski étaient moins nuisibles assurément au pays que le régime tyrannique de la Sibérie occidentale sous Pestel, et l'insatiable activité qu'y déployait son successeur.

Il est fâcheux que la Sibérie soit si mal administrée. Je ne sais ce qu'il faut penser de Mouravief[1],

1. Gouverneur actuel de la Sibérie orientale.

qui passe pour un homme capable et intelligent; mais tous ses prédécesseurs étaient indignes du poste qu'ils ont occupé. La Sibérie a pourtant un bel avenir, et c'est tout à fait à tort qu'on la regarde uniquement comme un pays bien pourvu d'or, de fourrures et de quelques autres productions, mais du reste enseveli sous la neige, glacial, manquant de voies de communication, pauvre en moyens de subsistance et peu habité. Le gouvernement russe, qui ne réussit jamais dans ses entreprises et se croit toujours obligé de recourir à des moyens violents, au bâton, ne sait point imprimer à la Sibérie une secousse vivifiante qui pourrait la pousser en avant avec une rapidité américaine. Attendons patiemment que les bouches de l'Amour soient ouvertes à la navigation, et que l'Amérique se rencontre avec la Sibérie à côté de la Chine.

J'ai prédit il y a longtemps que l'océan Pacifique serait la Méditerranée de l'avenir. Le rôle de la Sibérie placée comme elle l'est entre l'Océan, l'Asie méridionale et la Russie, deviendra alors des plus importants. Il est bien entendu que la Sibérie devra s'étendre jusqu'à la Chine; s'obstiner à grelotter de froid à Bérésof[1] et à Yakoutsk[2], tandis

1. Cette ville est à peu près sous la même latitude qu'Arkangel; elle sert de centre aux habitations des Vogoules et des Ostiaks.

2. Chef-lieu d'un district de ce nom dans le gouvernement

que l'on a Krasnoïarsk, serait vraiment chose plaisante.

La population russe de la Sibérie semble même dès à présent appelée à une destinée toute particulière. Le Sibérien est généralement sain, de haute taille, intelligent et extrêmement positif. Les enfants des déportés n'y ont aucune idée du pouvoir seigneurial. La classe noble y est inconnue, et dans les villes il n'y a point d'aristocratie; le fonctionnaire civil et l'officier, seuls représentants du pouvoir en Sibérie, ressemblent plutôt à des garnisaires laissés par le vainqueur qu'à une aristocratie. L'immensité du pays dispense les paysans d'avoir avec eux de fréquents rapports; l'argent en préserve les marchands qui méprisent les fonctionnaires, tout en leur cédant le pas; ils les tiennent pour des commis chargés d'expédier leurs affaires administratives, comme ils le sont effectivement.

L'habitude des armes, dont les Sibériens ne sauraient se dispenser, celle des dangers, et une grande agilité, rendent le paysan de cette contrée plus belliqueux que le paysan russe, plus déterminé et plus disposé à la résistance. L'éloignement des églises s'oppose, en Sibérie, à la propagation

d'Irkoutsk, sur les bords de la Lena, dans une vaste plaine entourée de montagnes; le froid y est excessif. La plupart des habitants sont des Kosaks ou des indigènes.

des idées superstitieuses si répandues parmi le peuple russe; le paysan sibérien est froid pour la religion orthodoxe, et les sectaires[1] sont très-nombreux dans le pays. Les hameaux éloignés ne reçoivent que trois fois par an la visite du prêtre, et celui-ci enterre, baptise, marie et donne la communion en masse.

Quoique de ce côté-ci des monts Ourals les choses se passent plus régulièrement, je pourrais citer un volume entier d'anecdotes sur les abus et les coquineries des fonctionnaires, anecdotes que j'ai recueillies dans la chancellerie de Viatka et à la table du gouverneur.

— « Voilà un professeur! » — me dit un jour le maître de police de Viatka dans un moment d'épanchement, — « je veux parler de mon prédécesseur. On peut sans doute vivre comme lui, mais il faut être né pour cela. C'était dans son genre, s'il est permis de le dire, un Ceslavine, un Fignire[2]. » — Et les yeux du maître de police, major en retraite, étincelaient à ce souvenir. — « Je vais vous conter

1. C'est surtout le schisme des vieux croyants qui est répandu en Sibérie. Le gouvernement a transporté de tout temps les ardents propagateurs de cette doctrine dans les lieux les plus sauvages de la Sibérie, et un grand nombre de disciples les ont rejoints secrètement pour échapper à leurs persécuteurs, dont la surveillance est illusoire au milieu de ces vastes contrées. Aujourd'hui encore, les vieux croyants ont dans le gouvernement de Saratof des couvents nombreux et très-riches.

2. Officiers qui se sont distingués, en 1812, comme partisans.

un trait de lui, » — continua-t-il. — « Une bande de brigands s'était formée dans les environs de la ville. Les autorités en avaient été averties à plusieurs reprises; tantôt des marchandises avaient été volées, tantôt un inspecteur de la ferme des eaux-de-vie déclarait qu'on l'avait dévalisé en route. Le gouverneur en était tout courroucé, et il donnait instructions sur instructions. Mais vous savez que la police de district n'est guère courageuse; elle peut bien arrêter et amener quelque pauvre petit voleur, mais il s'agissait d'une bande entière qui avait peut-être des fusils. Aussi ne fit-elle rien; le gouverneur appela le maître de police de la ville, et lui dit : — « Je sais bien que ce « n'est pas votre affaire, mais votre habileté m'en« gage à m'adresser à vous. »

« Le maître de police, qui avait déjà connaissance de tout cela, lui répondit : — « Général, « je partirai dans une heure avec un détachement. « Les brigands doivent être maintenant à tel en« droit; je les surprendrai, et sous deux ou trois « jours ils seront enfermés dans la prison de la « ville. » — Qu'en pensez-vous? N'était-ce pas parler comme Souvorof à la cour d'Autriche? Et il tint parole; il tomba sur eux tellement à l'improviste que les gaillards n'eurent pas le temps de cacher leur butin; le maître de police s'empara de l'argent et amena toute la bande dans la ville.

On commença l'instruction ; le maître de police leur demanda où était l'argent qu'ils avaient volé.

— « Mais nous te l'avons remis à toi-même, « père, » — répond le chef des voleurs.

— « A moi ? » — dit le maître de police d'un air stupéfait.

— « Oui, à toi ! » — s'écrièrent tous les voleurs.

— « Voilà qui est un peu trop fort ! » — répond le maître de police pâle de colère en s'adressant au major de l'arrondissement. — « Ils soutiendront « bientôt que j'étais de moitié avec eux dans leurs « brigandages..... Je vais vous apprendre à me « calomnier ; je suis un ancien cornette de lan- « ciers et ne souffrirai pas qu'on attaque mon hon- « neur ! »

« Il se mit à leur distribuer force coups de poings, en les pressant de déclarer où était l'argent. Les voleurs répétaient toujours la même chose ; il commanda aux soldats de police de leur en donner *deux pipes* ; à ces mots leur chef s'écria :

— « J'avoue tout, mon père ; nous avons mangé « cet argent.

— « Il y a longtemps que vous auriez dû en con- « venir, » — répondit le maître de police, — « à « quoi bon mentir ? On ne m'attrape pas comme « cela.

— « Ah ! oui, Votre Excellence en sait plus long « que nous, » — lui dit le voleur en le regardant

d'un air émerveillé, — « ce n'est pas nous qui pour-« rions lui en remontrer. Oh non! » — Le maître de police reçut pour cette affaire la croix de Vladimir.

— « Permettez-moi de vous interrompre pour un moment. Qu'entendez-vous par ces mots : *en donner deux pipes?*

— « C'est une expression dont nous nous servons ordinairement. Il est fort ennuyeux, comme vous le savez, de rester là pendant les exécutions ; c'est pourquoi on donne ordre de fouetter et on se met à fumer ; ordinairement la punition cesse avec la fin de la pipe, mais dans les cas extraordinaires on commande d'en flanquer au gaillard jusqu'à ce qu'on ait fumé deux pipes. C'est un terme du métier. »

A côté de ce fonctionnaire rapace, impitoyable, il est bon de placer un échantillon de l'espèce contraire, — le fonctionnaire sans énergie, compatissant, apprivoisé.

Je connaissais à Viatka un respectable vieillard, ispravnik destitué par un sénateur en tournée d'inspection. Il gagnait sa vie à composer des placets et à suivre des procédures, occupations auxquelles il lui était expressément défendu de se livrer. Cet homme, dont les débuts dans la carrière administrative remontaient à un temps immémorial, avait rédigé des requêtes mensongères, raturé des pièces et volé dans trois gouvernements ; il avait été mis

deux fois en jugement, etc. C'était, comme on le voit, un vétéran de la police, et il aimait à raconter des détails étranges sur lui-même et sur ses collègues, sans dissimuler le mépris que lui inspiraient les fonctionnaires abâtardis de la nouvelle génération.

— « Ce sont des étourneaux, » — disait-il en parlant d'eux, — « ils prennent toujours, j'en conviens; comment feraient-ils pour vivre? Mais ne leur demandez pas de l'adresse, ni la connaissance des lois; voilà la chose. — Je vais vous conter à ce propos une aventure arrivée à l'un de mes amis, mort l'année dernière, après avoir été juge une vingtaine d'années; voilà une capacité! Les paysans gardent un bon souvenir de lui, et il a laissé un morceau de pain à sa famille. Il avait une façon d'agir toute particulière. Lorsqu'un paysan venait à lui, il s'empressait de le recevoir avec une gaieté, une amabilité!

— « Comment te nommes-tu, père? » — lui demandait-il, — « et quel est ton nom patronymique?

— « Mon nom est Ermolaï, » — répondait le paysan en saluant, — « et mon père s'appelait Grigori.

— « Eh bien! bonjour, Ermolaï Grigoriévitch, « de quel village notre Seigneur Dieu t'amène-t-il?

— « Nous sommes de Doubilova.

— « Je connais bien ce pays-là. Vos moulins ne « sont-ils pas sur la gauche de la route?

— « Oui, père, les moulins de la commune.

— « C'est un village riche, un bon terrain, je sais « cela.

— « Nous n'avons pas à nous plaindre; c'est « vrai.

— « Un bon sol n'est pas de trop. Je suis sûr, Er-« molaï, que tu as un tas d'enfants?

— « Trois garçons et deux filles; mais j'ai encore « recueilli à la maison, depuis la semaine sainte, un « bambin de cinq ans.

— « Et tu as sans doute déjà des petits-fils?

— « Oui, père, ça ne manque pas.

— « Dieu soit loué! croissez et multipliez. Al-« lons, Ermolaï Grigoriévitch, tu viens de loin; bu-« vons un coup. »

« Le paysan s'y refusait avec gaucherie, mais le juge remplissait un verre et lui disait :

— « Allons, allons, frère : l'Église ne défend pas « de boire un coup aujourd'hui.

— « C'est vrai, — répondait l'autre, — mais « l'eau-de-vie conduit à mal. »

« Cependant il faisait le signe de la croix, saluait et avalait l'eau-de-vie.

— « Avec une famille si nombreuse, Grigorié-« vitch, tu dois avoir bien du mal à vivre? Il faut « habiller tout ce monde-là, le nourrir; un seul che-« val et une seule vache ne feraient pas l'affaire? « Tu n'aurais même pas assez de lait.

— « Bien sûr, père, qu'avec un pauvre cheval

« je n'irais pas loin ; j'en ai trois, — et j'en avais « un quatrième, un rouan; mais il est mort d'un « mauvais œil, vers la Saint-Pierre ; c'est un char- « pentier de chez nous, le nommé Dorotheï, — « que Dieu vous en garde ! — il est jaloux du bien « d'autrui et son œil lui sert à souhait.

— « Ça se voit ! ça se voit ! Mais vous devez « avoir de beaux prés ? Ne tenez-vous pas des mou- « tons ?

— « Oui ; nous en avons quelques-uns.

— « Je me laisse aller à bavarder avec toi, Er- « molaï, tandis que le service du tsar m'appelle ; il « faut que j'aille au tribunal. Aurais-tu quelque « petite affaire ?

— « Mais oui, votre grâce ; j'ai une affaire.

— « Eh bien ! parle. Avez-vous fait une sottise ? « Parle ; dépêche-toi, l'oncle ; il faut que je parte.

— « Ah ! père, il m'est arrivé un malheur... Le « jour de l'Assomption nous étions au cabaret, et « je me mis à parler un peu haut avec un paysan « du voisinage, un homme de rien qui vole notre « bois. Tout en me répondant, voilà qu'il lève le « bras et me frappe en pleine poitrine. — « On ne « tape pas hors de chez soi, » — lui dis-je, et je « voulais lui donner comme ça une bourrade, mais « étant un peu monté, je m'y suis mal pris, ou « bien le diable m'a poussé le bras, — et j'ai frappé « droit dans l'œil ; — il est endommagé. Le particu-

« lier s'est rendu tout de suite, avec le bedeau qui « buvait à côté de nous, chez le stanavoï, disant qu'il « voulait un jugement dans toutes les règles. »

« Tout en l'écoutant le juge faisait comme vos acteurs de Pétersbourg; il prenait un air de plus en plus sérieux, et ses yeux étaient effrayants; mais il se taisait. Le paysan le remarquait et pâlissait; il posait son bonnet à ses pieds, et en tirait une serviette [1] pour essuyer la sueur qui couvrait son visage. Le juge continuait à se taire, en tournant les feuilles d'un petit livre qu'il avait devant lui.

— « Voilà pourquoi je suis venu te trouver, « père, » — disait le paysan d'une voix altérée.

— « Que veux-tu que j'y fasse, » — reprenait le juge. — « La belle affaire! Pourquoi frapper « droit dans l'œil?

— « D'accord, père; mais puisque le malin m'a « poussé. »

— « C'est fâcheux! très-fâcheux! Perdre toute « sa famille pour une pareille histoire! Que vont-ils « devenir sans toi? Toute cette jeunesse, et la mar« maille, et la vieille femme! C'est à faire pitié! »

« Les genoux du paysan commençaient à trembler.

— « Enfin, bon père, » — répondait-il, — « qu'est« ce que ça me vaudra?

1. La plupart des paysans russes se passent fort bien de mouchoirs, mais ils portent souvent une serviette qui leur sert en route à divers usages.

— « Tiens, Ermolaï Grigoriévitch, lis-le toi-« même; mais tu ne saurais peut-être pas t'en tirer? « Eh bien! écoute : — *Coups ayànt occasionné une* « *blessure.* — Article ..... La peine du plète et la « transportation en Sibérie, dans les colonies.

— « Porte assistance à un malheureux! » — s'écriait le paysan. — « Ne perds pas un chrétien! « Ne pourrait-on pas.....?

— « En voilà une bonne! Crois-tu donc qu'on « puisse agir contre la loi? Cependant, j'en con-« viens, cela dépend un peu de nous. Eh bien! au « lieu de trente coups, nous n'en prescrirons qu'une « douzaine.

— « Mais il y a aussi la Sibérie...

— « Quant à la Sibérie, frère, ça ne dépend pas « de nous. »

« Le paysan tirait lentement de son sein une bourse, sortait de la bourse un papier enveloppant trois pièces d'or qu'il déposait sur la table avec un profond salut.

— « Qu'est-ce que tout ça, Ermolaï Grigorié-« vitch?

— « Sauve-moi, père!

— « Allons donc! A quoi penses-tu! Il est vrai, « qu'en vrai pécheur que je suis, il m'arrive d'ac-« cepter des marques de reconnaissance. Mes ap-« pointements sont si misérables que j'y suis bien « obligé! Mais pour prendre, il faut que je puisse

« faire quelque chose; et comment veux-tu que je « t'assiste? Si c'était seulement une dent ou une côte, « mais un œil! Reprenez votre petite offrande. »

« Le paysan paraissait atterré.

— « A moins que je ne m'entende avec mes col- « lègues et que nous n'arrangions l'affaire à la ré- « gence du gouvernement. — Il se peut qu'on la « retienne au tribunal, et j'ai là des amis qui feront « bien la chose. Ce sont, il est vrai, des hommes « plus difficiles; ils ne se contenteront pas de trois « jaunets. »

« Le paysan commençait à se ranimer un peu.

— « Quant à moi, tu peux te dispenser de me « rien donner; je le fais par pitié pour ta famille. « Mais si tu ne peux pas offrir aux autres deux *gris*[1] « au moins, il ne faut pas en parler.

— « Je prends Dieu à témoin qu'il m'est impos- « sible d'imaginer comment je pourrais amasser « cette *palestine* d'argent; — quatre cents roubles! « — les temps sont trop durs pour ça!

— « C'est bien ce que je pense aussi. Allons! « nous allégerons la peine du plète, vu le repentir « de l'accusé et son état d'ivresse; quant à la Sibé- « rie... Après tout, on y vit comme ailleurs, et tu « n'auras pas bien loin à aller... Tu pourrais sans

1. Dans l'ancien système, les assignats représentant deux cents roubles étaient imprimés sur papier guilloché, et ils prenaient bientôt une teinte grisâtre.

« doute réunir la somme en question si tu vendais « deux chevaux, ta vache et quelques moutons; « mais il te serait bien difficile d'en racheter « d'autres! Cependant il te resterait encore un che- « val avec lequel tu pourrais faire pas mal de be- « sogne. Réfléchis encore, Grigoriévitch; rien ne « presse; attendons jusqu'à demain. Quant à moi, « il faut que je parte, » — ajoutait le juge; et empochant les jaunets qu'il avait refusés, il reprenait: « — C'est vraiment trop; je ne les prends que pour « ne pas vous désobliger. »

« Mais ne voilà-t-il pas que le lendemain matin, le vieux juif apportait au juge trois cent cinquante roubles, en vieilles pièces de monnaie? Le juge lui promettait de s'occuper de l'affaire; on la commençait, on effrayait le paysan, et puis on finissait par le relâcher après lui avoir infligé une légère correction, et avec la recommandation d'être à l'avenir plus prudent en pareille occasion, ou bien en inscrivant sur son passe-port: — « Laissé en état « de suspicion, » — et le paysan priait Dieu pour le juge jusqu'à la fin de ses jours. Voilà, mon cher Monsieur, comment l'on faisait autrefois. »

Cependant les paysans du gouvernement de Viatka ne sont pas fort endurants, et c'est pourquoi ils passent généralement auprès des fonctionnaires pour des gens difficiles et processifs. Mais il n'en est pas de même des Votiaks, des Mordvins

et des Tchouvaches[1] qui peuplent le gouvernement; ce sont des hommes chétifs, timides, peu intelligents, que les fonctionnaires peuvent exploiter tout à leur aise. Les ispravnik donnent de doubles pots-de-vin aux gouverneurs pour être préposés aux districts habités par ces pauvres gens, et tous les fonctionnaires les traitent avec une dureté inouïe.

Qu'un arpenteur chargé de quelque opération géodésique vienne à traverser un village votiak, il ne manque pas de s'y arrêter, tire ses instruments de la telega, plante un pieux, et déroule sa chaîne. Une heure après, tout le village est dans la plus grande agitation. — « L'arpentage! l'arpentage! » — crient les paysans de l'air avec lequel, en 1812, on disait : — « Les Français! les Français! » — Le starosta suivi des anciens du village vient saluer le nouveau venu; celui-ci continue tranquillement à prendre des mesures qu'il inscrit sur un livret. Le starosta le supplie de ménager la propriété du village. L'arpenteur demande vingt, trente roubles. Les paysans sont au comble de la joie; ils se cotisent, et l'arpenteur se met en route pour le plus proche village votiak. Arrive-t-il que

1. Cette peuplade qui habite les gouvernements de Viatka, Kasan, Orenbourg, Samara, Saratof, Simbirsk, au nombre de 429,952 individus, est d'origine tatare. On s'accorde à dire que les Tchouvaches sont beaucoup plus grossiers et plus malpropres que les peuples de race finnoise au milieu desquels ils vivent.

l'ispravnik ou le stanavoï trouve en hiver un cadavre gelé, il le promène pendant plus de quinze jours, si le froid se maintient, d'un village votiak à l'autre, et partout il affirme hardiment qu'on a découvert le cadavre à l'instant même, et que la justice va se transporter sur les lieux.

Quelques années avant mon arrivée, un ispravnik ennuyé d'opérer des exactions par la voie ordinaire amena ainsi un cadavre dans un village russe considérable, et demanda aux paysans deux cents roubles. Le starosta rassembla les anciens pour en délibérer; mais l'ispravnik tint bon. Les paysans se fâchèrent, et l'ayant enfermé dans la mairie avec ses deux scribes, ils menacèrent de les y griller tous trois. L'ispravnik les en défia; les paysans entourèrent de paille l'isba, et tendirent, à l'aide d'une perche, au prisonnier, en manière d'*ultimatum*, cent roubles-assignats. L'héroïque ispravnik persista à en exiger le double; les paysans allumèrent aussitôt la paille sur les quatre côtés de la maison, et les trois Mucius Scævola de la police périrent dans les flammes. Cette affaire fut déférée au sénat.

Les villages votiaks sont ordinairement beaucoup plus misérables que les villages russes. J'attendais un jour des chevaux de poste dans l'isba délabrée d'un paysan votiak, sur la route de Viatka; la chambre était sombre, étouffante, et ses fenêtres

donnaient sur une cour[1] boueuse. — « Tu vis bien pauvrement? »—demandai-je au paysan en éloignant une tasse pleine de lait infect qu'il m'avait apportée.

— « Que faire, *batchka*[2]? nous sommes prudents ; nous gardons notre argent pour les mauvais jours.

— « Je ne crois pas, l'ancien, que tu puisses jamais en voir de plus mauvais, — lui répondis-je en remplissant un verre de rhum. — Allons! bois ça pour te consoler.

— « Nous ne buvons pas, — répliqua le Votiak d'un air méfiant et en lorgnant le verre de rhum.

— « Allons donc! prends sans façon.

— « Bois-en toi-même d'abord. »

Je remplis son désir, et il n'hésita point à suivre mon exemple.

— « Et d'où viens-tu! — me demanda-t-il ensuite, — tu viens sans doute de la ville, pour une affaire?

— « Non, — lui répondis-je, — je me rends à Viatka. »

Cette déclaration parut le tranquilliser, et, après avoir regardé de tous côtés, il ajouta comme pour expliquer sa pensée : — « Mauvais jours ; c'est quand arrive l'ispravnik ou le prêtre. » — Par-

1. Les maisons des paysans russes ont les fenêtres sur la rue; c'est un usage qui ne souffre point d'exception.

2. Corruption du mot russe *batiouchka*, qui signifie père.

lons un peu de ce dernier : il y a beaucoup à en dire. Le prêtre tend à devenir de plus en plus chez nous un agent de police spirituel; cela tient à la soumission byzantine de notre Église et à la primauté que nos empereurs se sont arrogée dans son sein [1].

Une partie seulement de la population finnoise de ces contrées accepta le baptême avant l'époque de Pierre le Grand; le reste fut baptisé de force sous le règne d'Élisabeth, ou demeura fidèle à l'idolâtrie. La plupart de ceux dont les ancêtres reçurent le baptême au milieu du siècle dernier sont secrètement attachés aux pratiques de leur triste et sauvage religion [2]. Tous les trois ou quatre ans un ispravnik ou un stanavoï se transporte avec un prêtre dans les villages votiaks, pour y recueillir des informations sur les fidèles qui ont fait leurs pâques, et sur les motifs qui ont empêché les autres

1. On croit à tort que l'empereur est, en Russie, le chef de l'Église orthodoxe. C'est par un synode, composé de membres dont trois sont nommés à vie et les autres pour un an, qu'elle est administrée; mais il est vrai que le gouvernement exerce sur les décisions du synode une influence toute-puissante.

2. Dans leurs prières, ils se bornent à demander la prolongation de leur race, de bonnes récoltes, la conservation de leurs troupeaux. « Fais, ô Doumala! que chaque brebis produise deux petits, que chaque grain en donne cinq, que mes enfants aient des enfants à leur tour. » Cette sollicitude pour la vie terrestre et le pain quotidien semble un soin inusité qui accuse une condition malheureuse, un état d'oppression. Chez les Finnois, le diable (Chaïtane) est l'égal de Dieu. (*Note de l'Auteur.*)

de remplir ce devoir. On les malmène, on les jette en prison, on les fouette, et on les pressure impitoyablement; mais le prêtre et l'ispravnik s'attachent surtout à rechercher tout ce qui peut servir à prouver que ces pauvres hères n'ont pas renoncé à leur ancien culte. Lorsqu'ils en ont recueilli des indices suffisants, l'espion spirituel et le missionnaire temporel, ne gardant plus aucune mesure, lèvent une énorme contribution, déchaînent en un mot sur le village — « des jours noirs; » puis ils repartent, en laissant tout dans le même état, pour revenir l'année suivante, ou dans deux ans, avec des verges et une croix.

Le saint synode décida, en 1835, qu'il convenait de recommencer à apostoliser dans le gouvernement de Viatka, afin d'y convertir à l'orthodoxie les Tchérémisses idolâtres. Cette expédition fut conduite comme toutes les entreprises du gouvernement russe; ce ne sont que parades, décorations, mensonges, pompeux rapports, sans oublier un fouet et des patients. L'archevêque métropolitain Philarète chargea de la mission un prêtre d'un caractère décidé, nommé Kourbanovski. L'ambition, cette maladie nationale, le dévorait; il se mit résolûment à l'œuvre, bien déterminé à répandre, coûte que coûte, la bénédiction divine sur les Tchérémisses. Il eut d'abord recours aux prédications, mais ce moyen de conversion le lassa bientôt, et

il est certain que cette ancienne rubrique ne fait guère marcher les choses. Les Tchérémisses ayant compris le motif de sa visite, lui envoyèrent leurs prêtres, hommes sauvages, fanatiques, mais très-fins. Après avoir longuement discuté avec Kourbanovski, ils lui dirent : — « On voit dans nos bois des bouleaux blancs, de hauts sapins et des hêtres; il y croît aussi de petites fougères. Dieu les tolère et ne commande pas à la fougère de se faire sapin. Faisons de même, vous serez les bouleaux blancs, nous serons les fougères; nous ne vous gênons pas, nous *prions pour le tsar*, payons tribut et fournissons des recrues; mais nous tenons à nos croyances. » — Kourbanovski reconnut qu'il n'arriverait à rien avec eux, et que le rôle de Cyrille et de Méthode[1] ne lui réussirait pas. Il s'adressa à l'ispravnik du district, qui souhaitait depuis longtemps de montrer son zèle pour les intérêts de l'Église. C'était un Tatare non baptisé, un fidèle mahométan, nommé Devlet-Kildeïf.

Ayant pris de la troupe, il se mit en campagne contre les Tchérémisses, au nom de Dieu. Plusieurs villages furent baptisés; l'apôtre Kourbanovski y célébra des messes d'actions de grâce et

1. Ces deux apôtres sont les premiers qui prêchèrent le christianisme à certaines tribus slaves; ils traduisirent à cet effet la liturgie grecque en langue slave, et on les considère avec raison comme les fondateurs de l'Église gréco-slave, dont l'orthodoxie russe est la branche la plus considérable.

repartit paisiblement pour recevoir la *kamilavka*[1]. On envoya à l'ispravnik la croix de Vladimir, en récompense du succès avec lequel il avait propagé le christianisme parmi les idolâtres. Malheureusement le missionnaire tatare était en mauvais termes avec le mollah de Maïmich[2]; celui-ci trouva blâmable qu'un disciple du Koran déployât tant de zèle pour la propagation de l'Évangile; cependant, à l'époque du ramazan, l'ispravnik nouvellement décoré se rendit à la mosquée et s'y plaça naturellement au premier rang. Le mollah venait de commencer à lire le Koran d'une voix nasillarde, lorsque tout à coup il s'arrêta et déclara qu'il n'osait pas continuer en présence d'un vrai croyant décoré d'un ordre chrétien. Les Tatares se mirent à murmurer; l'ispravnik se troubla et s'esquiva en cachant sa décoration. — J'eus occasion de lire plus tard, dans le journal du ministère de l'intérieur, la relation de cette brillante conversion des Tchérémisses. On y parlait du dévouement de Devlet-Kildeïf, mais sans ajouter que son zèle pour l'Église était d'autant plus désintéressé qu'il continuait à pratiquer le mahométisme.

1. Sorte de bonnet d'honneur, que portent les prêtres et les moines russes. Il est violet pour les premiers, noir pour les seconds.

2. Petite ville du gouvernement de Viatka; elle a été bâtie par des Tchérémisses, tributaires du royaume tatare de Kasan, et repeuplée plus tard par des soldats russes vétérans.

Avant la fin de mon séjour à Viatka, le département des propriétés de la couronne volait avec une telle audace, qu'on nomma une commission d'enquête pour l'inspecter, et des réviseurs furent expédiés dans tous les gouvernements. C'est à cette époque que l'on soumit les biens de la couronne à un nouveau mode d'administration.

Les gouverneurs étaient tenus de charger deux de leurs employés de coopérer à la révision ; je fus un de ceux que l'on désigna. Cela me donna l'occasion de recueillir des détails administratifs de tout genre ; il y en avait de tristes, de comiques et de révoltants. Les titres seuls de quelques-unes de ces affaires me remplissaient d'étonnement.

— « Pièces relatives à la perte de la maison communale et à la destruction du plan de cet édifice par les rats.

— « Pièces relatives à la perte de vingt-deux états de corvées, — ce qui embrasse une étendue de près de quinze verstes.

— « Pièces relatives au fils du paysan Vassili, reconnu pour fille. »

Cette dernière affaire me parut si plaisante que j'en pris immédiatement connaissance. Le père de ce prétendu Vassili rapporte dans une pétition jointe au dossier qu'il lui était né il y a quinze ans une fille à laquelle il voulait donner le nom de Vassilissa; mais le prêtre « étant ivre, » lui donna celui de

Vassili[1] et l'inscrivit sous ce nom sur les registres de la paroisse[2]. Cette erreur ne l'inquiéta pas beaucoup; toutefois, ayant appris longtemps après que sa famille était sur la liste de celles qui avaient à fournir des recrues et à payer une double capitation, il déclara le fait en question au maire et au stanavoï. La police trouva la demande fort étrange; elle la repoussa même, en donnant pour raison qu'il avait laissé passer plus de dix ans sans réclamer. Le paysan s'adressa au gouverneur; celui-ci décida que le garçon du sexe féminin serait solennellement examiné par un médecin et une sage-femme...... A la suite de cette injonction commence, je ne sais trop pourquoi, une correspondance assez active entre le consistoire diocésain et le successeur du prêtre qui n'avait pas su, dans son ivresse, distinguer le sexe de l'enfant; l'affaire dura des années, et on fut sur le point de laisser la jeune fille en suspicion de virilité pour le reste de ses jours. Cette dernière assertion n'est nullement une plaisanterie; elle est, au contraire, tout à fait conforme à l'esprit de l'autocratie russe, et l'on pourra s'en convaincre par le fait suivant.

Sous le règne de Paul, un colonel de la garde porta sur le tableau des morts un officier qui était grièvement malade à l'hôpital. L'empereur le fit

1. Basile.
2. Ces registres tiennent lieu d'état civil.

rayer des cadres de l'armée; cependant l'officier se rétablit. Le colonel qui l'avait couché sur la liste des morts lui conseilla d'aller passer un an ou deux dans ses biens, et d'attendre patiemment que sa position fût régularisée. L'officier y consentit, mais, malheureusement pour le soi-disant défunt, ses héritiers, ayant eu vent de la décision impériale qui constatait sa mort, se refusèrent positivement à le reconnaître pour vivant, et exigeaient au milieu de leurs larmes qu'on les fît entrer en possession de ses propriétés. Lorsque le mort-vivant se fût bien convaincu qu'il ne lui restait plus qu'à mourir une seconde fois, et non plus par ordre, mais de faim, il se rendit à Pétersbourg et présenta une supplique à l'empereur. Celui-ci écrivit de sa propre main en marge de la pièce : — « Comme un oukas impérial a réglé l'état dudit officier, sa demande est rejetée. »

— Cette histoire vaut bien celle de mon Vassilissa-Vassili. La simple réalité disparaît devant une décision suprême. L'empereur Paul est le poëte et le dialecticien de l'autocratie !

Quelque dégoût que j'éprouve à fouiller le sol fangeux des documents administratifs, j'ajouterai encore cependant un dernier fait. Il se rapporte à des malheureux qui ont succombé sans éclat et sans consolation ; en le publiant, je ne leur apporte qu'un bien faible dédommagement.

Le gouvernement donne volontiers, comme gratification, aux grands fonctionnaires, des terrains vagues qu'ils ont le droit d'affermer. Il n'y a pas grand mal à cela, quoiqu'il fût plus sage de conserver toutes ces terres pour les distribuer entre les paysans lorsque la population se sera accrue. Les règles à suivre dans les arpentages sont assez précises ; il est défendu de concéder des terrains qui bordent les rivières navigables, les bois propres aux constructions, les deux côtés d'un cours d'eau ; enfin il est formellement recommandé de ne disposer, sous aucun prétexte, des terres cultivées par des paysans, lors même que ceux-ci ne pourraient justifier de leurs droits que par la coutume[1], etc. Tout cela, bien entendu, demeure religieusement couché sur le papier ; l'arpentage des propriétés privées donne lieu, par le fait, à des abus qui sont très-préjudiciables à l'État et dont les paysans n'ont aucun moyen de se garantir.

Les grands personnages qui reçoivent des terres à ferme ont pour habitude de les céder, moyennant finance, à des marchands, ou bien ils tâchent de

1. Les paysans du gouvernement de Viatka aiment à changer de place. On rencontre souvent inopinément au milieu des bois trois ou quatre espaces défrichés. L'étendue des plaines et des bois (déjà à moitié détruits) engage les paysans à s'emparer de cette *res nullius*, qui est sans valeur. Le ministre des finances est souvent obligé de confirmer ces prises de possession illégales.
(*Note de l'Auteur.*)

s'en faire concéder la pleine propriété par les gouverneurs, malgré les lois qui règlent la matière. Le comte Orlof lui-même obtint, de cette manière, la route et les prés destinés au passage des troupeaux de bœufs dans le gouvernement de Saratof.

On ne sera donc pas surpris d'apprendre qu'un beau matin les paysans de la commune de Darovsk, district de Koutilnitch, se virent enlever leurs champs jusqu'à l'emplacement des aires et des maisons du village; tout ce territoire fut cédé à des marchands qui avaient acheté d'un parent du comte Cancrine le droit de l'affermer. Les paysans portèrent plainte, et la justice se trouva saisie de l'affaire. La chambre des finances ayant reçu un pot-de-vin des marchands, et craignant d'ailleurs de déplaire à un parent du ministre, fit de son mieux pour embrouiller la procédure. Mais les paysans n'en voulurent point démordre; ils choisirent deux d'entre eux et les expédièrent à Pétersbourg pour y soutenir leurs droits. Le procès fut porté au sénat; le département des arpentages reconnut bientôt que les paysans se plaignaient justement, mais ne sachant quel parti prendre, il crut devoir consulter Cancrine. Celui-ci convint que les terres avaient été enlevées arbitrairement, et pourtant il décida qu'on ne pouvait pas les restituer aux paysans, vu qu'elles devaient avoir changé de main et reçu des amendements depuis le jour où les réclamants en

avaient été dépossédés. Mais son Excellence décida que, la couronne ayant beaucoup de terres, on en allouerait d'autres aux réclamants. Cette détermination fut généralement approuvée ; les paysans seuls ne la trouvèrent pas des plus équitables, et cela pour plusieurs raisons. Chacun sait que les défrichements ne sont pas chose facile, et, en second lieu, le terrain qu'on leur donnait en échange était de mauvaise nature, marécageux. Comme ils s'occupaient beaucoup plus d'agriculture que de chasser les canards et les bécassines, ils se décidèrent à adresser au sénat une nouvelle supplique.

La chambre et le ministère des finances se gardèrent bien de joindre cette demande à la première, et, ayant découvert une loi qui prescrivait de ne point reprendre les mauvaises portions de terres échues en partage à des paysans, mais d'y ajouter un second lot égal à la moitié du premier, il fut accordé à la commune de Darovsk une plus grande étendue de marécages. Les paysans en appelèrent derechef au sénat ; mais avant qu'on eût délibéré sur leur plainte, le département des arpentages leur envoya le plan colorié des nouveaux lots, avec une zone des vents, et une explication détaillée du losange RRZ et du losange ZZR, et sommation de verser le montant de l'impôt foncier... Les paysans voyant que non-seulement on ne leur restituait pas leurs terres, mais qu'on cherchait à leur extorquer

de l'argent pour des marécages, se refusèrent à payer la somme réclamée.

L'ispravnik en fit son rapport à Tioufaïef qui expédia sur les lieux un détachement commandé par le maître de police de Viatka. Aussitôt arrivé, celui-ci ordonna d'arrêter et de fouetter un certain nombre de paysans pour rétablir l'ordre dans la commune; puis il en soutira de l'argent et livra les *coupables* à la justice criminelle. A la suite de cette expédition, il eut un enrouement qui dura toute une semaine, tant il avait vociféré! Quelques-uns des hommes incriminés furent condamnés au plète, et envoyés en Sibérie comme colons.

Deux ans après, le grand-duc héritier traversant la commune de Darovsk, les paysans lui remirent une supplique, et il donna ordre d'examiner l'affaire. C'est à cette occasion que je fus chargé d'en rédiger un rapport; mais je ne sais comment tout cela se termina. On m'a dit que les exilés avaient été graciés; mais les terres ont-elles été rendues? je l'ignore.

Pour terminer ce chapitre, je vais rapporter la fameuse histoire de la révolte des pommes de terre. Comme la population pauvre des autres parties de l'Europe, au siècle dernier, les paysans russes ne plantaient pas volontiers des pommes de terre; un secret instinct avertit partout le peuple que c'est une mauvaise nourriture, un aliment qui ne donne

ni forces ni santé. Cependant les propriétaires intelligents avaient commencé à en cultiver bien avant la terreur dont je veux parler, et on connaissait même la pomme de terre depuis longtemps dans un grand nombre de villages de la couronne. Mais le gouvernement russe a, comme je l'ai déjà dit, un éloignement inné pour toutes les choses qui se font naturellement; il tient à propager avec le secours du bâton, par temps et par mouvements, à la façon des instructeurs militaires.

Les paysans du gouvernement de Kasan et d'une portion de celui de Viatka avaient planté des pommes de terre dans leurs champs. Lorsqu'ils les eurent récoltées, l'administration des biens de la couronne imagina de faire établir dans chaque commune des fosses centrales pour les conserver. Cette mesure ayant été prescrite avec toutes les formalités usitées en pareil cas, les fosses furent creusées, et au commencement de l'hiver, les paysans y portèrent, bien à contre cœur, leur récolte. Mais lorsqu'on voulut les obliger, l'année suivante, à planter ces pommes de terre, ils s'y refusèrent parce qu'elles avaient été gelées. Rien de plus naturel; il est profondément humiliant pour des cultivateurs de se voir contraints à un travail inutile. On n'en considéra pas moins ce refus comme une sédition, et M. Kiselef[1], alors ministre des biens de la couronne, en-

1. Actuellement ambassadeur de Russie à Paris.

voya sur les lieux un fonctionnaire de Pétersbourg ; c'était un homme intelligent et d'un esprit pratique ; il préleva un rouble par tête, à son profit, dans la première commune qu'il visita, et autorisa les paysans à ne point planter les pommes de terre gelées.

Les deux communes suivantes se résignèrent également à payer cette redevance extraordinaire ; mais lorsque le fonctionnaire voulut l'imposer dans une quatrième, le maire de la commune lui signifia très-nettement que les paysans ne lui donneraient pas un sou et ne planteraient pas les pommes de terre.

— « Tu as autorisé les autres à ne pas les planter ; — lui dit-il, — tu dois en agir de même pour nous. »

Le fonctionnaire essaya d'aplanir le différend avec des menaces et des verges ; mais les paysans s'armèrent de pieux et chassèrent les soldats de police ; le gouverneur envoya des Kosaks. Les communes voisines prirent aussitôt fait et cause pour les opposants. On finit par leur envoyer des coups de fusil et même quelques décharges de mitraille. Les paysans abandonnèrent leurs maisons, et se dispersèrent dans les bois ; les Kosaks leur firent la chasse comme à des bêtes fauves, et tous ceux que l'on attrapait étaient enchaînés et livrés à un tribunal militaire siégeant à Kosmodémiansk [1].

1. Chef-lieu du district de ce nom dans le gouvernement de Kasan.

Par un hasard fort étrange, il arriva que le vieux major chargé d'interroger les prisonniers était un homme honnête et naïf; il n'hésita pas à déclarer que tous ces désordres devaient être attribués au fonctionnaire envoyé de Pétersbourg. On se ligua contre lui; sa voix fut étouffée, et il ne tarda pas à regretter sa franchise, car on insinua qu'il « voulait perdre un homme innocent. » — Après quoi l'instruction suivit le cours ordinaire de ces sortes d'affaires en Russie; on fouettait les paysans aux interrogatoires, on prononçait contre eux la peine du fouet, on les fouettait pour l'exemple, on les fouettait pour en tirer de l'argent, et un grand nombre d'entre eux furent envoyés en Sibérie. Il est bon d'ajouter que Kisselef passa par Kosmodémiansk pendant l'instruction. On supposera sans doute qu'il se rendit dans la salle du tribunal ou du moins qu'il demanda à parler au major; c'eût été son devoir, mais il n'en fit rien.

Le célèbre Turgot, voyant l'aversion que les pommes de terre inspiraient en France, envoya de ces tubercules aux fermiers généraux, aux fournisseurs et aux autres employés sous ses ordres, en leur recommandant de les planter, et de n'en point donner aux paysans; mais il leur enjoignit secrètement de laisser à ceux-ci toute liberté d'en voler pour leurs champs. Quelques années après, une bonne partie de la France était couverte de pommes

de terre. Tout bien considéré, Turgot agit sagement ; il me semble que ce système-là est préférable à la mitraille.

Afin de ne plus interrompre mon récit, je vais raconter une aventure arrivée, un an et demi après, au starosta d'un bien de mon père dans le gouvernement de Vladimir. C'était un homme de bon sens, qui connaissait le monde, car il avait exercé l'état de voiturier avec ses propres chevaux, et administrait sa commune depuis près de vingt ans. Pendant l'année que je passai à Vladimir, des habitants d'un village voisin le prièrent de livrer une de leurs recrues ; il mena lui-même à la ville le futur défenseur de la patrie au bout d'une corde, et il paraissait très-fier de l'habileté avec laquelle il s'était acquitté de cette commission.

— « Tout cela, père, — me dit-il à ce propos en passant les doigts dans sa barbe grisonnante, — tout cela est affaire d'habitude. L'année dernière on livra un des nôtres, un homme de rien, une vraie femmelette; les paysans croyaient bien qu'on n'en voudrait pas. Cela me fit rire; je leur demandai, à ces bons chrétiens, combien ils étaient disposés à sacrifier, vu qu'une roue non graissée tourne mal. Après en avoir un peu causé entre eux, ils décidèrent que la commune donnerait vingt-cinq jaunets. Je me rends donc dans la ville, tout droit à la chambre des finances, et de là chez le

président, qui était un homme plein de sagesse et dont j'étais connu depuis un bon bout de temps. Il me fit appeler dans son cabinet, et comme il avait un peu mal au pied, il était couché sur son canapé. Je lui racontai la chose, et il me répondit en riant :

— « C'est bien, c'est bien! mais combien as-tu « apporté avec toi ? Tu es un finaud, je te connais. »

« Je déposai dix jaunets sur la table, et fis un profond salut. Il daigna prendre les pièces comme ça dans sa main, et se mit à jouer avec.

— « Ne sais-tu pas, — reprit-il, — qu'il faut « payer aussi ailleurs? Qu'as-tu apporté encore ? » Je lui répondis que cela pourrait bien faire une autre dizaine.

— « C'est beaucoup trop, — me dit-il, — comp- « tons : au docteur un, à l'officier de recrutement « deux... au fonctionnaire chargé des écritures, « et pour faire, par-ci par-là, quelques politesses, « trois..., et cela tout au plus. Donne-moi le reste, « et je tâcherai d'arranger l'affaire. »

« Et tu lui remis cet argent ? demandai-je.

— « Certainement; et notre homme passa sans la moindre observation. »

Étant accoutumé, comme cette confidence le prouve, à suivre de pareilles négociations (sans parler des cinq pièces d'or sur lesquelles il avait gardé le silence), le starosta ne doutait pas du succès de

la démarche dont il s'était chargé pour ses voisins. Mais il y a place pour bien des contre-temps entre la main qui donne et celle qui reçoit. Un aide de camp de l'empereur, le comte Essène, arriva pour surveiller à Vladimir les opérations du bureau de recrutement. Le starosta résolut de se glisser jusqu'à lui avec ses jaunets. Malheureusement, le comte avait été élevé, comme l'héroïne du poëme de *Nouline* [1], dans des principes contraires aux mœurs du pays; il appartenait à cette aristocratie qui, des bords de la Baltique, vient servir l'empereur de Russie avec tout le dévouement de la race allemande. Essène se fâcha, éleva la voix, et qui pis est, agita une sonnette; aussitôt parut un secrétaire et bientôt après des gendarmes. Le starosta qui, jusqu'à ce jour, ne s'était point figuré qu'il pût exister un homme intègre sous l'uniforme, se troubla tellement qu'il ne nia pas le fait, ne se mit pas à jurer ses grands dieux, comme le font ordinairement ses semblables, qu'il n'avait pas offert d'argent, et à souhaiter que, si pareille idée lui était passée par la tête, « ses yeux éclatent à l'instant même et jamais une goutte d'eau n'entre dans sa bouche. » Il se laissa prendre comme un mouton, et on s'empressa de le traîner à la police; chemin faisant il se disait probablement que s'il avait proposé au général une somme

1. Poëme de Pouchkine.

moins modique, celui-ci ne se serait pas offensé.

Cependant Essène, non satisfait du témoignage de sa conscience, et trouvant sans doute que l'effroi dont le malheureux paysan avait été saisi n'était pas une peine suffisante, résolut de faire un exemple pour déraciner la corruption en Russie; en conséquence, il écrivit à la police, au gouverneur, au bureau de recrutement, et leur fit part de la criminelle tentative dont il avait été victime. On mit le paysan en prison, et l'instruction commença. Une loi absurde condamne également, en Russie, et l'honnête homme qui offre de l'argent à un fonctionnaire, et le fonctionnaire qui l'accepte : le starosta courait donc de grands dangers, et il fallait à tout prix le tirer de cette position critique.

Je me rendis chez le gouverneur, mais il refusa d'intervenir. Je ne fus pas plus heureux auprès du président et des conseillers du tribunal criminel; la présence d'un aide de camp de l'empereur les intimida. Quant au comte Essène, il avait oublié sa colère et se montrait plein d'indulgence; il me dit qu'il s'était proposé simplement de donner une leçon au starosta, qu'on pourrait « le juger et le relâcher aussitôt après. » Lorsque je communiquai ces paroles au maître de police, il me répondit :

— « Voilà ce que c'est que de ne pas savoir s'y prendre; ces messieurs n'en font jamais d'autres.

Il n'avait tout bonnement qu'à me l'envoyer; je lui aurais chauffé le dos, à ce vieil imbécile, pour lui apprendre à se fourrer dans l'eau sans savoir où est le gué, et puis je l'aurais renvoyé dans son village; tout le monde serait content, au lieu que maintenant il n'y a pas moyen de se dépêtrer du tribunal. »

Ces deux réponses caractérisent si bien la manière de voir des impérialistes russes, en matière de justice, qu'elles sont restées gravées dans ma mémoire.

Le pauvre starosta, qui se trouvait ainsi placé entre les deux colonnes d'Hercule de la jurisprudence nationale, était tombé au beau milieu du gouffre, et la justice ayant été saisie de l'affaire, ne voulut point le relâcher. Quelques mois après, l'arrêt fut rendu; il condamnait le starosta au plète et à l'exil en Sibérie comme colon. Son fils vint me trouver avec tous les siens, pour me supplier de sauver son père, le chef de toute la famille. Le sort du pauvre starosta, injustement puni, me touchait extrêmement, et je me rendis de nouveau chez le président et les conseillers, pour essayer de leur faire comprendre qu'ils se faisaient du tort en punissant cet homme avec tant de sévérité; je me permis d'ajouter que mieux que personne ils devaient savoir qu'aucune affaire ne pouvait être menée sans argent, en Russie, et qu'ils n'auraient

pas de quoi manger eux-mêmes, s'ils se refusaient à reconnaître en bons chrétiens que toute offrande est méritoire. Ne me fiant pas à l'efficacité de mes instances et de mes salutations, je m'adjoignis le fils du starosta, lequel saluait encore plus bas que moi, et nous réussîmes à moitié dans nos démarches. On arrêta que le starosta ne recevrait qu'un petit nombre de coups de plète dans la cour de la prison, et qu'il serait mis en liberté, avec défense de se charger à l'avenir d'aucune démarche pour le compte des paysans.

Cette décision me remplit de joie, et dès que le gouverneur l'eût confirmée, je courus immédiatement à la police, afin d'obtenir qu'on n'appliquât pas le châtiment avec trop de sévérité. Les employés auxquels je m'adressai furent probablement fort honorés de ma visite, et d'ailleurs ils compatissaient naturellement au sort d'un homme qui souffrait pour la cause commune; ils n'ignoraient point, en outre, que le starosta était dans l'aisance : aussi me promit-on de se borner à un simulacre de flagellation.

Peu de jours après, le starosta entra dans ma chambre ; je le trouvai maigri et sa barbe avait encore blanchi depuis notre dernière entrevue. Au milieu de la joie qu'il affectait, je crus découvrir un fond de tristesse; il me parut sous l'influence d'une pensée douloureuse.

— « Qu'est-ce qui te chagrine donc maintenant? — lui demandai-je.

— « On aurait dû en finir d'une seule fois.

— « Que veux-tu dire?

— « Quand me punira-t-on? Voilà ce que je voudrais savoir.

— « On ne t'a donc pas appliqué ta peine?

— « Non.

— « Comment se fait-il qu'on t'ait relâché? Ne retournes-tu pas chez toi?

— « Oui, sans doute, — à la maison; mais c'est en attendant la punition; le secrétaire lui-même m'a lu la chose. »

N'y comprenant absolument rien, je lui demandai s'il n'avait pas reçu un papier quelconque. Il m'en remit un; après l'énoncé de l'arrêt, il était ajouté que la peine du plète prononcée par le tribunal criminel, ayant été appliquée dans la salle de la prison, le condamné avait été remis en liberté muni de la présente attestation.

— « C'est fini, — lui dis-je en riant, — tu as subi ta peine.

— « Non, père; pas encore.

— « Eh bien! si tu n'es pas satisfait, retourne à la prison et demande qu'on te punisse; peut-être la police fera-t-elle droit à ta prière. »

Ma gaieté parut frapper le vieillard; il sourit à so tour, mais en hochant la tête et en répétant d'un

air de doute : — « Est-ce possible ? c'est à n'y pas croire ! »

Quel désordre ! diront bien des gens ; mais il est bon de leur apprendre que si la vie est supportable, en Russie, on le doit uniquement à ce désordre.

CHAPITRE IV.

Alexandre Witberg [1].

Au milieu des scènes révoltantes de ce monde administratif et judiciaire aux traits difformes, repoussants, apparaît devant moi la figure noble et mélancolique d'un artiste dont la carrière a été brisée par le gouvernement russe avec une impitoyable cruauté. La lourde main du tsar a non-seulement étouffé dans son berceau une œuvre de génie, non-seulement elle a anéanti la force créatrice d'un artiste en suscitant à Witberg des tracas judiciaires et en le mettant aux prises avec toutes les ruses d'une instruction menée par la police; elle a tenté en outre de lui enlever l'honneur, tout en lui disputant un dernier morceau de pain, et à le faire

1. Nous recommandons ce chapitre aux voyageurs français qui ont parlé de Witberg sans le connaître. On peut excuser les erreurs qui portent sur des points d'histoire ou de mœurs, mais il n'en est pas de même de celles qui tendent à flétrir la mémoire d'un homme digne de respect : elles sont impardonnables.

passer pour un concussionnaire et un prévaricateur.

Après avoir déshonoré Witberg, Nicolas l'envoya à Viatka. C'est dans cette ville que je le rencontrai. Je passai deux ans et demi avec ce grand artiste; c'est sous mes yeux que les persécutions et les malheurs accablèrent cet homme énergique, victime d'un absolutisme administratif et militaire mesurant stupidement toutes choses à la *sagène*[1] et à la règle, comme dans les bureaux de recrutement et les chancelleries. On ne peut pas dire que Witberg se soit rendu facilement; il lutta avec désespoir durant dix longues années. Au commencement de son exil il n'avait point perdu l'espoir de l'emporter un jour sur ses ennemis, de se justifier; en un mot, il était arrivé encore disposé au combat, la tête remplie de projets et de combinaisons; il comprit enfin que tout était fini. Peut-être bien aurait-il encore supporté cette découverte, mais à ses côtés se trouvaient une femme et des enfants, devant lui s'étendaient des années d'exil, des privations, la misère, et il se voyait baisser à vue d'œil. Pendant les deux années que je passai à Viatka, il vieillit de dix ans au moins.

Voici l'histoire de ce long martyre :

L'empereur Alexandre ne pouvait pas croire qu'il

1. Mesure de longueur.

avait vaincu Napoléon; la gloire lui était à charge, et il rapportait ouvertement ses succès à Dieu. On l'avait vu de tout temps enclin au mysticisme et à une mélancolie que bien des gens attribuaient à des remords de conscience; mais cette disposition habituelle augmenta sensiblement après la série de victoires qu'il remporta sur Napoléon. Lorsque « le dernier soldat ennemi eut franchi la frontière, » Alexandre publia un manifeste dans lequel il promit d'élever à Moscou un temple magnifique sous l'invocation du Sauveur. On fit à ce propos un appel aux architectes, et le plan du temple devait être choisi au concours.

A cette époque, Witberg était un jeune artiste qui venait de finir les cours de l'Académie; il avait obtenu la médaille d'or pour le paysage. D'origine suédoise, il était né en Russie, et c'est dans le corps des cadets des mines qu'il avait commencé ses études. Esprit enthousiaste, excentrique, et disposé lui-même au mysticisme, dès qu'il eut parcouru le manifeste et l'appel adressé à tous les artistes, il abandonna ses travaux. Courant jour et nuit dans les rues de Pétersbourg, une seule pensée le tourmentait;—elle le possédait entièrement. Il s'enferma dans sa chambre, prit un crayon, et se mit à l'ouvrage.

Le jeune artiste n'avait confié son projet à personne. Peu de mois après, il part pour Moscou, afin

d'étudier la ville, les édifices, et se remet de nouveau au travail, toujours dans le plus grand secret, sans communiquer son plan à âme qui vive. Le jour fixé pour le concours arriva. Les projets étaient nombreux; on en avait reçu de l'Allemagne et de l'Italie; les membres de notre Académie ne s'étaient pas fait faute d'en envoyer également. Le jeune inconnu soumit le sien avec les autres. Plusieurs semaines s'écoulèrent avant que l'empereur s'occupât des plans. Ce fut pour Witberg quarante jours de désert, un temps d'épreuves, de doutes et d'attente cruelle.

Le projet colossal qu'avait présenté Witberg était empreint d'une poésie religieuse qui frappa l'empereur; il s'arrêta et voulut savoir immédiatement le nom de l'auteur; aucun des exposants n'avait encore obtenu cette distinction. Le pli qui accompagnait l'envoi fut décacheté, et on y lut le nom inconnu de l'élève de l'Académie. Alexandre demanda à le voir et l'entretint longtemps. Le langage assuré, enthousiaste de cet artiste véritablement inspiré, et le tour mystique de son esprit, plurent à l'empereur. — « Vous parlez avec des pierres, » — lui dit-il en examinant de nouveau le plan. Le jour même, le projet ayant été approuvé, Witberg fut chargé de la construction du temple, et nommé directeur de la commission préposée à la surveillance de cette entreprise. Alexandre ne se doutait pas qu'avec

une couronne de lauriers il posait sur le front de l'artiste une couronne d'épines.

L'architecture offre, sans contredit, beaucoup plus de prise que les autres beaux-arts aux inspirations du mysticisme; abstraite, géométrique, passivement musicale, sans passion, elle ne vit que de symboles, de formes, d'allusions. Un ensemble de lignes et leur disposition harmonique, une sorte de rhythme et des rapports numériques représentent quelque chose de mystérieux et en même temps d'indéfini. Un édifice, un temple ne renferme point son objet en soi comme une statue ou un tableau, un poëme ou une symphonie; un édifice demande à être habité: c'est un tracé fixe, un lieu, une disposition, une carapace de tortue, une enveloppe de mollusque; c'est un contenant qui est tenu de répondre précisément à une destination spéciale, aux besoins de l'habitant, comme l'écaille à la tortue. Les murs d'un temple, ses voûtes et ses colonnes, son portail et sa façade, ses fondements et sa coupole, doivent porter l'empreinte de la divinité qui l'habite, comme le crâne se moule sur les lobes du cerveau.

Les temples des Égyptiens étaient les livres sacrés du pays, et les obélisques, des sermons sur les grands chemins. Le temple de Salomon figurait une bible, tout comme la basilique de Saint-Pierre est le symbole matériel d'un christianisme touchant à

sa fin, la première expression de la vie mondaine, le commencement de l'interdiction du genre humain.

L'édification même des temples a toujours été entourée de tant de cérémonies mystiques, de tant d'emblèmes et de consécrations mystérieuses, que les constructeurs du moyen âge se considéraient comme des êtres à part, composant une sorte de corps sacerdotal, descendant en droite ligne des constructeurs du temple de Salomon; ils formaient entre eux des sociétés secrètes de tailleurs de pierres, qui donnèrent naissance plus tard à la franc-maçonnerie.

C'est à la renaissance que l'architecture perdit son caractère essentiellement symbolique. Le christianisme commença dès lors à lutter avec le doute philosophique, la flèche gothique avec le fronton grec, la religieuse tristesse avec la beauté mondaine. Cela explique pourquoi l'église de Saint-Pierre a une si grande signification; sous ses formes colossales, le christianisme s'élance vers la vie, l'Église se fait païenne, et sur les murs de la chapelle Sixtine, Buonarotti peint un Christ qui, par ses formes athlétiques, rappelle Hercule dans toute la vigueur de l'âge. Depuis cette époque, le style architectural des églises s'effaça de plus en plus, et on se contenta bientôt de reproduire dans des proportions différentes les anciens périptères grecs, ou

l'église de Saint-Pierre. C'est ainsi qu'à Paris l'on a donné à un Panthéon le nom d'église de la Madeleine, et qu'à New-York il en existe un autre qui sert de Bourse.

Il est presque impossible de concevoir rien de frappant lorsque la foi manque ou que des circonstances particulières n'en tiennent pas lieu ; on retrouve dans toutes les nouvelles églises l'effort, le plagiat, l'anachronisme. Rappelons-nous les huiliers à cinq têtes couronnées de petits oignons en guise de bouchons, que Nicolas et Tonn[1] construisirent, croyant faire du style indo-byzantin, ou encore les temples gothiques, anguleux et si désagréables à voir dont les Anglais ornent leurs villes.

La situation dans laquelle se trouvait alors la Russie, la nature de Witberg, et les préoccupations qui assiégeaient depuis quelque temps l'esprit d'Alexandre, formaient un concours de circonstances tout à fait particulières.

La guerre de l'année 1812 troubla profondément le pays, et longtemps encore après la délivrance de Moscou, l'agitation des esprits et l'irritation nerveuse qu'elle avait causée continuèrent à se manifester. Les événements qui se passaient au dehors, la prise de Paris, l'histoire des Cent-Jours, les espérances, les bruits qui circulaient, Waterloo, Napo-

1. Architecte de la cour.

léon voguant sur l'Océan, le deuil des parents tués, les inquiétudes qu'inspiraient les vivants, la rentrée des troupes, les volontaires regagnant leurs foyers, tout cela remuait fortement la population, même les natures les plus grossières. On comprendra facilement ce que devait ressentir un artiste encore adolescent, doué d'une puissante imagination, et avec cela fanatique, enthousiasmé par les événements, par la confiance que lui témoignait l'empereur, et exalté par son propre génie.

A peu de distance de Moscou, entre la route de Mojaïsk et celle de Kalouga, s'élève une colline qui domine toute la ville; elle porte le nom de montagne des Moineaux, et j'en ai parlé dans la première partie de ces Mémoires. La ville se développe au-dessous, et on y découvre un des plus beaux points de vue de cette immense cité. C'est là que Jean le Terrible, encore jeune dans la débauche, se tenait en gémissant lorsque la capitale brûlait; c'est là que le moine Sylvestre apparut devant lui, et par sa parole sévère transforma pour vingt ans ce monstrueux génie[1]; Napoléon tourna cette colline, et

1. Au mois de mai 1547, la ville de Moscou fut presque entièrement réduite en cendres, et à la suite de ce désastre, une sédition populaire vint glacer d'épouvante le jeune Tsar Jean IV et sa famille, réfugiés dans un palais situé sur la montagne des Moineaux. En ce moment, un moine nommé Sylvestre se présenta devant Jean, le doigt levé, l'œil menaçant, et lui annonça, d'un air inspiré, que Dieu le châtiait pour ses honteuses passions. Cette appa-

c'est là que sa force se brisa; la retraite commença au pied de la montagne des Moineaux.

Pour un temple élevé en mémoire de l'année 1812, il n'y avait point de lieu plus convenable assurément que celui où s'arrêta l'invasion ennemie. Mais cela ne suffisait pas; il fallait former de cette colline la partie inférieure du temple, entourer toute la plaine jusqu'à la rivière par une colonnade, et élever sur cette base, dont la nature elle-même avait établi les trois faces, un second et un troisième temple, composant un admirable ensemble. Le projet de Witberg était triple dans son unité comme le dogme fondamental du christianisme. Le temple inférieur, taillé dans la montagne, avait la forme d'un parallélogramme, d'un sépulcre, d'un cadavre; son extérieur, qui présentait un lourd portail soutenu par des colonnes assez semblables à celles des monuments égyptiens, se perdait dans la colline, au sein d'une nature sauvage, inculte. Des lampes, supportées par de grands candélabres étrusques, en éclairaient l'intérieur; quelques rayons seulement de la lumière du jour y arrivaient du second temple à travers une image transparente figurant la Nativité. Cette crypte était destinée à recevoir les restes de tous les héros tombés en 1812;

rition produisit tant d'effet sur le jeune souverain, qu'il réforma sa conduite, et, guidé par Sylvestre, administra le pays durant près de quinze ans avec beaucoup de sagesse.

un service religieux devait être perpétuellement célébré dans ce lieu, en mémoire des soldats restés sur le champ de bataille, et leurs noms, depuis ceux des généraux jusqu'à celui du dernier soldat, y auraient couvert les murs.

Au-dessus de ce sépulcre, de ce cimetière, s'étendait en tous sens le second temple, ayant la forme d'une croix grecque, à branches égales; le temple consacré à la vie, à la souffrance, à la lutte. La colonnade qui y conduisait était ornée de statues représentant des personnages de l'Ancien Testament. A l'entrée se voyaient les prophètes; ils étaient à l'extérieur du temple, et montraient un chemin qu'il ne leur avait pas été donné de suivre. Dans l'intérieur se trouvait reproduite l'histoire de l'Évangile et les Actes des Apôtres.

Enfin plus haut s'élevait, en guise de couronnement et sous forme de dôme, le troisième temple, qui limitait et complétait tout l'édifice. Ce lieu, qu'éclairaient des jets de lumière, était le temple de l'esprit, du repos immuable, de l'éternité que figurait sa forme annulaire. Aucune image, aucune sculpture, ne le décorait; seulement, à l'extérieur il était entouré d'une auréole d'archanges, et une coupole immense le surmontait.

C'est de mémoire que je décris aujourd'hui le plan général de la création de Witberg; il en avait étudié jusqu'aux plus minces détails, et s'était rigou-

reusement conformé dans ce travail à l'esprit de la théodicée chrétienne et aux lois de l'art architectonique. Ce merveilleux génie passa toute sa vie à élaborer son projet. Pendant les dix années qu'il fut sous jugement, il ne fit pas autre chose; poursuivi par la misère au sein de son exil, il consacrait encore chaque jour plusieurs heures à son temple. C'était sa vie, et il ne pouvait se figurer que cette composition ne serait point exécutée; sa mémoire, sa consolation, sa gloire, tout était renfermé dans son portefeuille de travail.

Après la mort de ce martyr, peut-être sera-t-il réservé à un autre artiste de secouer la poussière de ces plans, et de publier avec un soin religieux le martyrologe architectural qui a usé une intelligence pleine de force, momentanément illuminée par une vive lumière et bientôt après éteinte, anéantie par un tsar-soldat, un sénat servile et des ministres faisant l'office d'expéditionnaires.

Ce projet était une œuvre de génie effrayante, insensée, mais c'est précisément pour cela qu'Alexandre l'avait choisi et qu'il eût fallu le réaliser. On prétend que la colline ne pouvait point supporter l'édifice. Cette assertion ne me paraît pas fondée, surtout à la vue de tous les nouveaux procédés imaginés par les ingénieurs américains ou anglais, et de ces tunnels sans fin, des ponts suspendus, etc.

Le comte Miloradovitch avait conseillé à Witberg

d'employer des monolytes de granit pour les grosses colonnes du temple inférieur. Quelqu'un lui objecta à ce propos que le transport de ces blocs amenés de Finlande coûterait fort cher. — « C'est justement pour cela qu'il faut les faire venir, — répondit Miloradovitch. — Si les carrières de granit se trouvaient sur les bords de la Moskva, il n'y aurait aucun mérite à en extraire des matériaux. » — Mais Miloradovitch était un soldat-poëte, et comprenait par conséquent tout ce qui est poétique. Les grandes choses ne s'exécutent que par de grands moyens. La nature seule peut se dispenser de produire avec effort.

Le principal reproche qu'adressèrent à Witberg ceux-mêmes qui ne doutèrent jamais de son intégrité, c'est d'avoir accepté la place de directeur de la commission; lui, artiste sans expérience, jeune homme qui ne comprenait rien aux affaires administratives, il aurait dû se contenter du rôle d'architecte. On avait raison : mais pour soutenir une pareille opinion, il faut être tranquillement assis dans son cabinet. C'est précisément parce qu'il était jeune, sans expérience, et artiste, que Witberg accepta ce poste; il l'accepta parce que, après l'adoption de son projet, tout lui semblait facile; il l'accepta à l'invitation du tsar lui-même, qui l'encourageait et le protégeait. Comment la tête ne lui aurait-elle pas tourné?... Où sont ces hommes

modérés, toujours maîtres d'eux-mêmes? et s'il en existe, soyez sûr qu'ils ne composent pas de projets gigantesques et ne « font point parler les pierres ! »

A peine Witberg eut-il pris en main la direction des travaux, qu'il fut naturellement entouré d'une foule de coquins, d'hommes qui tiennent la Russie pour une affaire, le service pour une heureuse circonstance, un emploi pour une bonne aubaine. Ces hommes devaient naturellement creuser sous les pas de Witberg un précipice. Mais pour qu'une fois tombé il lui fût impossible de se relever, les menées des voleurs étaient insuffisantes; c'est la jalousie des uns et l'amour-propre froissé des autres qui consommèrent sa perte.

Les collègues de Witberg dans la commission étaient l'archevêque de Moscou, Philarète, le gouverneur général de la ville, et le sénateur Kouchnikof. Dès l'origine, ces trois hommes se trouvèrent humiliés d'être associés à un blanc-bec, d'autant plus que Witberg leur parlait avec hardiesse et osait même les contredire. C'est pourquoi ils aidèrent à le compromettre, ils aidèrent à le calomnier, et achevèrent ensuite de le perdre sans le moindre scrupule. La chute du ministre mystique, le prince A. Galitsine, et bientôt après la mort d'Alexandre, contribuèrent beaucoup à la réussite de cette conjuration. Avec le ministre tombèrent du même

coup, en Russie, les loges des francs-maçons, les sociétés bibliques, le piétisme luthérien qui, dans la personne de Magnitski, à Kasan, et dans celle de Rounitch, à Pétersbourg, avait atteint des proportions monstrueuses, ne reculait pas devant de sauvages persécutions, se livrait à des danses convulsives, inspirait des femmes possédées et beaucoup d'autres miracles. L'orthodoxie grossière, ignorante, prit le dessus; elle était représentée par Photius, archevêque de Novgorod, vivant dans une intimité spirituelle avec la comtesse Orlof. Cette fille du célèbre Alexis Grigoriévitch; qui avait étouffé Pierre III, croyait racheter l'âme de son père en se livrant à une dévotion insensée, et en donnant à Photius et à son diocèse la plus grande partie d'une fortune immense, enlevée par Catherine aux monastères.

Quelles que soient les modifications qu'il subisse dans sa règle de conduite ou dans sa direction religieuse, le gouvernement pétersbourgeois reste toujours fidèle à l'esprit de persécution. Le délire des Rounitch et des Magnitski se tourna contre les Rounitch et les Magnitski; la société biblique jusqu'alors protégée et encouragée, comme un des soutiens de la morale et de la religion, ayant été supprimée, se trouva placée presque au même niveau que les associations de faux monnayeurs; le *Messager de Sion*, recommandé la veille à tous

les pères de famille, fut défendu plus sévèrement que Voltaire et Diderot, et son éditeur Labsine reçut ordre de se rendre à Vologda[1] et d'y rester.

La chute du prince A. Galitsine entraîna celle de Witberg; tout fondit à la fois sur lui : la commission porta plainte, l'archevêque était affligé, le gouverneur mécontent. Ses réponses parurent *insolentes* (dans toute l'instruction, ce reproche figure au premier rang); ses subordonnés furent accusés de vol; — comme si toutes les personnes qui sont au service de l'État, en Russie, ne volaient pas ! Au reste, il est probable que les employés de Witberg volaient encore plus que les autres, car il ne s'entendait nullement à administrer des maisons de correction, ni à gouverner des voleurs partagés en classes[2]. Alexandre donna ordre à Araktchéïef d'examiner cette affaire; il s'intéressait à Witberg et lui fit dire, par un de ses confidents, qu'il ne doutait point de son innocence.

Mais Alexandre mourut et Araktchéïef tomba. L'affaire de Witberg prit sous Nicolas une tout autre tournure; elle traîna dix ans avec des formes de

1. Chef-lieu du gouvernement de ce nom, à 426 verstes de Moscou.

2. On comprend que l'auteur fait allusion dans ce passage à la hiérarchie des fonctions administratives, en Russie; il compare le corps des employés russes à une vaste association de voleurs que le gouvernement fait avancer suivant leur mérite.

procédure d'une incroyable bêtise. Les chefs d'accusation admis par le tribunal criminel furent rejetés par le sénat, qui accepta au contraire ceux que la chambre jugeait insuffisants. Le comité des ministres admit tous les points de l'accusation, et l'empereur, usant — « du plus beau privilége des souverains, celui de faire grâce ou d'adoucir les condamnations, » — ajouta à l'arrêt la peine de l'exil à Viatka.

Le pauvre Witberg partit pour cette ville; il était convaincu — « d'avoir trompé la confiance de l'empereur Alexandre et fait essuyer des pertes à l'État. » La somme dont il était déclaré responsable s'élevait à un million de roubles-assignats, à ce que je crois me rappeler; on se saisit en conséquence de tout son avoir pour le vendre aux enchères publiques; et le bruit se répandit qu'il avait expédié des sommes considérables en Amérique. J'ai habité deux ans sous le même toit que Witberg, et jusqu'à la fin de mon séjour à Viatka je suis resté en rapport avec lui. Je puis certifier qu'il ne possédait rien; sa famille était dans la plus profonde misère.

Afin de bien caractériser cette affaire et toutes celles du même ordre qui se produisent en Russie, je vais citer deux faits peu importants, mais dont tous les détails me sont bien présents.

Witberg avait acheté pour les travaux du temple

un bois appartenant au marchand Lobanof. Avant que l'on eût commencé à l'abattre, il en vit un autre du même propriétaire et plus rapproché de la rivière; il proposa au marchand de l'échanger contre le premier. Le marchand y consentit; le bois fut coupé et rendu à destination. Cet approvisionnement n'étant pas suffisant, Witberg acquit de nouveau le premier bois. On l'accusait d'avoir fait payer deux fois le même bois, et le pauvre Lobanof ayant été mis en prison pour cette opération, ne tarda pas à mourir.

La seconde affaire se passa sous mes yeux. Witberg achetait des propriétés, dont il se proposait de tirer parti de la manière suivante : il voulait que les paysans de ces biens fussent déclarés libres, à la condition de fournir un nombre déterminé d'ouvriers pour les travaux du temple. On sera surpris d'apprendre que nos sénateurs propriétaires considérèrent cet arrangement comme une mesure oppressive ! Witberg voulait acheter, entre autres propriétés, une terre de mon père, située dans le district de Rousa, sur les bords de la Moskva. On y découvrit une carrière de marbre, et il demanda l'autorisation de la faire explorer, afin d'en déterminer l'importance. Mon père y consentit, et Witberg partit pour Pétersbourg.

Environ trois mois après, mon père apprend que l'on a commencé dans cette propriété des fouilles

considérables, et que les champs des paysans sont couverts de blocs de marbre; il proteste, mais on n'en tient aucun compte. Un procès commence; on essaya d'abord de mettre tout sur le compte de Witberg, mais il fut reconnu malheureusement qu'il n'avait donné aucun ordre, et que la commission seule était responsable de cet abus de pouvoir.

On transporta l'affaire au sénat, et contre toute attente, l'arrêt qu'il prononça est assez raisonnable. Les blocs extraits de la carrière étaient adjugés au propriétaire du bien, pour le dédommager du tort que cette exploitation avait causé aux paysans. Les sommes prélevées sur les fonds de l'État pour ce travail, et elles s'élevaient à près de cent mille roubles-assignats, furent portées à la charge de ceux qui en avaient signé les bordereaux. Ces signataires étaient le prince Galitsine, Philarète et Kouchnikof. Fort peu satisfaits naturellement de la décision du sénat, ces personnages firent tant de bruit, que le différend parvint aux oreilles de l'empereur. Celui-ci qui avait, en fait de jurisprudence, des idées particulières, donna ordre de dispenser les coupables de tout payement, et cela, écrivit-il de sa propre main en se fondant sur l'opinion émise par le sénat dans les considérants du jugement, — « parce que les membres de la commission avaient apposé leur signature sans savoir ce qu'ils signaient. » — Admettons que l'ar-

chevêque ait dû faire preuve d'humilité à cette occasion ; son métier l'y obligeait. Mais que penser de ses deux puissants collègues qui acceptèrent un cadeau motivé avec tant de politesse et de bienveillance !

Cependant il fallait faire rentrer à tout prix ces cent mille roubles. — « Le bien de l'État, — dit un proverbe russe, — ne brûle pas au feu et ne coule pas dans l'eau. » —On ferait bien d'ajouter : — « Il se laisse seulement voler. » A quoi bon se creuser l'esprit ? Qu'un aide de camp général soit immédiatement expédié en poste à Moscou, pour débrouiller ce différend. Ce fut Strékalof qu'on envoya, et contrairement à l'opinion émise par le sénat sur la question, il décida que le propriétaire devait livrer pour cent mille roubles de blocs, s'il ne préférait verser cette somme en espèces, et se refusa à lui accorder aucune indemnité, parce que la valeur de la propriété avait augmenté par suite de la découverte d'une source de richesse inattendue. N'est-ce point un vrai chef-d'œuvre ? Quant aux pertes subies par les paysans, il convenait d'en tenir compte, et, conformément à un règlement de Pierre Ier sur les indemnités dues pour les champs endommagés, il leur était adjugé un certain nombre de kopeks par *déciatina* [1]. Cette décision ne punissait réellement qu'une seule personne : — c'est mon

[1]. Mesure de superficie qui vaut 1,09 hect.

père. Il est presque inutile d'ajouter que les frais d'exploitation de la carrière se trouvaient portés en outre sur le compte de Witberg.

Près de deux ans après la condamnation de Witberg, les marchands de Viatka résolurent de bâtir une nouvelle église. L'empereur Nicolas, qui s'est constamment efforcé d'étouffer, en Russie, tout esprit d'indépendance, tout sentiment de personnalité, toute spontanéité, avait fait imprimer un volume entier de planches représentant les façades que le gouvernement autorisait de donner aux églises. Quiconque se proposait d'élever un édifice de ce genre était tenu de choisir un des plans de cette collection. On assure que Nicolas avait également défendu les opéras russes, trouvant détestables même ceux qui étaient composés dans la troisième division, par l'un de ses aides de camp, M. Lvoff. Puisqu'il en était ainsi, que ne publiait-il aussi une collection de motifs autorisés par le gouvernement?

Après avoir compulsé les plans sanctionnés, les marchands de Viatka eurent l'audace de ne point partager le sentiment de l'empereur sur leur parfaite convenance. Le projet d'église qu'ils soumirent à son approbation le frappa, et il ordonna expressément au gouverneur de ne point modifier le plan de l'artiste, lorsque la construction serait en voie d'exécution.

— « Qui a fait ce projet ? — demanda-t-il à un secrétaire d'État.

— « Witberg, Votre Majesté.

— « Comment ? le même Witberg ?

— « Oui, Votre Majesté. »

Et voilà que Witberg reçoit inopinément l'ordre de paraître à Moscou ou à Pétersbourg. Lorsqu'il avait demandé à se justifier, on s'y était refusé ; il fallait qu'il composât un plan remarquable pour que l'empereur l'autorisât à revenir, comme si l'on avait jamais mis en doute son talent d'architecte !... Pendant son séjour à Pétersbourg, où il mourait de faim, il tenta une dernière fois de se réhabiliter. Il échoua complétement. C'est au prince A. Galitsine qu'il s'était adressé ; mais celui-ci pensa qu'il était impossible de reprendre l'affaire, et conseilla à Witberg d'adresser une lettre touchante au grand-duc héritier, pour lui demander un secours pécuniaire. Il promit de la faire appuyer par Joukowski[1], et proposa à l'artiste mille roubles argent ; Witberg les refusa.

C'est en 1846, qu'étant à Pétersbourg, je le vis pour la dernière fois. Il était déjà bien bas, et je trouvai même que la colère avec laquelle il parlait jadis de ses ennemis, et que j'aimais tant, commençait à s'éteindre ; il n'avait plus d'espérances et ne

1. Poëte de talent qui avait été nommé précepteur du jeune prince.

tentait plus rien pour sortir de sa triste position. Un touchant désespoir achevait de l'épuiser; tout son être s'affaissait sous le poids des malheurs; il attendait la mort. Si c'est là ce que voulait Nicolas, il doit avoir été satisfait. Le martyr est-il encore vivant? J'en doute.

— « Sans ma femme et mes pauvres enfants, — me dit Witberg au moment de nos adieux, — j'aurais fui la Russie, et je serais allé mendier ma vie, la croix de Saint-Vladimir au cou; j'aurais tendu tranquillement aux passants cette main pressée par Alexandre, tout en leur parlant de mon projet et du sort qui attend, en Russie, les artistes! »

On connaîtra ton sort dans le reste de l'Europe, pauvre martyr! — pensai-je en le quittant, — *j'en prends l'engagement.*

La société de Witberg me rendit le séjour de Viatka beaucoup plus supportable. Une lucidité sérieuse et une certaine solennité dans les manières imprimaient à son extérieur un cachet religieux. Il avait des mœurs très-pures, et ses penchants le portaient plutôt à l'ascétisme qu'aux jouissances sensuelles; mais cette sévérité ne diminuait nullement la richesse de sa nature d'artiste. Il savait donner à son mysticisme des formes si plastiques et un coloris si séduisant, que la critique s'arrêtait sur les lèvres; on ne se sentait pas le courage d'analyser et de décomposer par le raisonnement

les images fuyantes et les contours nébuleux que créait sa fantaisie.

Ce mysticisme tenait en partie à l'origine scandinave de Witberg; c'était l'exaltation froide et méditée que nous retrouvons chez Swedenborg, et qui rappelle l'ardent reflet dont les rayons du soleil colorent les montagnes de glace et les neiges de Norwége. Je fus deux ou trois fois un peu ébranlé par les doctrines de Witberg; mais ma nature positive reprit bientôt le dessus. Il ne m'était point donné de m'élever au troisième ciel; je suis essentiellement terrestre; mes mains ne font pas tourner de tables et mon regard n'a pas la puissance d'agiter des anneaux. Le jour brillant de la pensée m'est plus familier que la lumière lunaire de l'imagination. Au reste, je ne me suis jamais senti plus disposé au mysticisme qu'à l'époque où je demeurais à Viatka avec Witberg. J'étais religieux, — quoique ma religion n'eût rien de céleste.

Comme tout s'enlace d'une manière étrange dans la vie!... Pendant mon exil à Viatka, parmi ces fonctionnaires avilis, dans ce pays perdu, séparé de tout ce qui m'était cher... il me fut pourtant donné de goûter des instants délicieux et pleins d'une sainte émotion!

La poste de Moscou arrivait à Viatka deux fois par semaine. Avec quelle impatience j'attendais près du bureau qu'on eût classé les lettres! avec quelle

précipitation je brisais le cachet de celles qui venaient de la maison, et cherchais s'il ne s'y trouvait pas un billet sur papier très-fin, dont l'écriture, quoique extrêmement menue, était élégante ! Je ne le lisais pas dans le bureau ; je reprenais lentement le chemin de ma demeure et me contentais pour le moment du bonheur de posséder la lettre en question.

J'ai conservé toute cette correspondance ; elle est restée à Moscou. Que je voudrais la relire ! et pourtant, je frémis à cette idée... Les lettres nous tiennent de plus près que les souvenirs ; elles sont pour ainsi dire empreintes du sang des événements: c'est le passé lui-même, conservé et incorruptible... Pourquoi chercher à reprendre, à revoir, à toucher, — à toucher avec des mains ridées par l'âge, son costume de marié?...

CHAPITRE V.

Arrivée du grand-duc héritier à Viatka. — Chute de Tioufaïef. — Départ pour Vladimir. — L'ispravnik en tournée.

Le grand-duc héritier va arriver à Viatka! Le prince voyage en Russie afin de se faire voir et de connaître le pays! Cette nouvelle intéressait tout le monde, et en particulier le gouverneur, pour des raisons faciles à comprendre. Il en perdit la tête, et prit toutes sortes de mesures absurdes: il ordonna aux paysans des villages qui bordaient la route de mettre leurs habits de fête, prescrivit aux autorités des villes de faire peindre les clôtures en planches et réparer les trottoirs. Une pauvre veuve, qui était propriétaire d'une petite maison dans la ville d'Orlof, déclara au gorodnitchi qu'elle n'avait pas d'argent pour la réparation de son trottoir, et le gorodnitchi en fit son rapport au gouverneur. Celui-ci lui enjoignit de prendre les planchers de la maison (les trottoirs étaient en bois), et dans le cas où ils seraient

insuffisants, d'acheter des planches, et de faire rembourser les frais par la veuve, dût-on pour cela vendre sa maison aux enchères publiques. Les planchers furent effectivement transformés en trottoirs; mais la veuve resta propriétaire de sa maison, comme on le verra bientôt.

Lorsque les habitants de Novgorod s'étaient établis à Klinof[1], ils y avaient apporté une image de saint Nicolas, mais elle avait disparu, et ce n'est que longtemps après qu'elle s'était montrée de nouveau sur les bords de la Vélikaïa[2], à cinquante verstes de la ville; les Novgorodiens la rapportèrent une seconde fois, et s'engagèrent à la promener, chaque année, processionnellement, sur cette rivière, le 23 mai, à ce que je crois, si elle demeurait parmi eux. C'est la plus grande fête d'été du pays; on expédie l'image, la veille, dans une barque richement décorée; elle est accompagnée de l'archevêque et de tout le clergé en costume de cérémonie. Plus de cent bateaux et barques de toutes formes remplis de paysans, de paysannes et de bourgeois, viennent ensuite et forment un cortége pittoresque. L'embarcation du gouverneur les précède; elle est

1. La ville de Viatka, qui a été fondée par des Novgorodiens, au XIIe siècle, sur les bords de la rivière de ce nom, se nommait originairement Klinof. Cette petite république slave, digne rejeton de Novgorod la Grande, sut garder son indépendance durant 278 ans; elle ne reçut le nom de Viatka que sous l'administration russe.

2. Rivière qui se jette dans la Viatka.

couverte de drap rouge. Ce spectacle sauvage n'est pas sans attrait. Près de dix mille spectateurs, accourus des villages voisins, et même de districts assez éloignés, attendent sur les bords de la Vélikaïa. Toute cette population se réunit bientôt en groupes bruyants, autour d'un monastère, et ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'une foule de Votiaks et de Tchérémisses idolâtres, et même des Tartares, viennent adresser des prières à l'image. Cela donne à la cérémonie un aspect tout à fait païen. Dans l'enceinte du monastère, Votiaks et Russes apportent comme offrande des moutons et des veaux, qui sont égorgés sur les lieux mêmes. On dépèce ensuite ces animaux pour les présenter au prieur, qui lit des prières, à une fenêtre particulière du couvent; il bénit ces quartiers de viande, et on les coupe ensuite pour les distribuer aux assistants. Autrefois cette distribution était gratuite; aujourd'hui les moines se font payer. Il en résulte que le paysan qui a fait don au saint d'un veau entier est obligé de débourser de l'argent pour en manger un morceau. La cour du monastère est pleine de mendiants, d'estropiés, d'aveugles et de monstres de tout genre qui chantent en chœur la complainte de Lazare. Les enfants de prêtres[1] et les petits bourgeois se tiennent assis

1. On sait que le clergé forme, en Russie, une classe distincte, et que les fils de prêtres et de diacres embrassent, quand ils ne peuvent trouver mieux, la profession paternelle.

sur les pierres tumulaires, près de l'église, avec des encriers, et ils crient à tue-tête d'un ton monotone :

— « Qui veut faire dire des prières pour les morts ? » — Les femmes et les filles se rangent en cercle autour d'eux ; elles leur disent des noms ; les enfants écrivent en faisant crier leur plume, et répètent à haute voix : — « Maria, Akoulina, Stépanida, le père Jean, Matréna. Allons, la tante, dis-nous les tiens ; voyons. Oh ! tu ne donnes qu'un *groche* [1]. C'est cinq kopeks, pour le moins. Allons, la parenté ! la parenté !... — Ivane, Vacili, Ione, Maria, Evpraksia, la petite Catherina, etc. »

Dans l'église même, le tumulte n'est pas moindre, et il s'y passe des choses étranges ; une paysanne tend un cierge à son voisin, en lui recommandant bien de l'offrir à « l'hôte ; » — une autre fait le même don « au maître. » Les moines et les diacres de Viatka sont constamment ivres pendant cette procession ; ils s'arrêtent chemin faisant dans les grands villages, et les paysans les régalent à l'envi.

Afin de faire assister à ce spectacle divertissant le grand-duc héritier, qui devait arriver le 19 mai, le gouverneur eut la singulière idée d'avancer de trois jours la célébration de cette fête populaire, fondée depuis plusieurs siècles ; il importait fort peu effectivement que l'hôte Nicolas arrivât trois

1. Monnaie de cuivre, qui équivaut à nos anciens liards.

jours plus tôt chez le maître du couvent. Ce changement ne pouvait avoir lieu sans l'approbation de l'archevêque ; mais celui-ci était fort heureusement un homme accommodant, et il ne trouva rien à redire à ce projet. Le gouverneur adressa à l'empereur un rapport dans lequel il exposa toutes les belles innovations qu'il avait conçues pour donner plus de solennité à la réception du grand-duc, et il s'en frottait les mains d'aise. L'empereur ayant pris connaissance de cette pièce, entra en fureur, et dit au ministre de l'intérieur : — « Le gouverneur et l'archevêque sont des imbéciles ; qu'on n'avance pas la fête. » — Le ministre tança le gouverneur, le synode fit une semonce à l'archevêque, et les habitudes de l'hôte Nicolas ne furent pas changées.

Parmi les diverses prescriptions envoyées de Pétersbourg aux autorités provinciales à l'occasion de ce voyage, se trouvait énoncé l'ordre de préparer, dans chaque chef-lieu de gouvernement, une exposition de tous les produits naturels et de toutes les industries du pays, en ayant soin de les classer suivant les trois règnes de la nature. Cette dernière recommandation embarrassait beaucoup les employés de la chancellerie. Tioufaïef lui-même ne savait trop comment il fallait y procéder. Afin de ne pas commettre d'erreur, il se décida à me consulter, quoique je fusse toujours en disgrâce auprès de lui.

— « Tenez, — me dit-il, — le miel, par exemple, où faut-il le mettre? Et encore les cadres dorés, quelle est la place qui leur appartient? » — Ayant reconnu, d'après mes réponses, que j'avais une connaissance très-exacte des divers règnes de la nature, il me proposa de diriger l'exposition.

Pendant que je m'occupais à disposer les ustensiles de bois, les parures du pays, le miel et les grilles de fonte, Tioufaïef continuait de prendre les mesures les plus iniques pour donner à sa réception tout l'éclat possible. On apprit bientôt que le grand-duc avait fait son entrée à Orlof, et un bruit terrible, celui de l'arrestation du gorodnitchi, se répandit presque en même temps dans la ville. Tioufaïef en devint jaune d'effroi, et depuis cet instant il ne marcha plus qu'en chancelant.

Quelques jours avant l'arrivée du grand-duc à Orlof, le gorodnitchi avait écrit à Tioufaïef que la propriétaire de la maison dont on avait enlevé les planchers faisait grand bruit de cette affaire, et qu'un riche marchand, homme fort estimé dans la ville, s'était vanté de la porter à la connaissance du jeune prince. Tioufaïef prit aussitôt une résolution fort habile : il ordonna au gorodnitchi de faire passer le marchand pour fou (le tour qu'il avait joué à Petrovski lui plaisait, à ce qu'il paraît), et de l'envoyer à Viatka afin de l'y faire examiner; il espérait que le grand-duc repartirait pendant qu'on

procéderait à cette mesure, et alors tout eût été fini. Le gorodnitchi exécuta l'ordre du gouverneur : le marchand fut placé à l'hôpital de la ville.

Le grand-duc arriva enfin à Viatka, il salua froidement Tioufaïef, ne lui adressa point la parole et chargea immédiatement le docteur Enokine, qui l'accompagnait, d'aller visiter le marchand. Il était instruit de tout; la veuve lui avait remis une pétition, les marchands et les bourgeois d'Orlof s'étaient empressés de lui conter la machination des autorités. Lorsque Tioufaïef apprit tous ces détails, son dos se courba encore de deux degrés. L'affaire prenait décidément une mauvaise tournure. Le gorodnitchi se hâta de déclarer qu'il s'était conformé aux instructions que le gouverneur lui avait données par écrit. Le docteur Enokine affirma que le marchand jouissait de toute sa raison. Tioufaïef comprit qu'il était perdu.

A huit heures du soir, le jeune grand-duc parut avec toute sa suite dans la salle de l'exposition; Tioufaïef, qui l'accompagnait, lui donnait des explications confuses, s'interrompait à tout instant, et se mit à lui parler de je ne sais quel tsar Toktamich[1]. Joukovski et Arsénief[2], voyant que la chose

1. C'était un Khan tatare de la grande horde, qui régnait à la fin du XIVe siècle. Une armée envoyée par lui dévasta, en 1391, la ville de Viatka et ses environs.

2. Précepteur du grand-duc.

allait mal, se tournèrent de mon côté, et me prièrent de les mettre au courant des produits exposés.

Le grand-duc n'annonçait pas la sévérité étroite et la dureté impitoyable qui distinguaient son père; ses traits exprimaient plutôt la bonté et l'indolence. Quoiqu'il n'eût alors qu'une vingtaine d'années, il commençait déjà à prendre de l'embonpoint. Le peu de paroles qu'il m'adressa étaient aimables; il n'avait point la voix enrouée et saccadée du grand-duc Constantin, et ne cherchait nullement à terrifier ceux à qui il parlait, comme le faisait son père.

Lorsqu'il fut parti, Joukovski et Arsénief, surpris d'entendre la langue du monde civilisé au fond du gouvernement de Viatka, me demandèrent les motifs qui m'y avaient conduit. Ils me proposèrent aussitôt d'intéresser le grand-duc à ma position, et firent effectivement quelque temps après tout ce qui dépendait d'eux pour me rendre service. Le grand-duc demanda à son père de m'autoriser à habiter Pétersbourg. L'empereur répondit qu'il serait injuste de m'accorder une faveur qui ne pouvait s'étendre aux autres exilés; mais, en considération de l'intérêt que me portait le grand-duc, il voulut bien permettre que l'on me fixât pour résidence la ville de Vladimir; c'était un adoucissement géographique de sept cents verstes à mon exil, et un pareil changement avait bien son prix.

Le soir, il y eut bal à l'assemblée de la noblesse.

Les musiciens qui avaient été amenés depuis quelques jours d'une propriété des environs étaient arrivés ivres morts; le gouverneur décréta qu'ils seraient renfermés à la maison de police vingt-quatre heures avant le bal, et qu'on les conduirait sous bonne garde dans l'orchestre de la salle : ils y furent tenus séquestrés par mesure de précaution, jusqu'à la fin du bal.

La fête, ridiculement organisée, était tout à la fois mesquine et de mauvais goût, comme c'est toujours le cas dans les villes de province qui se mettent en frais de représentation. Les employés de la police se démenaient; les fonctionnaires, en grand uniforme, se tenaient pressés contre le mur; les dames entouraient le grand-duc, ainsi que le font les femmes sauvages lorsqu'il leur arrive un étranger... Puisqu'il est question de dames, le fait suivant, que l'on me conta ensuite, ne sera pas déplacé. Dans une petite ville qui se trouvait sur le passage du grand-duc, on avait préparé un goûter après l'exposition. L'héritier ne mangea qu'une pêche, dont il posa le noyau sur le bas d'une fenêtre. Une longue figure empourprée par l'eau-de-vie se détacha tout à coup de la foule des fonctionnaires; c'était le conseiller du tribunal de district, mauvais plaisant s'il en fut; il se dirigea à pas comptés vers la fenêtre, prit le noyau et le mit dans sa poche. Après le bal, ou le goûter, il s'approcha d'une des

dames les plus honorables de la ville, et lui proposa l'auguste noyau; elle l'accepta avec ravissement. Il fit le même don à cinq autres femmes, qui toutes l'en remercièrent avec la même effusion. Le digne conseiller avait acheté cinq pêches pour jouer ce tour; mais chacune des dames en question prétendit que son noyau était le véritable.

Le grand-duc partit, et Tioufaïef se disposait avec un serrement de cœur à quitter son pachalik pour le fauteuil de sénateur. Il lui était réservé un sort beaucoup moins honorable. Quelques semaines après le départ du grand-duc, le courrier de Pétersbourg apporta un paquet de lettres adressées, non plus au gouverneur, mais à l'administration du gouvernement! Toute la chancellerie en fut consternée. Le greffier se rendit précipitamment chez Tioufaïef; mais celui-ci se dit malade. Une heure après nous apprîmes qu'il était destitué, — sans phrases.

Toute la ville en fut ravie; il l'avait tenue dans un état d'oppression administrative, accablant et corrupteur. Cependant je dois avouer que la joie des fonctionnaires me faisait mal à voir; plus d'un âne donna un coup de pied à ce sanglier blessé. La bassesse humaine s'étala à cette occasion avec non moins de cynisme que lors de la chute de Napoléon, toute proportion gardée. J'étais depuis longtemps ouvertement brouillé avec lui, et il m'aurait

infailliblement relégué dans quelque méchant bourg comme Kaï, s'il n'avait été chassé lui-même. En me tenant éloigné de lui je ne changeai donc rien à ma conduite antérieure. Mais une foule d'autres qui, la veille, tiraient leur chapeau en apercevant sa voiture, cherchaient à prévenir ses moindres désirs, souriaient à son barbet et offraient du tabac à son valet de chambre, daignaient à peine le saluer maintenant, et s'élevaient avec force contre des abus dont ils avaient eu leur part. Tout cela n'est pas nouveau; il en fut toujours ainsi partout, et cette bassesse doit être mise sur le compte de la nature humaine; c'est pourquoi il ne conviendrait point de s'en montrer surpris.

Le nouveau gouverneur, Kornilof, ne tarda pas à arriver; c'était un tout autre homme: grand, replet, sympathique, âgé d'une cinquantaine d'années, à la figure agréable, souriante, et aux manières distinguées. Il s'exprimait avec beaucoup de facilité, correctement, et affectait une précision et une clarté qui, à force d'exactitude, avaient l'inconvénient d'obscurcir les sujets les plus simples. Élève du lycée, camarade de Pouchkine, il avait servi dans la garde; il achetait les bons ouvrages français qui paraissaient, aimait à causer de choses sérieuses, et me donna le livre de Tocqueville sur la démocratie américaine le lendemain de son installation.

Le changement était bien brusque. Les mêmes chambres, le même ameublement, et au lieu d'un *baskak*[1] têtu, à la face toungouse et aux mœurs de la Sibérie, un doctrinaire, un peu pédant, il est vrai, mais du moins un homme de bonne compagnie. Le nouveau gouverneur était intelligent; toutefois son esprit brillait plus qu'il n'échauffait, comme une belle journée d'hiver, pleine d'agrément, mais qui ne saurait mûrir le moindre fruit. Ajoutez à cela qu'il était formaliste en toutes choses, hormis dans les affaires administratives ; et ce formalisme du second degré, s'il est permis de s'exprimer ainsi, ne m'était pas moins fort désagréable.

Comme Kornilof était réellement marié, la maison du gouverneur perdit son caractère ultra-garçon et polygamique. Ce changement ramena, bien entendu, tous les conseillers à leurs épouses; les vieillards chauves ne se vantèrent plus de leurs conquêtes, et se mirent au contraire à parler avec tendresse de leurs compagnes fanées, desséchées, ou enveloppées de graisse au point qu'il était impossible de les saigner.

Peu d'années avant son arrivée à Viatka, Kornilof, qui venait de se démettre des fonctions de colonel de la garde, avait été nommé gouverneur civil dans je ne sais quelle ville. Lorsqu'il prit les rênes de

1. C'est le nom que l'on donne à des officiers tatares d'un ordre inférieur.

la *voiévodstvo*[1] de Viatka, il n'avait encore aucune expérience des affaires, et, comme tous les débutants au service de l'État, il s'imposa d'abord pour règle de lire les papiers qu'on lui soumettait. Ayant reçu un jour d'un gouvernement un acte qu'il avait lu à plusieurs reprises sans y rien comprendre, il appela son secrétaire et lui dit d'en prendre connaissance. L'employé le parcourut, mais il lui fut impossible d'en expliquer clairement le sens.

— « Que comptez-vous donc en faire? — lui demanda Kornilof, — lorsque nous vous l'enverrons à la chancellerie.

— « Je le remettrai au troisième bureau.

— « Le chef de ce bureau sait donc la réponse qu'il faut donner?

— « Sans doute, Votre Excellence; voilà sept ans qu'il dirige ce bureau.

— « Dites-lui de venir. »

Le chef de bureau entra; Kornilof lui remit le papier et demanda ce qu'il fallait faire. Le fonctionnaire parcourut rapidement la pièce, et répondit que la chambre des finances devait être saisie de l'affaire, après quoi l'ispravnik serait chargé de la poursuivre.

— « Mais de quoi s'agit-il, en définitive? »

1. On appelait autrefois voiévodes les gouverneurs des provinces.

Le chef de bureau se troubla, et finit par avouer qu'il lui serait difficile de l'expliquer de vive voix, mais que la plume à la main il répondrait facilement.

— « Voici une chaise; veuillez écrire votre réponse. »

Le chef de bureau prit une plume et écrivit couramment deux pièces qu'il soumit au gouverneur. Celui-ci les lut plusieurs fois, et n'y comprit toujours rien. « Toutefois, je reconnus, — dit-il à celui dont je tiens l'anecdote, — que c'était effectivement une réponse au document en question, et signai de confiance. Je n'ai plus entendu parler de cette affaire; la réponse avait été jugée suffisante. »

L'autorisation de me rendre à Vladimir arriva pour les fêtes de Noël. Je pressai mes préparatifs de départ et me mis bientôt en route.

Je ne quittai pas sans regret les personnes que je voyais habituellement à Viatka. J'avais trouvé dans cette ville éloignée deux ou trois jeunes marchands avec lesquels je m'étais lié d'une bonne et franche amitié. Je suis persuadé que la plupart d'entre eux se souviennent de moi, et n'ont point oublié le sujet des conversations qui occupaient nos soirées, dans une petite chambre, pendant qu'il gelait à 25 et 30 degrés. Au moment de mon départ, c'était à qui donnerait à l'exilé les plus vifs témoignages d'intérêt. Plusieurs traîneaux m'accompagnèrent jusqu'au premier relais, et malgré toutes mes in-

stances, on encombra mon équipage d'une foule de provisions et de bouteilles de vin, qui m'embarrassaient beaucoup.

Où êtes-vous maintenant, amis hyperboréens? que faites-vous? Il y a plus de vingt ans que nous ne nous sommes vus. Avez-vous beaucoup vieilli? vos fils et vos filles sont-ils mariés? Qui de vous s'est enrichi? Avez-vous gagné un rang de plus, ou — la goutte? Au reste, la question n'est point là. Avez-vous gardé le souvenir de nos soirées, de nos discussions audacieuses? Les mêmes cordes vibrent-elles encore dans votre cœur, et frémissent-elles d'indignation et d'amour, — comme autrefois? Voilà ce que je tiendrais à savoir. Quant à moi, je suis resté le même, incorrigible; vous ne l'ignorez pas. Je pense souvent à vous; j'ai conservé quelques-unes de vos lettres et il m'arrive de les relire. — « Je n'hésite pas à te confier » — m'écrivait l'un de vous, le 26 janvier 1838 — « que je suis tout malheureux maintenant. Aide-moi à marcher dans la voie que tu nous as ouverte; tes conseils me manquent. Je veux m'instruire à toute force; en m'abandonnant, tu te rendras coupable d'un grand crime. » — Un autre me disait : — « Je te bénis, comme le paysan bénit la pluie qui a fécondé son champ inculte. » — Ce n'est assurément pas un sentiment mesquin de vanité qui me porte à citer ces lettres, mais bien le prix que j'y attache; je ne puis les relire sans

verser des larmes. Ces chaleureux témoignages d'amitié et de confiance me font oublier les neuf mois que j'ai passés en prison, et mes trois années d'exil à Viatka.

Depuis Iaransk [1], la route traverse des forêts de sapins qui s'étendent à perte de vue. Il faisait clair de lune, et les nuits étaient très-froides; mon petit traîneau courait avec rapidité sur le chemin étroit que nous suivions. Je n'ai jamais vu depuis de forêts pareilles; elles se prolongent sans la moindre interruption jusqu'à Arkangel [2], et des élans arrivent quelquefois en les suivant jusque dans le gouvernement de Viatka. Les buissons y sont rares; les sapins, au tronc élancé, passaient devant mon traîneau comme des soldats; leurs noires aiguilles traversaient la neige qui les couvraient et pendaient comme des soies de cochon; je m'endormais et me réveillais bientôt; — les régiments de sapins marchaient toujours d'un pas rapide, en secouant çà et là leur manteau de neige. On changeait de chevaux dans de petites clairières; la maison de poste est une cabane perdue au milieu des arbres, les chevaux sont attachés à des pieux et remuent leurs grelots; deux ou trois petits Tchérémisses, encore à

1. Petite ville du gouvernement de Viatka, elle se trouve à 218 verstes de cette dernière et à 793 verstes de Moscou.

2. Chef-lieu du gouvernement de ce nom, situé sur les bords de la mer Blanche, à 1236 verstes de Moscou.



moitié endormis, accourent en tuniques brodées, le cocher votiak échange avec ses camarades quelques gros mots d'une voix de contralto enrouée, crie : Aïda ! aïda ! à ses chevaux, entonne un chant à deux notes... et l'on ne voit plus de nouveau que la neige et les sapins, les sapins et la neige...

A la limite même du gouvernement de Viatka, il me fut donné de faire mes adieux aux employés du pays, et la scène à laquelle j'assistai pour la *clôture* est bien digne de ce monde administratif. Nous venions d'arriver à un relais ; le cocher se mit à dételer les chevaux ; un paysan de haute taille parut à l'entrée de la maison et demanda :

— « Qui est le voyageur ?

— « Qu'est-ce que ça te fait ? — lui répondis-je.

— « Ça me regarde, car c'est l'ispravnik qui le demande, et moi je suis le *roscilnoï*[1] du tribunal du district.

— « Alors, entre dans la maison de poste ; tu y verras mon permis de route. »

Le paysan disparut ; mais il revint une minute après et dit au cocher :

— « Qu'on ne lui donne pas de chevaux ! »

C'était un peu trop fort. Je sautai du traîneau et entrai dans la maison de poste. L'ispravnik était assis, à moitié ivre, sur le banc, et à côté de lui un

1. Paysan ou soldat en retraite, attaché au tribunal et chargé d'en porter les arrêts.

secrétaire, à moitié ivre aussi, écrivait sous sa dictée. Dans l'angle du banc qui faisait face à ce couple se tenait assis ou plutôt étendu un homme dont les mains et les pieds étaient chargés de fer. Plusieurs bouteilles, des verres, de la cendre de tabac et des liasses de papiers couvraient la table.

— « Où est l'ispravnik ? — demandai-je vivement.

— « Il est ici, » — me répondit-il ; et je le reconnus aussitôt : c'était un nommé Lazaref, que j'avais vu à Viatka. Il me regarda d'un air insolent, puis s'élança tout à coup vers moi, les bras ouverts. Il est bon de dire que depuis le départ de Tioufaïef les fonctionnaires, voyant que j'étais en très-bons termes avec le nouveau gouverneur, commençaient un peu à me craindre.

J'arrêtai Lazaref de la main, et lui demandai fort sérieusement :

— « Comment avez-vous pu défendre qu'on me donnât des chevaux ? Il n'est pas permis de se moquer ainsi des voyageurs !

— « C'est une plaisanterie, croyez-moi. Comment n'avez-vous pas honte de vous fâcher ! Allons ! des chevaux ! vite des chevaux ! Qu'attends-tu, brigand ? — cria-t-il au roscilnoï. — Et vous, — me dit-il, — vous me ferez le plaisir d'accepter en attendant une tasse de thé.

— « Je vous remercie.

— « Mais n'avons-nous pas du champagne?... il se jeta sur les bouteilles ; elles étaient vides.

— « Que faites-vous ici ?

— « Une instruction. Voilà un jouvenceau qui a tué son père et sa sœur à coups de hache, dans une dispute et par jalousie.

— « Et tout en l'interrogeant vous vous régalez ?»

L'ispravnik se troubla un peu. Je jetai les yeux sur le Tchérémisse, jeune homme d'une vingtaine d'années : il avait une figure tout à fait orientale, de petits yeux étincelants, et des cheveux noirs ; rien n'annonçait chez lui la férocité. Cette scène me révolta à un tel point que je sortis de la chambre. L'ispravnik courut après moi, tenant un verre d'une main, et de l'autre une bouteille de rhum ; il voulait à toute force m'en faire boire. J'y consentis pour me débarrasser de lui ; il me saisit la main et me dit :

— « Pardonnez-moi; je suis coupable! qu'y faire! Mais j'espère que vous n'en direz rien à Son Excellence; vous aurez pitié d'un homme honorable. » — puis il me baisa vivement la main en répétant plus de dix fois : — « Oh ! oui ! vous épargnerez un homme honorable ! »

Ayant enfin réussi à retirer ma main, je lui répondis avec un profond sentiment de dégoût : — « Rentrez donc, et croyez bien que je ne songerai guère à vous.

— « Mais que pourrais-je faire pour vous être agréable ?

— « Voyez qu'on attelle promptement les chevaux.

— « Allons ! vite ! — s'écria-t-il, — aïda ! aïda ! » et tout en parlant ainsi il ajustait je ne sais quels bouts de corde à l'attelage.

Cette aventure s'était gravée dans ma mémoire. Lorsque je me trouvai pour la dernière fois à Pétersbourg, en 1846, je dus me rendre à la chancellerie du ministre de l'Intérieur pour obtenir un passeport. Pendant que je m'expliquais avec un chef de bureau, je vis passer dans la salle un particulier qui distribuait des poignées de main aux employés les plus élevés en grade, et donnait un signe de tête protecteur aux chefs de table.

— « Est-il possible ! me dis-je. Quel est ce monsieur ? — demandai-je à l'employé.

— « C'est Lazaref, fonctionnaire en service extraordinaire, attaché à la personne du ministre, et jouissant d'une grande considération.

— « N'a-t-il pas été ispravnik dans le gouvernement de Viatka ?

— « Oui.

— « Recevez mes félicitations, Messieurs ; il m'a baisé la main, dans le gouvernement de Viatka, il y a neuf ans de cela. Le ministre choisit bien son monde ! »

En sortant de la maison de poste de Kosmodémiansk pour monter en traîneau, je remarquai que l'attelage était à la russe : un timonier et deux chevaux de volée; le timonier agitait gaiement la clochette qui pendait à la *douga*[1]. Dans les gouvernements de Perme et de Viatka, les chevaux sont attelés à la file l'un de l'autre, ou du moins en arbalète[2]. Mon cœur tressaillit de joie lorsque je reconnus ce changement.

— « Allons! montre-nous ton adresse, » — dis-je au jeune cocher crânement assis sur le devant du traîneau. Il avait un touloupe qui n'était pas couvert de drap, et des gants de peau tellement durs qu'il put à peine fermer la main pour recevoir la petite pièce d'argent que je lui donnai.

— « Nous vous ferons honneur. Eh! vous, les petits pigeons! — cria-t-il aux chevaux, — attention! Maître, — ajouta-t-il en se tournant vers moi, tenez-vous bien, voilà une descente et je vais lâcher mes bêtes. »

A peine avait-il achevé, qu'il lança effectivement ses chevaux sur une pente rapide qui conduit au bord du Volga; le traîneau ne glissait pas, il sautait tan-

1. Pièce de bois demi-circulaire, qui sert à joindre les extrémités des deux brancards, en passant au-dessus de la tête du cheval, et au milieu de laquelle les cochers de la poste pendent une clochette.

2. Ce mode d'attelage est usité dans toute la Russie, en hiver, lorsqu'on suit des chemins de traverse encombrés de neige.

tôt à droite, tantôt à gauche; les chevaux couraient ventre à terre; le cocher ne se possédait pas de joie, et j'avoue que moi-même je me trouvais sous le charme de cette course rapide, toute périlleuse qu'elle était. C'est ainsi que j'allais au-devant de l'année 1838, la plus heureuse de ma vie; mais il faut que je conte la manière dont je l'ai saluée.

A quatre-vingts verstes de Nijni, j'entrai dans une maison de poste avec mon valet de chambre Matvéï, pour nous réchauffer. Il gelait très-fort, et le vent rendait le froid encore plus sensible. Le maître de poste, homme maigre et d'une apparence maladive, inscrivait mon permis de route, en se dictant à lui-même chaque lettre, ce qui ne l'empêchait pas de se tromper. Ayant ôté ma pelisse, je me mis à marcher dans la chambre sans quitter mes énormes bottes fourrées; Matvéï se chauffait à un poêle brûlant, l'hôte continuait son marmotage; une horloge de bois faisait entendre un bruit sourd et faible.

— « Voyez, — me dit tout à coup Matvéï, — il est bientôt minuit; voilà le nouvel an. Je vais apporter quelque chose des provisions que l'on vous à données à Viatka; » — et tout en me parlant ainsi, il me regardait d'un œil interrogatif; mais il n'attendit pas ma réponse et courut chercher des bouteilles et un *koulok*[1].

1. Sorte de sac formé de nattes de tilleul et qui sert à transporter des produits de tout genre.

Cet homme, sur lequel je reviendrai par la suite, était pour moi plus qu'un domestique; je le considérais comme un ami, un frère cadet. Bourgeois de Moscou, il avait été placé par ses parents, pour apprendre l'état de relieur, chez Sonenberg, dont j'ai déjà parlé, et qui ne s'occupait pourtant pas de cette profession. C'est en quittant Sonenberg qu'il entra à mon service.

Je savais qu'un refus de ma part affligerait Matvéï, et d'ailleurs je ne voyais aucun inconvénient à la petite fête qu'il me proposait de célébrer dans cette maison de poste... Le nouvel an est aussi un relais en son genre. Matvéï revint bientôt avec du jambon et une bouteille de champagne. Ce dernier était complétement gelé, et le jambon étincelait de paillettes de glace; nous fûmes obligés de le tailler à coups de hache : mais à la guerre comme à la guerre.

— « A la nouvelle année! Au nouveau bonheur! » — Cette exclamation convenait bien à ma situation actuelle; le bonheur me souriait de nouveau; chaque instant me rapprochait de Moscou. Mon cœur était plein d'espoir! Le maître de poste ne paraissant pas enchanté du champagne gelé, j'y ajoutai un demi-verre de rhum, et ce mélange improvisé eut le plus grand succès. Le cocher, que j'avais invité aussi, se montra encore plus radical; il répandit du poivre dans un verre d'eau-de-vie de

grain, remua la composition avec une cuiller, l'avala d'un trait, et poussa un petit gémissement.

— « Ça chagrine de la bonne façon, » — dit-il d'un ton presque larmoyant en posant le verre. Le maître de poste m'aida lui-même à remonter en traîneau, et dans son empressement, il laissa tomber au milieu du foin dont le traîneau était rempli une chandelle qu'il lui fut impossible de retrouver. Il était fort animé et répétait sans cesse :

— « Vous m'avez mis dans un bel état avec votre nouvel an !... Oui ; en voilà un nouvel an ! »

Le cocher *chagriné* fouetta ses chevaux...

Le lendemain, vers huit heures du soir, j'arrivai à Vladimir et descendis à la porte d'une auberge qui est très-exactement décrite dans le *Tarantasse*[1], avec sa poule au riz, ses *patichi*[2], et son vinaigre en guise de bordeaux.

— « Quelqu'un est venu vous demander aujourd'hui, et je crois qu'il vous attend encore dans la salle de l'auberge, » — me dit le garçon après avoir déchiffré mon nom sur le permis de route. Je ne savais qui pouvait être la personne dont cet homme me parlait.

— « Mais le voici, » — ajouta précipitamment le garçon. Je vis paraître d'abord un énorme plateau

1. Petit roman de M. Sologoube, écrivain qui eut un moment de vogue, sous le dernier règne.

2. Corruption des mots français *pâtés chauds*.

chargé de toutes sortes de produits, pâtés, pommes, oranges, œufs, amandes, raisins secs; et à la suite du plateau, j'aperçus dans le lointain les yeux bleus et la barbe grise du starosta d'un bien que mon père avait dans le voisinage.

— « Gavrila Séménitch ! » — mécriai-je en me jetant dans ses bras.

Ce brave homme était la première personne de ma connaissance que je rencontrais depuis le jour où j'avais été conduit en prison. Je ne pouvais me lasser de regarder ce vieillard intelligent et de causer avec lui. Il me rappelait le voisinage de Moscou, de la maison paternelle, de mes amis. Il avait vu trois jours auparavant tous ceux que j'aimais, et m'apportait leurs salutations... J'étais donc bien près d'eux!

C'est de mon arrivée à Vladimir que date une nouvelle période de mon existence... période chaste, limpide, jeune, sérieuse, solitaire, et pleine d'amour! C'est en tremblant que je vais l'aborder; je crains de manquer de forces. Des événements étranges, des douleurs cuisantes se confient plus facilement au papier que des souvenirs tout à fait sereins qu'aucun nuage n'a attristés. Est-il possible de raconter le bonheur? N'attendez pas de moi de longs récits sur la vie que je menai alors dans mon intérieur. Il s'y est passé bien des faits dont je n'ai parlé à personne, dont je n'ai jamais

parlé, quoiqu'ils n'aient rien de mystérieux ; mais une sorte de timidité de cœur a retenu ma plume.

Complétez vous-mêmes ce que je vais taire : devinez avec votre cœur. Quant à moi, je ne décrirai que le côté extérieur des événements, leur disposition, et n'en toucherai le fond même que bien rarement par une allusion ou un simple mot.

L'EXIL

VLADIMIR



CHAPITRE VI.

La princesse et sa tante.

Lorsque je n'avais encore que cinq ou six ans, Vera Artamonovna avait coutume de me dire, pour me faire tenir tranquille : « C'est bien, c'est bien ; attendez un peu ; je conterai tout à la princesse dès qu'elle sera arrivée. » Je m'apaisais aussitôt, et suppliais ma bonne de n'en rien faire.

La princesse Kovanski, dont Vera Artamonovna me menaçait, était la sœur de mon père, et je la vois encore : vieille, à la mine sévère, toujours de mauvaise humeur, chargée d'embonpoint, impotente,

une tache sur la joue, elle clignait les yeux en parlant, portait un tour sous son bonnet, mettait un peu de bleu et de rouge, et conserva cette habitude jusqu'à la fin de sa vie, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans. Lorsqu'elle m'appelait, c'était pour me fatiguer de sa morale et de ses réprimandes; elle me sermonnait à propos de tout : parce que j'avais plissé mon col de chemise rabattu, sali ma veste, ou ne m'y étais pas bien pris pour lui baiser la main, et alors elle me forçait à recommencer la cérémonie. Après m'avoir bien grondé, elle disait à mon père, tout en prenant délicatement une pincée de tabac dans sa petite tabatière : — « Tu devrais, mon chéri, me confier ton mauvais sujet, afin que je le redresse; avant un mois je l'aurais rendu souple comme soie. » — Je savais fort bien qu'on ne me confierait jamais à elle, et pourtant ces paroles me donnaient le frisson. Cet effroi passa naturellement avec l'âge, mais je n'aimais point la maison de la princesse; je n'y respirais pas à mon aise, je m'y sentais gêné, et regardais sans cesse de côté et d'autre, comme un lièvre captif qui cherche à s'échapper.

L'intérieur de la princesse Kovanski ne ressemblait nullement à celui de mon père ou du sénateur. Tout y était sur l'ancien pied; on y observait rigoureusement les jours maigres; les gens allaient à matines; la veille de l'Épiphanie ils plaçaient une croix

au-dessus de la porte ; les flans que l'on faisait pendant les jours gras étaient magnifiques ; on apprêtait le cochon au raifort, le dîner se servait à deux heures précises, et le souper à neuf heures. La princesse avait résisté à la contagion occidentale dont ses frères étaient atteints, et qui les avait jetés un peu hors de la voie paternelle ; elle déplorait amèrement que Vaniouchka et Lévouchka se fussent gâtés dans cette France dont on parlait tant.

Le logement que la princesse habitait formait une aile de la maison de sa tante la princesse Mestcherski, demoiselle de quatre-vingts ans au moins. Cette dernière était le lien vivant et peut-être unique d'une foule de parentés ascendantes et descendantes. Aux jours de grandes fêtes tous les membres de la famille se réunissaient chez la princesse Mestcherski, et elle apaisait les discussions, réchauffait les amitiés chancelantes : chacun la vénérait et elle le méritait. Après sa mort ces relations cessèrent faute de centre, et ne se reformèrent plus.

Ce fut la princesse Mestcherski qui termina l'éducation de mon père et de ses frères ; lorsqu'ils eurent perdu leurs parents, elle administra leurs terres jusqu'à ce qu'ils fussent majeurs, les plaça dans la garde, et maria leurs sœurs. Je ne sais si elle se félicita beaucoup du résultat de l'éducation qu'elle avait donnée à ses pupilles avec l'assistance d'un ingénieur français, parent de Voltaire, qui en fit

naturellement des *esprits forts*; mais elle savait se faire respecter, et ses neveux, assez peu enclins à la reconnaissance et à la soumission, estimaient leur vieille tante et lui obéissaient souvent, même dans les dernières années de sa vie.

La maison de la princesse Mestcherski, miraculeusement échappée à l'incendie de l'année 1812, n'avait pas été réparée depuis près de cinquante ans; les tentures de soie qui couvraient les murs étaient décolorées et noircies; les lustres dont le temps avait transformé les cristaux en topazes fumées, et leurs aigrettes confusément scintillantes, rendaient un léger tintement lorsque quelqu'un passait dans la chambre; un mobilier de bois d'acajou massif couvert de sculptures, mais dépouillé de ses dorures, garnissait tristement cet intérieur; les commodes aux incrustations chinoises, les tables avec des ornements de cuivre, les statuettes de faïence rococo, tout y rappelait un autre siècle et d'autres mœurs.

Dans l'antichambre étaient assis des laquais aux cheveux blancs qui se livraient gravement et paisiblement à divers petits ouvrages, lisaient à demi-voix le psautier ou un livre de prières dont les pages étaient plus froissées que la reliure. Près de la porte se tenaient de petits domestiques, qui ressemblaient plutôt à de vieux nains qu'à des enfants; jamais ils ne riaient ni n'élevaient la voix.

Le silence de mort qui régnait dans les appartements intérieurs était interrompu de temps en temps par les cris et les infructueux efforts d'un perroquet essayant de parler, le son mat des coups de bec dont il frappait son juchoir doublé d'étain, et le gémissement désagréable d'un petit singe poitrinaire, tout rabougri par la vieillesse, et habitant une petite niche ménagée sous un poêle de faïence. Cet animal, qui portait un costume de débardeur aux longues culottes rouges, répandait dans toute la chambre une odeur particulière et fort désagréable. La salle voisine était remplie d'une foule de portraits d'époques et de dimensions diverses, représentant des personnages d'âges et de costumes différents, mais tous appartenant à la famille. Quelques-uns de ces portraits avaient pour moi un grand intérêt, en raison du contraste qu'ils formaient avec leurs originaux. Un jeune homme d'une vingtaine d'années, en habit à la française vert clair, et la tête poudrée, souriait aux visiteurs d'un air poli; — c'était mon père. Une jeune fille aux cheveux en désordre, tenant un bouquet de roses à la main, la figure ornée d'une mouche, et le buste impitoyablement enfoncé dans une sorte de bocal à rainures qui surmontait un vertugadin énorme, représentait la sévère princesse!...

A mesure que l'on approchait du cabinet de la maîtresse de la maison, le silence et la gravité aug-

mentaient. De vieilles femmes de chambre, en bonnets blancs à larges garnitures, allaient et venaient avec de petites théières, et elles marchaient avec tant de précaution qu'on les entendait à peine; par moments, apparaissait à une porte un vieux serviteur en longue redingote bleue de gros drap. On ne distinguait presque point le bruit de ses pas; il rapportait ce qu'il avait à communiquer à la plus ancienne des femmes de chambre, en remuant seulement les lèvres, sans articuler le moindre son.

La maîtresse de la maison, petite, desséchée, ratatinée, mais nullement ridicule, était ordinairement assise ou étendue, entourée de coussins, sur un grand divan d'une forme bizarre; tout était blanc sur elle et autour d'elle, sa capote, son bonnet, les coussins et la housse qui recouvraient le divan; la blancheur de ses vêtements, jointe à la faiblesse de sa voix et à la pâleur mate de ses traits délicats, donnait à toute sa personne un air d'outre-tombe; elle semblait n'avoir que le souffle. Une grande montre anglaise, posée sur la table, faisait entendre ses spondées cadencés et nets, tic tac, tic tac, tic tac... On eût dit qu'elle lui mesurait un dernier quart d'heure d'existence...

La princesse Kovanski paraissait vers midi dans l'appartement de sa tante, et s'établissait gravement dans un large fauteuil; son logement désert lui paraissait ennuyeux. Je me souviens encore de son

mari, petit vieillard qui se grisait à l'insu de sa femme avec des liqueurs du pays, et ne faisait rien qui vaille à la maison ; entièrement soumis aux volontés de la princesse, il n'osait s'y opposer que verbalement, et cela encore après avoir sacrifié à sa passion favorite. La princesse avait coutume de s'étonner que le petit verre d'eau-de-vie dont Fédor Serguéïévitch se régalait officiellement avant ses repas eût autant d'action sur son cerveau; elle le laissait du reste jouer toute la matinée avec des geais, des rossignols et des serins qui criaient à plein gosier ; il apprenait à chanter, aux uns avec une serinette, aux autres en sifflant lui-même. On le voyait se diriger de grand matin du côté du marché pour acheter ou troquer des oiseaux, et il se félicitait, en véritable artiste, d'avoir attrapé (il le pensait du moins) quelques-uns des marchands qui se livrent à ce commerce. Et il continua longtemps cette utile existence ; mais un beau jour, pendant qu'il sifflait un air à ses serins, il tomba à la renverse et mourut deux heures après.

La princesse Kovanski, restée veuve avec deux filles, les établit l'une et l'autre; celles-ci ne s'étaient pas mariées par amour, mais uniquement pour se soustraire au joug maternel. Toutes deux moururent en couche. La princesse avait été réellement malheureuse, mais le chagrin, loin d'adoucir son humeur, l'avait plutôt aigrie. Au lieu de lui apprendre

l'humilité et la douceur, les misères de la vie l'avaient rendue plus dure et plus sombre. Il ne lui restait que ses frères et la princesse Mestcherski, qui ne la quittait presque jamais, surtout depuis la mort de son mari. Cette fidèle amie ne s'occupait de rien dans son intérieur; la princesse y gouvernait despotiquement et se plaisait même à tourmenter sa douce compagne en affectant de lui porter le plus vif intérêt.

La maison de la princesse Mestcherski était remplie de toutes sortes de vieilles femmes dont la plupart se bornaient à y venir passer quelques jours ; ces saintes en état de vagabondage, un peu toquées et très-dévotes, souvent malades et toujours fort malpropres, couraient ainsi toutes les maisons seigneuriales dont les propriétaires étaient restés fidèles aux anciens usages ; elles mangeaient chez l'un, un autre leur donnait quelques vieilles défroques, un troisième leur envoyait un peu de gruau et de bois ; elles se fournissaient ailleurs de choux et de toile, et grâce à ce petit manége elles vivaient tant bien que mal. On les trouvait partout à charge, on les fuyait partout, on leur donnait partout la dernière place, et cependant on les accueillait par ennui, par désœuvrement, et surtout parce qu'elles savaient une foule de tripotages. En présence des personnes étrangères à la maison, ces tristes figures, qui se tenaient ordinairement assises dans les coins et le

long des murs, se taisaient presque toujours, et échangeaient sournoisement des regards envieux; elles soupiraient en secouant la tête, se signaient, comptaient à voix basse les mailles de leurs tricots, marmotaient des prières, et peut-être des injures. Mais sitôt qu'elles se retrouvaient en tête-à-tête avec leur bienfaitrice ou leur protectrice, elles se dédommageaient amplement de ce silence par un bavardage intarissable, et maltraitaient impitoyablement toutes les autres bienfaitrices qui les nourrissaient et leur envoyaient des cadeaux.

Ces bonnes âmes étaient toujours à solliciter quelque chose de la princesse Mestcherski, et en échange des dons qu'elle leur faisait, souvent à l'insu de sa nièce qui n'aimait pas à gâter les gens, elles lui apportaient des *prosvira*[1] rassies, et principalement toutes sortes d'objets tricotés et fort inutiles, que la vieille princesse revendait ensuite à leur profit sans prendre en considération, bien entendu, la volonté de l'acquéreur.

Comme tous les jours anniversaires, les fêtes patronales et les autres fêtes annuelles, la veille du nouvel an était célébrée dans la maison de la princesse Mestcherski avec solennité, et au milieu d'un grand concours de parents et d'amis. On apportait la Sainte-Vierge d'Iversk[2]; les

1. Petits pains de froment, servant à la communion.
2. Cette image, qui se trouve placée dans une chapelle atte-

moines et les prêtres suivaient l'image en chantant des prières dans toutes les chambres; la maîtresse de la maison se signait, et passait sous l'image; puis les hôtes, les domestiques, les femmes de chambre, tous les assistants, en un mot, jeunes et vieux, en faisaient autant. Après quoi chacun présentait à la princesse ses félicitations à l'occasion de la nouvelle année, et lui offrait une foule de bagatelles comme on en donne aux enfants. Elle s'en amusait pendant quelque temps et les distribuait ensuite à son tour.

Mon père me conduisait à cette cérémonie païenne qui se célébrait toujours de la même manière; seulement il y manquait chaque fois quelque vieillard ou quelque vieille femme; on se gardait bien d'en parler, mais la princesse Mestcherski disait ordinairement: — « Il nous manque notre bon Ilia Vassilievitch (ou tout autre); que Notre-Seigneur ait pitié de son âme! Quel est celui d'entre nous qu'il aura appelé à lui l'année prochaine? » — et elle hochait la tête d'un air contrit.

Cependant les spondées de la montre anglaise continuaient à lui mesurer les heures, les minutes...,

nante au mur extérieur du Kremlin, est en grande vénération, principalement chez le peuple et les classes moyennes. La châsse précieuse dont elle est entourée fut faite sous le règne de l'impératrice Élisabeth. On porte cette image en voiture dans les maisons riches, et ces promenades religieuses procurent à la chapelle en question un très-beau revenu.

et finirent par atteindre la seconde fatidique. La princesse Mestcherski se leva un matin légèrement indisposée; elle marcha dans les chambres, et ne se sentit point soulagée ; il lui prit un saignement de nez très-abondant; puis, toujours faible et fatiguée, elle s'étendit sur son canapé, s'endormit paisiblement... et ne se réveilla plus. Elle était dans sa quatre-vingt-dixième année.

La princesse Kovanski hérita de la maison et d'une partie de la fortune de sa tante, mais le côté moral de cette longue carrière devait lui échapper; le rôle patriarcal d'aïeule que la princesse Mestcherski remplissait dans sa famille n'était point de son goût, et elle ne renoua pas les liens rompus par sa mort. Tout prit subitement dans la maison un aspect lugubre, comme il arrive dans les endroits montagneux, au coucher du soleil; des ombres épaisses et prolongées enveloppèrent cet intérieur. La princesse ferma l'appartement de sa tante et continua d'habiter l'aile où elle avait vécu jusqu'alors; la cour se couvrit bientôt d'herbe, les murs et les châssis des fenêtres prirent une teinte de plus en plus sombre; le péristyle, sous lequel dormaient habituellement deux chiens difformes, au poil jaunâtre, ne tarda pas à tomber de vétusté.

Les parents et les connaissances abandonnèrent peu à peu la princesse; elle s'affligeait de cette

désertion, mais ne savait pas y remédier. Ayant vu mourir toute sa famille, elle commença à veiller avec un redoublement de soin au prolongement de son existence inutile, et repoussa impitoyablement tout ce qui, pour le physique comme pour le moral, était de nature à troubler son repos. Redoutant le passé et ses souvenirs, elle avait éloigné les objets qui lui rappelaient son mari et ses filles, jusqu'à leurs portraits. Après la mort de sa tante, elle en agit de même; — le perroquet et le singe furent relégués dans l'antichambre, et plus tard emportés hors de la maison. Le singe finit ses jours à l'écurie du sénateur, au milieu de l'odeur suffocante du tabac que fumaient les cochers, servant à l'amusement des postillons.

Le soin égoïste de leur propre conservation dessèche affreusement le cœur des vieillards. Lorsque la maladie de sa dernière fille eut pris un caractère tout à fait désespéré, on engagea la princesse à s'éloigner, et elle suivit ce conseil. Rentrée dans sa chambre, elle ordonna de lui apporter diverses essences et des feuilles de chou (pour envelopper sa tête), tous ces remèdes pouvant lui être nécessaires quand elle apprendrait la terrible nouvelle. Elle ne demanda pas à voir son mari ni ses filles après leur mort, ne leur fit point ses adieux, au moment où on se disposait à ensevelir leur corps, et n'assista même pas à leur enterrement. Longtemps après

ayant compris, à quelques paroles de son neveu, que le sénateur, celui de ses frères qu'elle aimait le mieux, venait de mourir, elle pria le visiteur de ne pas lui en dire plus long sur ce triste sujet. Avec de pareilles précautions contre son propre cœur et un cœur aussi disposé à entendre raison, il est fort naturel que l'on atteigne l'âge de quatre-vingts et même de quatre-vingt-dix ans sans la moindre indisposition et en digérant bien.

Au reste, je ferai observer, à la justification de la princesse, que ce monstrueux éloignement pour tout ce qui attriste était beaucoup plus commun chez les gens du grand monde, au siècle dernier, que de notre temps. Le célèbre Kaunitz défendait sévèrement, dans ses vieux jours, qu'on lui annoncât la mort de n'importe qui, tant il avait peur de mourir. Lorsque Joseph II eut cessé de vivre, le secrétaire du prince, ne sachant comment faire pour en instruire son maître, lui dit que l'empereur Léopold venait de prescrire je ne sais quelle mesure. Kaunitz n'en demanda pas davantage; il pâlit et tomba sur un fauteuil. Son jardinier évitait de prononcer devant lui le mot de bouton, pour ne point lui rappeler la petite vérole. Ce fut en causant avec l'ambassadeur d'Espagne qu'il apprit par hasard la mort de son propre fils. Comme il nous sied de nous moquer des autruches qui, dans les moments de danger, se cachent la tête sous leur aile !

Afin d'assurer son repos, la princesse avait institué autour d'elle une sorte de police dont la direction était confiée à une personne fort habile. Indépendamment des vieilles vagabondes qui continuaient à peupler la maison, elle avait auprès d'elle une dame de compagnie. Ce poste honorable était rempli par une grosse femme aux joues vermeilles, veuve de je ne sais quel employé de Zvénigorod, très-fière de sa noblesse et du rang d'assesseur qu'avait eu son époux. Cette chère dame, à l'humeur inquiète et irascible, ne pouvait pardonner à Napoléon la fin prématurée d'une vache qu'elle avait perdue dans la guerre patriotique de l'année 1812. Je me souviens encore qu'à la mort d'Alexandre, elle s'occupa sérieusement de la largeur des pleureuses que son rang lui commandait de porter.

Tant que la princesse Mestcherski vécut, cette femme ne remplit dans la maison qu'un rôle tout à fait secondaire, mais elle sut si bien se plier ensuite à la continuelle préoccupation de tranquillité et aux caprices de sa maîtresse, qu'elle prit bientôt auprès de la princesse Kovanski la place que celle-ci avait auprès de sa tante. La digne Maria Stépanovna roulait comme une boule de chambre en chambre, jour et nuit, criant, grondant, ne laissant point de répit aux gens, portant plainte contre eux, se livrant à des enquêtes sur la conduite des femmes de chambre, distribuant des soufflets aux petits

domestiques et leur tirant les oreilles; elle tenait les comptes, surveillait la cuisine, les écuries, chassait les mouches qui incommodaient la princesse, lui frottait les pieds, l'obligeait à prendre des médecines. Aucun des serviteurs n'avait accès auprès de la maîtresse; la dame de compagnie était l'Araktchéïef, le Biren, en un mot, le premier ministre de cet intérieur. La princesse, quoique imbue de préjugés, avait pourtant un fond d'éducation; elle ne put se faire d'abord à la veuve de Zvénigorod, à sa voix criarde, à ses manières communes, mais finit par lui montrer une entière confiance, surtout lorsqu'elle eut reconnu avec bonheur que Maria Stépanovna avait considérablement réduit les dépenses de la maison, dont l'entretien était pourtant fort peu coûteux avant cela. A qui la princesse destinait-elle ces économies? C'est ce qu'il eût été difficile de prévoir, car elle n'avait d'autres héritiers que ses frères, et leur fortune était deux fois plus considérable que la sienne.

Avec tout cela la princesse n'en menait pas moins, depuis la mort de son mari et de ses filles, un genre de vie qui ne laissait pas de lui paraître assez monotone, et elle était fort heureuse lorsque la vieille gouvernante française qui avait élevé ses filles venait passer quelques semaines dans sa maison, ou quand la cousine de Kortchéva lui rendait visite. Mais toutes ces distractions étaient aussi rares que

passagères, et d'ennuyeux tête-à-tête avec la dame de compagnie n'en remplissaient pas les intervalles. Un sujet d'occupation, un jouet, un amusement s'offrit fort naturellement à la princesse, peu de temps avant sa mort.

CHAPITRE VII.

L'orpheline.

Au milieu de l'année 1825, le chimiste ayant pris la direction des biens de son père pour y établir un peu plus d'ordre, envoya de Pétersbourg à la terre de Chatskoïé tous ses frères et ses sœurs; il les y logea dans la maison seigneuriale, leur alloua un entretien convenable, et remit à d'autres temps le soin de leur donner quelque éducation et d'assurer leur avenir. La princesse étant allée les voir, l'une des sœurs du chimiste, petite fille de huit ans, la frappa par son air pensif et mélancolique; elle la prit dans sa voiture, la ramena en ville et l'y garda. La mère de cette enfant ne demandait pas mieux; elle partit bientôt avec le reste de sa famille pour Tambof. Le chimiste y consentit aussi; il lui était parfaitement indifférent que sa sœur fût auprès de la princesse ou ailleurs.

— « N'oublie jamais, — dit la dame de compagnie à la petite aussitôt son arrivée, — que la prin-

cesse est ta bienfaitrice; prie pour la prolongation de ses jours. Que deviendrais-tu sans elle ! »

C'est au milieu de l'intérieur lugubre auquel présidaient ces deux vieilles femmes acariâtres, l'une pleine de manies et de caprices, l'autre stylée à exercer un espionnage incessant, dépourvue de toute délicatesse et de tout tact, que se trouva subitement jetée cette enfant; on venait de l'arracher aux siens pour servir de distraction, comme on achète un petit chien, ou comme le prince Fédor Serguéiévitch allait choisir des oiseaux au marché. Peu de jours après son arrivée mon père me mena chez la princesse; revêtue d'une longue robe de laine noire, pâle jusqu'à en paraître blême, l'orpheline se tenait assise près d'une fenêtre; elle était silencieuse et regardait dans la cour d'un air étonné, effrayé, paraissant craindre de jeter les yeux d'un autre côté. La princesse l'appela et la présenta à mon père. Celui-ci, toujours froid et impassible, lui donna négligemment une tape sur l'épaule, observa que son frère défunt ne savait jamais ce qu'il faisait, ajouta quelques remarques peu bienveillantes pour le chimiste et parla d'autre chose. L'enfant avait les larmes aux yeux; elle retourna à la fenêtre et se mit de nouveau à regarder dans la cour.

Une triste existence commençait pour elle; jamais un regard sympathique, jamais une parole bienveillante, une caresse; partout autour d'elle des

étrangers, des figures ridées et jaunies par l'âge, des êtres expirants, la décrépitude. La princesse se montrait toujours à son égard sévère, exigeante, et s'en tenait constamment si éloignée que la pauvre enfant ne pouvait songer à s'attacher à elle, ni même se réjouir ou s'attrister en sa présence. Les personnes qui fréquentaient la maison ne lui donnaient aucune attention. La dame de compagnie la supportait comme une fantaisie de la princesse, comme une chose inutile, mais dont elle n'avait rien à craindre; il lui arrivait même, surtout en présence de visites, d'insinuer d'un ton doucereux qu'elle la protégeait et intervenait en sa faveur auprès de la princesse.

L'orpheline ne se faisait point à ce genre de vie; après une année de séjour dans la maison, elle y paraissait aussi peu habituée qu'au moment de son arrivée, et encore plus triste. La princesse elle-même s'étonnait de la voir toujours si *sérieuse*, et souvent, remarquant l'air d'abattement avec lequel la pauvre petite restait des heures entières à tricoter devant une table, elle lui disait : — « Pourquoi ne t'amuses-tu pas un peu ? Va courir, jouer; » — l'enfant souriait, rougissait, balbutiait un remercîment, mais ne quittait pas sa chaise. Au reste, la princesse la laissait ordinairement en repos ; elle ne s'inquiétait nullement de sa tristesse, et ne faisait rien pour la distraire. Aux jours de fête, on don-

nait des jouets aux autres enfants, et ceux-ci lui parlaient de leurs promenades et des cadeaux qu'ils avaient reçus. L'orpheline était complétement oubliée ; la princesse croyait avoir fait assez pour elle en l'accueillant ; l'enfant ne manquait pas de souliers ; était-il besoin de lui acheter des joujoux ? Au fait, ils eussent été bien inutiles : elle ne savait pas jouer, et vivait d'ailleurs loin des enfants de son âge.

Parmi toutes les personnes qui l'entouraient, une seule prenait intérêt à sa position ; c'était sa vieille bonne. Celle-ci lui portait une affection à la fois naïve et sincère ; le soir, en la déshabillant, elle lui disait souvent : — « Qu'est-ce qui te rend si triste, ma pauvre demoiselle ?... » — L'enfant lui sautait au cou et pleurait amèrement ; la vieille se mettait aussi à pleurer en hochant la tête tout en prenant la lumière et en s'éloignant.

Ainsi se passèrent plusieurs années. L'orpheline ne se plaignait pas, elle ne murmurait pas, mais vers l'âge de douze ans l'idée de mourir s'empara de son esprit. — « Il me semblait, — m'écrivait-elle plus tard, — que j'avais été jetée par un malentendu dans cette maison, et que je retournerais un jour chez moi ; mais où était ce chez moi ?... En sortant de Pétersbourg, j'avais vu un monticule de neige sur la tombe de mon père, et ma mère, en me quittant à Moscou, disparut sur une route sans

fin... Je pleurai beaucoup et priai Dieu qu'il me rappelât au plus vite... Mon enfance a été des plus tristes : que de larmes j'ai versées en secret ! Combien de fois, et quoique je susse à peine ce que valait une prière, ne me suis-je pas relevée la nuit, en cachette (je n'osais même pas prier aux heures où il ne m'était pas recommandé de le faire), pour demander à Dieu d'être aimée, caressée par quelqu'un ! Je n'avais aucun divertissement, aucun jouet qui m'occupât et m'amusât ; car, même lorsqu'on me donnait quelque chose, c'était avec un reproche, et jamais on ne manquait d'ajouter : — « Tu ne « le mérites pas. » — Le moindre chiffon que je recevais ainsi me coûtait bien des larmes ! Plus tard, je me sentis au-dessus de cela ; possédée du désir d'apprendre, l'instruction que recevaient les autres enfants était la seule chose que je leur enviasse. Bien des gens me vantaient, trouvaient que j'avais de grandes dispositions, et disaient avec compassion : — « Que ne s'occupe-t-on pas un peu « de cette enfant ! » — J'ajoutais en moi-même : — « Elle étonnerait bien ! » — et mes joues devenaient ardentes ; je m'empressais de m'éloigner sous un prétexte quelconque ; je croyais voir mes tableaux, mes élèves,... et l'on ne me donnait seulement pas un morceau de papier, un crayon... Le désir que j'avais d'atteindre à un autre monde devenait de plus en plus violent, et je ressentais en même temps

un dédain croissant pour ma prison et pour ses cruels geôliers. Je répétais continuellement ces vers du *Tchernetz*[1] :

« Voici mon secret : dès le printemps de mes jours
Je connus toute l'amertume de la vie. »

« Te rappelles-tu cette fois où nous allâmes vous voir? il y a longtemps de cela; vous demeuriez encore dans l'autre maison. Tu me demandas si j'avais lu Kozlof, et me répétas précisément les mêmes vers. Je me sentis frissonner; je souris, mais j'aurais voulu pleurer. »

Une note profondément triste résonna toujours dans son sein; Nathalie ne cessait momentanément de l'entendre que lorsqu'un instant de bonheur égayait sa vie. Peu de mois avant sa mort, elle écrivait à une amie, en lui parlant de son enfance : — « Autour de moi tout était vieux, froid, mensonger, mort; mon éducation commença par des reproches et des humiliations; c'est ce qui a été cause de mon éloignement pour le monde, de la méfiance que m'inspire toute amitié, du peu de cas que je fais des marques d'intérêt, de l'habitude que j'ai prise de rester pour ainsi dire concentrée en moi-même. »

Mais pour aimer à tout concentrer ainsi en soi-même, il faut être doué non-seulement d'une âme

1. Poëme d'un écrivain, nommé Kozlof, qui a imité Byron dans la forme de ses compositions.

assez profonde pour qu'on y puisse plonger à tout instant, mais aussi d'une grande indépendance d'esprit et d'un caractère essentiellement déterminé. Bien peu de personnes peuvent vivre de leur propre vie dans un milieu hostile et bas, dans un état habituel d'oppression sans issue. On manque le plus souvent de courage ou de force physique et l'on succombe.

Cet abandon et le grossier contact de l'entourage au sein duquel s'écoula l'enfance de Nathalie causèrent à son âme une meurtrissure, une plaie qui ne guérit jamais. — « Je ne me souviens pas, — m'écrivait-elle en 1837, — d'avoir jamais prononcé naturellement et avec amour le mot de maman, de m'être jamais penchée sur un sein qui me fût cher. Depuis l'âge de huit ans j'étais partout une étrangère; j'aimais ma mère..., mais nous ne nous connaissions pas. »

En voyant la pâleur et les grands yeux cernés de cette enfant de douze ans, son air triste et abattu, bien des gens pensaient que c'était là une de ces victimes prédestinées à mourir de consomption, victimes que la main de la mort a marquées, par avance, d'une beauté particulière et d'une intelligence prématurée. — « Peut-être, — me dit-elle plus tard, — n'aurais-je pas eu effectivement la force de soutenir ce combat; mais notre rencontre m'a sauvée. » — Et moi, qui demeurai si longtemps sans la comprendre, sans la pénétrer!

Jusqu'en 1834, je ne sus point apprécier cette riche nature qui se développait sous mes yeux, et cependant neuf années s'étaient écoulées depuis le jour où la princesse l'avait présentée à mon père et à moi, revêtue d'une longue robe de laine noire. La raison en est simple; elle était sauvage et moi très-léger; j'avais pitié de cette enfant qui se tenait toujours mélancoliquement près de la fenêtre, mais nous ne nous voyions pas souvent. Je me rendais rarement chez la princesse, et jamais de bonne volonté; il arrivait encore beaucoup plus rarement que la protectrice de Nathalie l'amenât chez nous. D'ailleurs les visites de la princesse causaient toujours dans la maison un effet désagréable; elle se disputait ordinairement avec mon père, et souvent, quoiqu'ils ne se fussent pas vus depuis plusieurs mois, ils se décochaient mutuellement des méchancetés, en ayant soin toutefois de leur donner une forme aimable, comme l'on enveloppe de sucre candi des remèdes désagréables. — « Mon tourtereau, » — disait la princesse. — « Ma tourterelle, » — répondait mon père; et la dispute allait son train. Lorsque la princesse partait, nous en étions tous charmés. Enfin, il est bon de dire que j'étais alors complétement absorbé par la politique et par mes études; jusqu'au jour où je fus jeté en prison, je ne vécus que pour l'université et mes camarades.

Mais Nathalie, durant ces neuf années, qu'est-ce

qui pouvait remplir sa vie? Elle n'était entourée que de vieilles femmes bigotes et imbéciles, de parents hautains, de moines ennuyeux et d'épaisses femmes de prêtres. L'intérêt que lui portait la dame de compagnie était un calcul misérable; l'orpheline ne sortait que pour se promener dans une cour remplie d'herbe, ou dans un petit enclos situé derrière la maison.

On a vu que la princesse ne s'était pas mise en frais pour la première éducation de sa protégée. Elle s'en réserva la partie morale, et crut s'acquitter de cette tâche en donnant à l'enfant des leçons de bonne tenue, et en lui imposant tout un système d'hypocrisie. La pauvre petite était obligée de se présenter, dès le matin, lacée, coiffée, tirée à quatre épingles. On pourrait admettre jusqu'à un certain point que la princesse avait raison de l'exiger, si la santé de Nathalie ne s'en trouvait pas compromise. Mais la princesse ne se bornait pas à lui comprimer la taille; elle étouffait du même coup dans son sein tout mouvement de franchise, tout sentiment naïf et pur; elle lui commandait un air gai et souriant, lorsque la pauvre enfant se sentait triste; une parole aimable, lorsque des larmes roulaient dans ses yeux; un semblant d'intérêt pour des sujets qui lui étaient tout à fait indifférents; en un mot, la princesse enseignait à sa protégée le mensonge sous toutes ses formes.

Pendant les premières années, on ne fit rien apprendre à Nathalie, sous prétexte qu'elle était encore trop jeune pour profiter des leçons d'un maître; ensuite, c'est-à-dire au bout de trois ou quatre ans, la princesse, ennuyée des observations du sénateur et même de personnes étrangères à la famille, se décida à adopter un plan d'éducation des plus économiques. Elle profita de la vieille gouvernante française qui lui demandait parfois quelques petits services et se croyait son obligée; cette heureuse combinaison mettait les leçons de français au plus bas prix possible, mais elles n'étaient données qu'à bâton rompu. Un arrangement non moins avantageux fut imaginé pour la langue russe et toutes les autres leçons: on en chargea le fils aîné d'une veuve, femme de prêtre, à laquelle la princesse avait rendu quelques services sans bourse délier, bien entendu; grâce à l'intervention de cette noble protectrice, les deux fils cadets de la veuve avaient été nommés par l'archevêque prêtres à la cathédrale. Celui auquel on confia le soin de donner des leçons à l'enfant était diacre dans une pauvre paroisse, chargé de famille et très-misérable; la moindre rétribution devait le contenter, et d'ailleurs il n'aurait pas osé poser des conditions à la bienfaitrice de sa mère.

Une pareille éducation était, on en conviendra, des moins satisfaisantes, et pourtant elle eut un

merveilleux succès, ce qui prouve qu'il ne faut pas de grandes préparations pour développer d'heureuses facultés, si elles existent en germe. Le vieux diacre, homme maigre, chauve et de haute taille, était un de ces rêveurs enthousiastes que ne peuvent guérir ni les années, ni la pauvreté ; il semble, au contraire, que l'âge et la misère entretiennent l'exaltation de leur esprit. La foi dont le diacre faisait profession touchait au fanatisme, mais elle était sincère et ne manquait pas d'une certaine poésie. Le maître et l'élève, le père d'une famille mourant de faim et l'orpheline, ne tardèrent pas à se comprendre.

On accueillait le vieillard comme le méritait un pauvre diable d'un naturel timide et inoffensif ; à peine daignait-on lui donner un signe de tête ou l'honorer d'une parole lorsqu'il paraissait. La dame de compagnie même trouvait convenable de le recevoir avec hauteur. Quant à lui, il s'occupait fort peu de tous ceux qui le traitaient si dédaigneusement, donnait ses leçons avec bonheur, ne se lassait pas d'admirer les progrès de son élève et la touchait souvent jusqu'aux larmes. C'est ce que la princesse ne pouvait supporter ; elle se montrait fort mécontente de ces pleurs, et reprochait au diacre de déranger les nerfs de l'enfant. — « Tout cela, disait-elle, n'est pas dans l'ordre ; oui vraiment. Savez-vous que... ; enfin, c'est un peu trop. »

Quoi qu'il en soit, les paroles enthousiastes du vieillard ouvrirent à ce jeune esprit un nouvel horizon, qui lui était beaucoup plus sympathique que l'intérieur de la princesse. Le monde dont Nathalie était entourée ne faisait consister la religion que dans l'observation des carêmes et la fréquentation des offices; une superstition entretenue par la peur y marchait de front avec le mensonge; tout y était borné, faux, conventionnel, et oppressait le cœur par sa mesquinerie. Le diacre avait donné à son élève un Évangile, et elle le feuilletait sans cesse. Ce fut le premier livre qu'elle relut plusieurs fois en compagnie de son unique compagne Sacha, nièce de sa bonne et femme de chambre de la princesse.

Plus tard, j'eus occasion de connaître Sacha. Comment cette jeune fille, née dans les communs, entre l'écurie et la cuisine, et qui n'était jamais sortie de la chambre des femmes de service, avait-elle su acquérir tant de qualités? Je n'ai jamais pu le comprendre. C'était une de ces victimes innocentes qui succombent lentement, chez nous, dans les antichambres, sous le poids du servage, et elles sont plus nombreuses qu'on ne le croit. Elles périssent non-seulement sans récompense, sans exciter la moindre compassion, sans avoir goûté un seul instant de bonheur, mais même sans connaître, sans soupçonner ce qui s'éteint avec elles, et combien elles valent. A leur mort, la maîtresse dit avec

dépit : — « Cette petite commençait à se former, lorsqu'elle tomba malade et mourut...... » — La femme de charge répète : — « Aujourd'hui les femmes de chambre sont pires que la dernière des demoiselles, » — et elle se rend au repas de bout de l'an que donnent les parents de la défunte. La mère pleure, pleure et se met à boire; puis, on n'en parle plus.

Quant à nous, ces terribles histoires qui se passent à nos pieds nous échappent complétement; nous assistons à toutes ces scènes révoltantes sans y accorder la moindre attention, sous prétexte de graves occupations, et nous nous débarrassons de ces pauvres victimes avec quelques roubles et une parole amicale. Ensuite, nous sommes tout surpris d'entendre l'affreux gémissement par lequel ce cœur à jamais flétri nous donne de ses nouvelles, et nous nous demandons avec stupéfaction comment il est possible qu'une pareille créature ait tant de cœur et de délicatesse!

La princesse tua sa femme de chambre... involontairement, bien entendu, et sans en avoir la moindre conscience; elle l'épuisa, la brisa peu à peu à force de la faire plier, tout en l'abreuvant de son dédain et de la rudesse de son abord. Après lui avoir refusé pendant plusieurs années l'autorisation de se marier, elle ne lui en accorda la permission que lorsque les signes de l'étisie parurent sur

la figure amaigrie de cette malheureuse jeune fille.

Pauvre Sacha! pauvre victime des honteuses misères de la vie russe, qui porte la terrible flétrissure du servage..., c'est à la mort que tu dois la liberté. Et combien d'autres sont encore plus misérables! toi, du moins, tout opprimée que tu étais, tu avais une amie, et l'attachement de celle qui t'aimait si tendrement t'accompagna de loin jusqu'à ta dernière heure. Tu lui coûtas bien des larmes : peu de jours avant sa mort, Nathalie parlait encore de toi, et ta mémoire, qu'elle bénissait, était le seul souvenir de son enfance sur lequel elle s'arrêtât avec bonheur!

Les deux jeunes filles (Sacha était l'aînée) se levaient de grand matin, lorsque tout le monde dormait encore, lisaient l'Évangile du jour, et se rendaient ensemble dans la cour pour prier sous la voûte du ciel. Elles priaient pour la princesse, pour la dame de compagnie, elles suppliaient Dieu d'attendrir leur cœur; elles imaginaient des mortifications, ne mangeaient point de viande durant toute une semaine, rêvaient à la vie du cloître et à la mort. Un pareil mysticisme sied bien à cet âge; pour de jeunes âmes tout paraît entouré d'un religieux mystère; la pensée qui s'éveille jette une lumière confuse au sein du brouillard matinal, et ce brouillard n'est encore dissipé ni par l'expérience ni par les passions.

Dans les moments de calme et de contentement, j'aimais à entendre Nathalie parler de cette naïve prière qui apparaît au début d'une existence appelée à se répandre au loin, et marque la fin d'une autre existence vouée au malheur. L'image de ces deux jeunes filles, l'une froissée par une bienfaisance grossière, l'autre par l'impossibilité de sortir de sa condition; l'image de l'orpheline et de la pauvre serve priant ensemble, pour leurs persécutrices, au milieu de cette cour déserte, me remplissait d'une sorte d'attendrissement, et un apaisement inespéré calmait mon cœur.

Personne n'appréciait l'orpheline dans le sot entourage de la princesse; mais cette pure et gracieuse jeune fille inspirait une vive admiration, non-seulement au vieux diacre et à Sacha, mais à toute la domesticité de la maison. Ces braves gens ne voyaient pas uniquement en elle une bonne et compatissante maîtresse; ils lui reconnaissaient quelque chose de supérieur qui commandait le respect et une confiance absolue. Les fiancées venaient la prier de fixer quelque ruban à leur parure, au moment où elles se rendaient à l'église. Une jeune femme de chambre qui se nommait Hélène, à ce que je crois, fut subitement prise d'une fluxion de poitrine, et la violence de la maladie ayant fait perdre tout espoir de la sauver, on envoya chercher un prêtre. La pauvre fille demanda à sa mère

si tout était fini pour elle; la mère lui répondit en sanglotant que Dieu la rappelait à lui. La malade se pencha aussitôt sur le sein de sa mère, la supplia, les larmes aux yeux, de faire appeler la demoiselle, pour que celle-ci la bénît avec une image. Lorsque la jeune maîtresse fut arrivée, la mourante lui prit une main, la posa sur son front, et dit : — « Priez pour moi ! priez pour moi ! » — Pendant que la maîtresse récitait une prière en pleurant, la malade rendit le dernier soupir. Tous les assistants se tenaient agenouillés autour du lit, en se signant; Nathalie ferma les yeux de la morte, la baisa au front et sortit[1].

Les natures sèches et ingrates sont les seules qui ne connaissent point cette période romantique de l'existence; elles méritent d'être plaintes non moins que les esprits faibles et caducs chez lesquels la tendance mystique survit à la jeunesse et persiste jusqu'à la fin de la vie. Les idées positives de notre siècle sont contraires à ce penchant; mais comment l'influence mondaine du XIXe siècle aurait-elle pu

1. Je retrouve dans mes papiers plusieurs lettres de Sacha, écrites de l'année 1835 à l'année 1836. Sacha restait à Moscou et son amie à la campagne avec la princesse. Je ne puis relire sans une profonde émotion ces naïfs et enthousiastes murmures d'un jeune cœur. — « Est-il possible, écrit-elle, que vous arriviez? Ah! si vous veniez, je ne sais ce que je deviendrais! Vous ne croirez jamais que je pense si souvent à vous; presque tous mes désirs, toutes mes pensées, je suis toute en vous... Ah! Natalia Alexandrovna, comme vous êtes bonne, charmante, supérieure,

pénétrer jusqu'aux deux jeunes amies, dans cette maison si exactement fermée aux courants du dehors? Cependant elle réussit à s'y faire jour, et cela fort naturellement.

La cousine de Kortchéva venait quelquefois chez la princesse pour y passer plusieurs jours; elle aimait sa petite cousine comme on peut aimer un enfant, surtout lorsqu'il est malheureux; mais elle ne la connaissait pas bien. Lorsqu'elle eut enfin découvert le côté particulier de ce caractère extrême en tout, sa surprise fut grande; elle résolut aussitôt de réparer le temps perdu, et me demanda un roman de Hugo, de Balzac, ou toute autre nouveauté littéraire. — « La *petite cousine*, — me dit-elle, — est fort intelligente; il faut que nous la développions. »

La *grande cousine*, et en écrivant ces mots je ne puis m'empêcher de sourire, car elle était très-petite, se mit aussitôt en devoir d'inculquer à son élève tout ce qui se trouvait entassé dans sa tête; idées empruntées à Schiller ou à Rousseau, principes révolutionnaires que je lui avais commu-

comme... Mais je ne sais plus que dire! Croyez bien que ce ne sont pas là des paroles apprises; cela vient droit du cœur... » — Dans une autre lettre, elle remercie la jeune maîtresse de lui écrire si souvent. — « C'est déjà trop, ajoute-t-elle, c'est vous, vous... » Elle termine par ces mots : — « On m'empêche, mais je vous embrasse, ô mon ange! avec la plus profonde et la plus sincère affection. Bénissez-moi! »

(*N. de l'Auteur.*)

niqués, et rêveries de jeune fille amoureuse, tirées de son propre fond. Puis elle apporta en cachette des romans français et des poésies; la plupart de ces productions dataient des premières années du règne de Louis-Philippe. Malgré toutes leurs imperfections, elles sont généralement très-propres à éveiller l'intelligence, et à donner à de jeunes cœurs le baptême du feu et de l'esprit. On y sent les vigoureux battements de l'artère socialiste; les romans et les nouvelles, les poëmes et les chansons de cette époque reproduisent souvent, même à l'insu de leurs auteurs, les plaies de la société; dans presque toutes ces compositions se font entendre les gémissements d'une population affamée, des innocents galériens du travail; on ne redoutait point alors ces murmures et ces plaintes; elles n'étaient pas encore taxées de criminelles.

On comprend de reste que *la cousine* donnait ces livres sans faire aucun choix, sans aucune explication, et je crois vraiment que ce n'était point regrettable; Nathalie avait une de ces natures qui n'ont pas besoin de support, de guide, d'avertissement, qui marchent avec d'autant plus de facilité, que rien ne borne leur route.

Un troisième personnage vint bientôt joindre ses efforts à ceux de la cousine de Kortchéva, et contribua beaucoup de son côté à répandre l'influence mondaine dont nous parlons. La princesse se décida

enfin à prendre une gouvernante, et pour ne point la payer trop cher, elle choisit une jeune fille récemment sortie de l'institut. Les gouvernantes russes coûtaient fort peu à cette époque, et je ne sais si leur prix a beaucoup haussé depuis ; malgré tous les désavantages qu'on leur reproche, elles valent beaucoup mieux que la plupart des Françaises originaires de Suisse, des lorettes réformées et des actrices en retraite, qui se jettent dans l'éducation par désespoir, n'ayant pas d'autre moyen de gagner leur vie, et aussi parce que cette carrière ne demande ni talents, ni jeunesse, mais uniquement le grasseyement d'une dame de comptoir, mérite considéré par nos provinciaux comme un trait distinctif des bonnes manières. Les gouvernantes russes sortent des instituts ou des maisons d'enfants trouvés ; elles possèdent toujours par conséquent un fonds d'éducation, et n'ont point ce cachet bourgeois qui est le propre des étrangères.

Il faut bien se garder de confondre les gouvernantes françaises d'aujourd'hui avec celles qui arrivaient en Russie avant l'année 1812. La France était alors beaucoup moins bourgeoise, et les femmes qui embrassaient l'état de gouvernante appartenaient à la classe supérieure. C'étaient en partie des filles d'émigrés, de nobles ruinés, des veuves d'officiers, et souvent des femmes dont les maris servaient dans l'armée, mais que ceux-ci avaient

abandonnées. Napoléon mariait ses compagnons d'armes absolument comme nos seigneurs marient leurs domestiques serfs, sans prendre en considération, assez ordinairement, les inclinations de ceux qu'il unissait. Il voulait rapprocher par ces mariages la noblesse militaire de l'ancienne aristocratie, et ridiculiser la grossièreté des *Skalosoub*[1] de sa cour. Habitués à une soumission absolue, ces officiers épousaient, sans la moindre observation, les femmes que leur donnait l'Empereur, mais ils les quittaient bientôt, trouvant qu'elles étaient beaucoup trop prétentieuses, pour leurs soirées de casernes et de bivouacs. Les malheureuses se réfugiaient en Angleterre, en Autriche, en Russie[2]. La gouvernante qui avait élevé les filles de la princesse appartenait à la première des catégories que je viens de passer en revue; elle parlait, en souriant, une langue choisie, et rejetait avec soin les expressions trop fortes. Toute sa personne était un composé de bonnes

1. Personnage de la comédie *la Peine de l'esprit.*

2. L'émigration a fourni effectivement un grand nombre de gouvernantes très-distinguées à la noblesse russe, mais nous doutons qu'il en ait été de même de la classe de femmes délaissées, dont parle notre auteur. La défaite de l'armée française en 1812 a en revanche peuplé la Russie d'une foule de gouverneurs qui, pour la plupart, étaient fort peu dignes de remplir cette fonction. On a vu, dans l'intérieur de la Russie, des soldats et des tambours se donner hardiment pour professeurs de langue française, et s'acquitter de cette tâche à la grande satisfaction des parents de leurs élèves.

façons, et jamais elle ne s'oubliait pour un instant. Je suis persuadé que la nuit, dans son lit, elle songeait beaucoup moins à dormir qu'à la manière dont il convient d'être couché.

La jeune institutrice que la princesse prit pour sa protégée était intelligente, vive, énergique ; elle n'avait pas encore dépouillé l'exaltation des pensionnaires, et joignait à ce penchant une grande noblesse de sentiments. Pleine d'activité et de feu, elle communiqua bientôt à l'existence de son élève plus de mouvement et de vie. L'affection que Nathalie portait à la triste Sacha avait un cachet profondément mélancolique ; conjointement avec les discours du diacre et l'absence de toute distraction, ce sentiment l'éloignait de la société en général. Une personne de son âge, amusante, enjouée, et qui partageait en même temps toutes ses illusions et ses idées romanesques, venait fort à propos ; cette compagnie la rappelait au monde, et la replaçait sur son véritable terrain.

L'élève d'Émilie adopta d'abord quelques-unes des habitudes extérieures de sa maîtresse ; le sourire commença à se montrer plus souvent sur ses lèvres, sa conversation devenait plus animée, et au bout d'une année à peine la nature de chacune des deux amies se trouva réciproquement modifiée conformément aux lois de l'équilibre. L'aimable Émilie, la jeune et piquante étourdie, s'inclina devant la force

de caractère de son élève et lui devint entièrement soumise ; elle ne voyait plus que par ses yeux, adoptait toutes ses opinions et vivait de son sourire, de son amitié.

Je me mis à fréquenter plus souvent la maison de la princesse, vers la fin de mes études universitaires. L'orpheline paraissait heureuse de me voir ; parfois elle rougissait, sa parole s'animait, mais bientôt elle reprenait l'attitude calme et pensive qui lui était habituelle, et me rappelait la froide beauté d'une statue, ou la « jeune étrangère » de Schiller ; elle me tenait constamment à distance. Ce n'était point chez elle indifférence ni froideur, mais l'effet d'un travail intérieur inconnu de ceux qui l'approchaient ; n'ayant pas encore appris à se connaître, elle devinait plutôt instinctivement que par la réflexion. Il y avait dans ses traits quelque chose d'inachevé qui n'attendait qu'une étincelle, un seul coup de ciseau du sculpteur ; on ne pouvait encore prévoir s'il lui serait réservé de se faner sur un sol aride, en continuant à s'ignorer elle-même et l'existence, ou bien de réfléchir le feu des passions, d'embrasser la vie, — et de souffrir peut-être, ou plutôt très-certainement, mais de connaître du moins l'existence dans toute sa plénitude.

Ce fut moi qui le premier découvris le cachet de la vie sur sa figure presque enfantine, à la veille de notre séparation. Je me souviens encore de la nouvelle

expression de son regard et de ses traits qui semblaient animés d'une autre pensée, d'un autre feu... comme si le secret avait été découvert et le brouillard intérieur subitement dissipé. C'était dans ma prison. Nous nous étions dit adieu déjà plus de dix fois, et pourtant nous ne pouvions nous quitter; enfin ma mère, qui était venue avec elle, se leva décidément pour partir. La jeune fille tressaillit, pâlit, me serra la main avec toute la force qu'elle put trouver en ce moment, et me dit, en se détournant pour cacher ses larmes : — « Alexandre, n'oublie pas ta cousine! » — Un gendarme les accompagna jusqu'à l'extrémité du corridor, et se remit à marcher devant mon cachot. Je me jetai sur mon lit et regardai longtemps la porte derrière laquelle s'était perdue cette sereine apparition. — « Non, — me dis-je, — ton cousin ne t'oubliera pas! »

Le lendemain je partais pour Perme, mais avant de parler des jours que je passai loin d'elle, je dois confesser une circonstance qui m'empêchait aussi de mieux apprécier Nathalie avant ma prison, de m'en rapprocher davantage : — j'étais amoureux! Oui, j'étais amoureux, et le souvenir de cette première passion m'est aussi doux que celui d'une promenade printanière au bord de la mer, au milieu de fleurs et de chants. Ce fut un rêve qui me causa des transports pleins de charme, et s'évanouit bientôt, comme s'évanouissent ordinairement tous les rêves!

J'ai déjà dit que notre entourage comptait peu de femmes, et surtout de femmes avec lesquelles je me trouvasse fréquemment en rapport; la chaleureuse amitié que m'inspira d'abord ma cousine de Kortchéva prit bientôt un cours beaucoup plus modéré. Après son mariage, nos relations devinrent encore moins suivies; elle quitta Moscou, et nous cessâmes de nous voir. Je ressentais vaguement au fond du cœur le besoin de m'abandonner à un sentiment plus vif et plus tendre que celui d'une sincère, mais froide amitié. Tout était prêt; j'attendais la venue de *celle* avec qui je devais former ces nouveaux liens. Nous fréquentions alors une famille dans laquelle vivait une jeune fille dont je fis bientôt la connaissance; une circonstance étrange nous rapprocha. Elle était fiancée, lorsque tout à coup son promis l'abandonna, à la suite d'une querelle, et partit pour une province éloignée. Cette rupture l'avait désespérée, humiliée ; je voyais avec une compassion sincère l'état dans lequel elle se trouvait; mais, n'osant pas lui en demander la raison, je tâchais de la distraire; je lui portais des romans qu'elle me priait souvent de lire à haute voix; je lui contais de longues histoires, et il m'arrivait même de ne point me préparer pour mes leçons de l'Université, afin de rester plus longtemps avec la pauvre désolée.

Cependant ses larmes devenaient plus rares, et

laissaient par moments percer un sourire ; au violent désespoir qui l'épuisait succéda un sombre abattement ; bientôt même elle commença à ménager ses souvenirs, et s'efforça de les protéger, par une sorte de point d'honneur, contre les séductions du présent, absolument comme un soldat continue de défendre son drapeau lorsqu'il voit que la bataille est perdue. Encore quelques jours, et les derniers nuages allaient disparaître au couchant; entraîné moi-même, je tâchais, tout en comprimant les battements de mon cœur, de tirer doucement le drapeau de ses mains ; lorsqu'elle cessa de le retenir, — j'étais amoureux. L'affection qui nous attachait l'un à l'autre nous inspirait une pleine confiance. Elle m'adressait des pièces de vers, je lui répondais par de véritables dissertations en prose ; puis nous rêvions à l'avenir, à l'exil, aux casemates ; elle était prête à tout supporter. Le côté extérieur de la vie ne se peignit jamais à nos yeux sous un jour bien séduisant; ayant engagé le combat avec une puissance monstrueuse, le succès nous paraissait impossible. — « Sois ma Gaëtana, » — lui disais-je en lisant *le Mutilé* de Saintine; et je la voyais en imagination à mes côtés dans les mines de la Sibérie.

L'auteur du *Mutilé* a pris pour héros de son roman un poëte qui écrivit un pamphlet contre Sixte-Quint; s'étant dénoncé lui-même lorsque le Pape promit de ne point condamner le coupable à

mort, on lui coupa les mains et la langue. L'impossibilité d'exprimer les pensées qui se pressaient dans sa tête condamnait cet infortuné à une lente agonie. Lorsque le regard triste et éteint du martyr tombait sur une jeune fille, nommée Gaëtana, qui l'avait aimé avant son supplice et lui était restée fidèle, il s'attendrissait et ses traits s'illuminaient soudain d'une lueur de bonheur et de reconnaissance. Un pareil sujet était bien fait pour nous plaire dans la disposition d'esprit où nous étions alors.

Ce premier amour s'évanouit promptement, mais il était plein de sincérité. Peut-être même devait-il durer peu de temps, afin de ne point perdre la suavité, la jeunesse, la pureté idéale, qui le distinguaient. Est-ce que le muguet passe l'hiver ? Vingt-deux ans se sont écoulés depuis, ô ma Gaëtana ! J'aime à croire que le souvenir de notre rencontre appelle toujours sur tes lèvres le gai sourire d'autrefois ! Serait-il possible qu'il te causât la moindre amertume ! je le regretterais bien vivement. Mais où es-tu, et quel a été ton sort en ce monde ? Quant à moi, j'ai parcouru une longue carrière et commence à redescendre la pente rapide; brisé et moralement *mutilé*, je ne cherche plus de Gaëtana ; je reviens complaisamment sur le passé, et c'est avec joie que je t'ai retrouvée dans ma mémoire... Te rappelles-tu cette fenêtre qui donnait sur la ruelle dans

laquelle j'étais obligé de tourner? Tu t'y plaçais toujours, en me suivant des yeux, et comme j'aurais été chagrin si tu ne t'étais pas mise à cette place au moment de mon passage ou si tu l'avais quittée avant !

Après tout, je ne voudrais pas te revoir. Tu es restée dans mon imagination avec ton jeune visage, tes boucles d'un blond cendré; demeure ainsi. Et toi, de ton côté, lorsque tu penses à moi, ton regard s'arrête sur un jeune homme à la taille bien prise, aux yeux étincelants, à la parole véhémente; continue à me voir sous ces traits. Puisses-tu ignorer que ces yeux se sont éteints, que cette taille a épaissi, que ce front s'est sillonné de rides, qu'il ne reste plus vestiges de cette physionomie sereine et animée sur laquelle un de mes amis se plaisait à lire *l'expression de l'espérance*, — et que l'espérance même a disparu ! — Soyons encore l'un pour l'autre ce que nous étions alors;... ni Achille ni Diane ne vieillissent. Je ne voudrais pas me rencontrer avec toi, comme le Grandisson dont Larine parle à la princesse Aline[1] :

« Cousine, te rappelles-tu Grandisson?
— Comment! Grandisson? — Mais oui : il vit à Moscou,
Chez Siméon; j'ai eu sa visite à Satchelnik,
Et il vient de marier son fils. »

La dernière flamme de cet amour qui devait

1. Dans *Onéquine*.

bientôt finir éclaira un instant la voûte de ma prison, réchauffa mon sein en ravivant le souvenir de nos anciens rêves, et chacun de nous suivit ensuite sa voie. Elle partit pour la Petite-Russie, et moi je me disposai à me rendre en exil. Depuis, je n'en ai pas eu la moindre nouvelle.

CHAPITRE VIII.

La séparation.

« Oh! méchants que vous êtes,
C'est vous qui les avez séparés!... »
(*Chanson russe.*)

C'est par ces vers que se terminait ma première lettre à Nathalie; il est bon de dire, en outre, que le mot de cœur m'ayant effrayé, je ne m'en étais pas servi une seule fois, et que j'avais mis au bas de la lettre : — « Ton cousin. » Cependant Nathalie m'était déjà bien chère et m'occupait sans cesse; je lui écrivis de Nijni, de Kasan, et le lendemain de mon arrivée à Perme. Le terme de « cousine » exprimait l'aveu de notre sympathie; il me plaisait beaucoup à cette époque, il me plaît encore lorsqu'on ne lui donne pas un sens trop restreint, car il rappelle l'amitié, l'amour, les liens du sang, la tradition, la parenté, une constante intimité. Je ne l'avais encore jamais employé, et il me semblait si doux de le lui appliquer, qu'il m'arrivait de l'appeler ainsi encore longtemps après.

Avant que j'eusse bien compris notre attachement réciproque, et peut-être en raison même de cette ignorance, je devais encore passer par une épreuve qui ne se termina pas aussi paisiblement que ma rencontre avec Gaëtana; une épreuve, au contraire, qui me causa beaucoup de chagrin, de larmes et d'agitation.

N'ayant aucune expérience et me trouvant jeté, après neuf mois de prison, dans un monde qui m'était absolument étranger, la nouveauté des lieux et le genre de vie que je menais absorbèrent d'abord toute mon attention. Ma position sociale avait aussi complétement changé. A Perme et à Viatka, on me regardait tout autrement qu'à Moscou; dans cette dernière ville, je vivais sous le toit paternel, ainsi qu'il convenait à un jeune homme de mon âge; depuis mon exil, au contraire, je me trouvais entièrement livré à moi-même, et j'étais considéré comme un fonctionnaire, quoique je ne le fusse nullement. Je compris qu'il me serait facile de jouer le rôle d'un homme du monde dans ces contrées perdues, et d'y devenir bientôt le lion de la société.

Pendant mon séjour à Perme, j'entrai dans une maison que je voulais louer; la propriétaire me demanda si je tenais une vache et si je voulais avoir la jouissance du potager. Cette question me frappa; elle me rappela qu'à tout prendre, depuis le temps où j'avais quitté les hauteurs académiques

de ma vie d'étudiant, j'étais singulièrement déchu.

A Viatka, j'eus tout le loisir de faire de nombreuses connaissances, surtout parmi les jeunes marchands; la classe à laquelle ils appartiennent est beaucoup plus éclairée dans cette localité que dans les autres villes de l'intérieur, quoique l'ivrognerie y soit aussi très-commune. L'emploi que j'occupais à la chancellerie du gouverneur ne me permettait pas de me livrer à mes occupations habituelles, et je menais une vie fort peu régulière.

Mon caractère impressionnable, ou plutôt la mobilité de mon esprit et mon inexpérience, devaient nécessairement m'exposer à des mécomptes de toute sorte. Poussé par la passion de l'approbativité, je cherchais à plaire généralement, sans choisir mon monde; je forçais les amitiés, je me liais avec des gens que je connaissais depuis un quart d'heure, et me familiarisais beaucoup trop avec d'autres, sauf à m'en repentir bientôt; mais je n'osais pas rompre avec eux par une fausse délicatesse, et traînais l'ennuyeuse chaîne de ces relations équivoques jusqu'à ce qu'une dispute ridicule vînt y mettre fin, me résignant à passer pour un homme capricieux, ingrat, inconstant.

Dans les premiers jours de mon établissement à Viatka, je ne vivais pas seul. J'avais retrouvé à Perme un personnage étrange et comique qui reparaît momentanément à toutes les époques impor-

tantes de ma jeunesse : il avait manqué de se noyer pour me ménager la connaissance d'Ogaref, et agita un foulard sur la frontière russe lorsque je la franchis à Tauroguen. C'est de Sonenberg que je veux parler ; il logea pendant quelque temps avec moi à Viatka. J'avais oublié de mentionner ce fait dans les chapitres précédents.

Au moment où l'on allait m'envoyer en exil, Sonenberg se préparait à partir pour la foire d'Irbit[1]. Mon père, qui se plaisait toujours à compliquer les choses les plus simples, le pria de passer par Perme pour y veiller à mon installation, prenant à son compte, bien entendu, les frais de ce détour. Arrivé dans cette ville, Sonenberg se mit à l'œuvre avec zèle, c'est-à-dire qu'il acheta une foule de choses inutiles, vaisselle, casseroles, tasses, cristaux, provisions de toute espèce ; il alla même en personne du côté de l'Obva[2] pour y faire l'acquisition d'un cheval du pays[3]. Lorsque tout fut prêt, on me signifia l'ordre de me transporter à Viatka ; nous vendîmes le ménage moitié prix pour nous rendre dans ma nou-

1. Petite ville du gouvernement de Perme, située sur les bords d'une rivière du même nom.

2. Autre rivière du pays.

3. Les chevaux du gouvernement de Viatka sont renommés dans tout l'empire. Quoique de petite taille, ils ne manquent point d'élégance et supportent bien le froid et la fatigue. On prétend que cette race d'animaux est originaire des provinces russes de la Baltique, et qu'elle a été transportée, par ordre de Pierre le Grand, dans le Nord de la Russie, dépourvu alors de bons chevaux.

velle résidence; car Sonenberg, voulant remplir consciencieusement la mission dont il s'était chargé, jugea indispensable de m'accompagner. Mon père, touché de son dévouement et de son désintéressement en cette circonstance, lui alloua cent roubles-assignats par mois durant tout le temps qu'il s'occuperait à m'installer. C'était beaucoup plus avantageux et plus sûr que la foire d'Irbit, et Sonenberg ne pressa point son départ.

Au lieu d'un cheval, il en acheta trois, dont un pour son usage personnel, quoiqu'il l'eût porté en compte à mon père. Cette acquisition nous grandit singulièrement aux yeux de la société de Viatka. Malgré ses cinquante ans et les notables imperfections qui défiguraient ses traits, Karl Ivanovitch était, comme je l'ai déjà dit, un adorateur passionné du beau sexe; il avait l'agréable conviction qu'en l'approchant toutes les femmes et les jeunes filles s'exposaient au danger dont se trouvent menacés les petits papillons voltigeant autour d'une lumière. Ayant remarqué l'effet qu'avaient produit les chevaux, il cherchait à en tirer tout le parti possible à un point de vue érotique. Une circonstance particulière favorisait d'ailleurs ses projets de conquête: le balcon de notre logement donnait sur une cour à l'extrémité de laquelle il y avait un jardin. Depuis dix heures du matin, Sonenberg, revêtu d'une tunique galonnée d'or, coiffé d'un bonnet

circassien, et fumant une pipe avec un énorme bout d'ambre, se tenait en observation sur le balcon tout en faisant semblant de lire. La tunique et le bout d'ambre étaient à l'intention de trois petites personnes qui habitaient la maison voisine. Les jeunes filles s'occupaient beaucoup, de leur côté, des nouveaux arrivés, et observaient avec curiosité la poupée orientale qui fumait sur le balcon. Karl Ivanovitch épiait l'instant où elles levaient furtivement un coin de store; et, fier de cette preuve d'attention, lançait délicatement une légère colonne de fumée dans la direction de la fenêtre.

Le jardin nous fournit bientôt l'occasion de faire la connaissance de nos voisines; il était commun aux locataires des trois maisons que possédait notre propriétaire. Deux de ces maisons étaient occupées; nous logions dans l'une avec le propriétaire et sa belle-mère, grosse veuve lymphatique qui surveillait son gendre, constamment et avec une telle vigilance, qu'il pouvait à peine adresser quelques paroles en secret aux dames du jardin. Les jeunes personnes en question habitaient la seconde maison avec leurs parents; la troisième était vide. Au bout de huit jours, Karl Ivanovitch était au mieux avec les jolies promeneuses; il passait chaque jour plusieurs heures à balancer ces demoiselles, courait chercher leurs mantilles et leurs ombrelles; en un mot, il était pour elles aux petits soins. Les aimables voisines se gê-

naient beaucoup moins avec lui qu'avec les autres hommes, et cela précisément parce qu'il donnait encore moins de prise aux soupçons que la femme de César; il suffisait de le voir pour rejeter à l'instant même toute pensée malveillante.

Dans la soirée, je me rendais aussi au jardin; j'y étais conduit par ce sentiment banal qui nous porte à imiter, comme les moutons, tout ce que nous voyons faire à l'un de nos semblables. Les locataires amenaient ordinairement des gens de leur connaissance, et on passait le temps à coqueter et à médire du prochain. Karl Ivanovitch se livrait avec la persévérance d'un Vidocq à un espionnage sentimental; il connaissait les personnes qui se promenaient le plus souvent ensemble, et celles dont les regards avaient une expression provoquante. J'étais une terrible pierre d'achoppement pour toute la police secrète du jardin; les hommes et les femmes s'étonnaient de mes habitudes discrètes. Malgré tous leurs efforts, ils ne purent découvrir quelle était la personne de la société que je préférais, et il leur eût été effectivement fort difficile de le deviner, car je ne m'intéressais à aucune des promeneuses; elles m'étaient toutes également indifférentes. Cette froideur finit par les ennuyer et les offenser; on commença à m'accuser d'être fier, moqueur, et je baissai rapidement dans l'estime des demoiselles, quoique chacune d'elles me lançât

toujours en secret les œillades les plus assassines.

Un beau matin, Karl Ivanovitch m'annonça que la cuisinière du propriétaire avait ouvert les volets de la troisième maison et en lavait les fenêtres; une famille venait de s'y installer. Il ne fut plus question, au jardin, que de cet événement. Les inconnus, encore fatigués de la route, ou occupés de leur installation, ne se montraient pas dans notre vauxhall. On cherchait à les entrevoir par les fenêtres ou la porte du péristyle; quelques-uns y réussissaient; d'autres passaient vainement des journées entières en embuscade; ceux dont les efforts avaient été couronnés de succès disaient qu'une dame jeune, pâle, triste, en un mot, très-intéressante, s'était offerte à leurs yeux. Les demoiselles prétendaient qu'elle devait être malade ou dans l'affliction. Un employé attaché au cabinet du gouverneur, fort mauvais sujet, mais assez spirituel, était le seul qui connût nos nouveaux voisins. Il avait servi dans une ville de province que ces personnes habitaient alors; on l'accabla aussitôt de questions.

Le madré fonctionnaire, très-satisfait de savoir ce que tout le monde ignorait, ne tarissait pas en éloges sur la dame qui excitait cette curiosité et sur sa famille; il la portait aux nues, disait que c'était vraiment une *femme de la capitale*, spirituelle, aimable, instruite, et qu'elle ne daignerait seulement pas nous regarder. Après avoir détaillé ses

mérites, il se tourna tout à coup vers moi et ajouta :

— « Ah ! mon Dieu ; il me vient une heureuse idée ; prenez en main l'honneur de la société de Viatka ; mettez-vous à courtiser madame R... ; vous arrivez de Moscou, vous êtes exilé, vous faites sans doute des vers ; c'est une bonne aubaine qui vous tombe du ciel !

— « Quelles sottises me débitez-vous là ! » — lui répondis-je en riant, mais je n'en avais pas moins rougi jusqu'aux oreilles, et dès ce moment je me pris à souhaiter de voir notre voisine.

Peu de jours après, je la rencontrai dans le jardin ; c'était effectivement une jeune femme blonde fort intéressante ; le fonctionnaire dont je viens de parler me présenta à elle ; je me sentis ému et essayai de le cacher, d'autant plus que je remarquai un sourire sur les lèvres de mon introducteur. Cependant cette timidité, inspirée par l'amour-propre, se dissipa peu à peu, et nous fîmes promptement connaissance. Cruellement éprouvée par le sort, madame R... tentait inutilement de dissimuler ses souffrances, et s'abandonnait à une langueur que le vide de son cœur rendait fort dangereuse, car elle avait une de ces natures secrètement passionnées qui sont le propre des blondes ; sa figure calme et naïve cachait un cœur ardent : la moindre agitation la faisait pâlir, et ses yeux ne jetaient plus aucun éclat ; ils s'éteignaient lorsque l'émotion deve-

nait trop vive. On eût dit que son regard épuisé cherchait péniblement à atteindre un objet invisible; les mouvements de son sein altéré d'émotions étaient inégaux. Une sorte d'inquiétude, quelque chose d'électrique semblait répandu sur tout son être. Lorsqu'elle se promenait dans le jardin, il lui arrivait souvent de pâlir tout à coup, et alors, en proie à un trouble intérieur, elle répondait d'un air distrait et s'empressait de rentrer; c'est précisément dans ces instants-là que j'aimais à l'entretenir.

Malade depuis deux ans, son mari ne quittait presque jamais la chambre; c'était un vieillard quinteux, véritable nature de fonctionnaire, quoiqu'il eût la prétention de trancher du seigneur. Possesseur d'une fortune suffisante, à l'époque de son mariage, il l'avait perdue au jeu, et c'est ce qui l'obligea à entrer au service. Dès le commencement de sa maladie, M. R... était devenu d'une méfiance extrême à l'égard de sa femme qui le soignait pourtant avec un entier dévouement; elle s'occupait aussi beaucoup de ses trois enfants; mais cela ne lui suffisait pas.

Je lui dis un jour que j'aurais voulu envoyer mon portrait à Moscou. Comme elle dessinait un peu et que personne à Viatka ne savait tenir un crayon, elle m'offrit ses services. J'acceptai naturellement et lui promis de venir poser le jour suivant; M. R..., qui était présent, ne souffla pas mot. Le lendemain

matin, je reçus pour la première fois une lettre de ma voisine; elle m'apprenait que son mari avait trouvé son offre inconvenante, me priait d'excuser les caprices d'un malade, et terminait en me proposant de faire mon portrait en secret. Je la remerciai avec effusion, mais n'acceptai pas. Cette circonstance nous rapprocha; elle me confia bientôt, sans que j'eusse touché ce sujet délicat, dans quels termes elle se trouvait avec son mari, et nous formâmes involontairement contre lui une sorte de ligue.

Peu de temps après, mes voisins déménagèrent, et lorsque j'allai les voir, je trouvai madame R... dans la salle, assise à son piano; ses yeux étaient gonflés par les larmes. Je la priai de continuer; mais elle se trompait sans cesse, pâlissait et rougissait alternativement. — « Comme il fait chaud ! » — s'écria-t-elle tout à coup, et elle se leva avec vivacité. Maîtrisant mon émotion, je pris sa main délicate et brûlante; elle fit un pas vers moi et laissa tomber sa tête sur ma poitrine; mais à peine son front l'eut-il touchée qu'elle retira sa main et disparut...

Au bout d'un mois, l'ivresse de notre amour s'apaisa. La présence du vieillard m'était pénible, quoique je ne me crusse nullement coupable à son égard, puisque, légitime possesseur de cette femme, au point de vue civil et religieux, il n'avait pas su

se l'attacher; mais la dissimulation ne me convenait pas. Au reste, ma position ne tarda pas à changer, car un beau matin mon domestique vint m'annoncer que M. R... était mort dans la nuit. Je me rendis aussitôt à son domicile; le vieillard était couché en uniforme sur une table; il avait les sourcils froncés et semblait irrité... Les regards de sa femme s'arrêtaient maintenant sur moi avec anxiété; elle était libre maintenant; et moi, je me taisais...

Profondément attristé, prévoyant un malheur, mécontent de moi-même, je vivais dans une sorte d'agitation fiévreuse, et recommençais une vie de désordres; cherchant la distraction dans le bruit, je m'impatientais également d'y réussir ou de ne point trouver l'oubli dans ces moments de dissipation, et attendais, comme on attend une bouffée d'air pur pendant une journée étouffante, que la poste de Moscou m'apportât quelques lignes de Nathalie. Au milieu des transports d'une jeunesse passionnée, la chaste image de cette jeune fille aux traits enfantins brillait d'un éclat de plus en plus vif. L'entraînement qui m'avait attaché à madame R... me fit comprendre mon propre cœur, et m'en découvrit le secret.

Le nom de cousine commençait à me paraître gênant; l'amitié ne me suffisait plus; ce sentiment était trop froid. L'affection que Nathalie me portait se trahissait à chaque ligne de ses lettres;

mais cela ne me contentait pas, je voulais davantage; il me fallait un aveu formel, et je lui écrivis en conséquence les lignes suivantes : — « Je vais te faire une étrange question ; le sentiment que tu me portes, et celui que je ressens pour toi, est-ce bien de l'amitié ? Je ne le pense pas. » — Elle répondit à cette demande : — « Tu me sembles bien agité ; je prévoyais que tu serais encore plus effrayé que moi de ta lettre. Calme-toi, mon ami ; elle ne m'a changée en aucune façon, car je ne puis t'aimer ni plus ni moins que je le fais. » — Mais le mot avait été prononcé. — « Le brouillard s'est dissipé, — écrivait-elle encore, — tout est de nouveau calme et serein. » — Depuis ce jour, Nathalie s'abandonna joyeusement au sentiment qu'elle venait d'avouer; ses lettres sont un chant d'amour plein d'innocence, s'élevant des bégayements de l'enfance jusqu'au plus puissant lyrisme : — « Peut-être, — me dit-elle, — es-tu en ce moment assis dans ton cabinet, sans occupation, et fumant un cigare d'un air pensif; ton regard est plongé dans un lointain confus, et tu ne trouves point de paroles pour accueillir le visiteur qui se présente. A quoi songes-tu donc ? Que regardes-tu ? Ne donne point de réponse; qu'on vienne me confier... Agissons comme des enfants; fixons une heure à laquelle nous nous trouverons l'un et l'autre en plein air, une heure à laquelle nous serons assurés que l'espace seul nous sépare. A huit heures du

soir, par exemple, tu dois être libre comme moi? L'autre jour, je sortis à cette heure, mais je rentrai bientôt, pensant que tu devais être dans ta chambre... En regardant tes lettres, ton portrait, en pensant aux lettres que je t'écris, à ce bracelet, j'aurais voulu être à cent ans d'ici et connaître leur sort. Les objets qui sont sacrés pour nous, qui ont apaisé les douleurs de notre corps et de notre esprit, qui ont fait notre joie et adouci un peu pour nous les tristesses de la séparation, ces chers objets dont nous nous faisions des armes contre les indifférents, contre les coups du sort, contre nous-même, — que deviendront-ils après nous? Conserveront-ils leur prestige, leur puissance? Pourront-ils éveiller, enflammer le cœur de quelqu'un? lui diront-ils notre histoire, nos souffrances, notre amour? leur donnera-t-on une seule larme? Je me sens profondément attristée en songeant que ton portrait pendra un jour, comme celui d'un inconnu, dans quelque chambre écartée, ou qu'un enfant, le prenant pour un jouet, en cassera le verre et effacera tes traits! »

Mes lettres étaient tout autres[1]; au travers d'un amour enthousiaste éclatent des notes amères de dépit contre moi-même, de repentir; les muets reproches de madame R... me rongeaient le cœur,

1. La différence qui existait entre mes lettres et celles de Nathalie était très-grande, surtout dans les premiers temps de notre

troublaient la pureté de mon amour. Je me regardais comme un menteur, et pourtant je ne mentais pas. L'attachement qui me troublait ainsi était non moins sincère que cet autre amour dont je ne m'étais pas rendu compte jusqu'alors.

Mais il m'était impossible de confier à madame R..., au mois de janvier, que je m'étais trompé au mois d'août, en lui déclarant mon affection. Elle n'eût certainement pas ajouté foi à mes paroles; une nouvelle passion, un manque de constance lui auraient paru plus naturels. Comment l'image d'une personne éloignée pouvait-elle l'emporter sur une femme qui était présente? Comment le rayon d'un autre amour avait-il gagné en traversant ce prisme plus de consistance et de force? Je ne le comprenais pas moi-même, tout en reconnaissant pourtant qu'il en était ainsi.

correspondance; elle devint ensuite beaucoup moins sensible. Dans mes lettres se rencontraient, à côté de passages inspirés par un sentiment naturel, des expressions forcées, des mots cherchés et l'influence très-visible de l'école de Victor Hugo et des nouveaux romanciers français. Rien de tout cela ne se rencontre dans les siennes; leur langue est simple, poétique, naïve, et on n'y remarque aucune autre influence que celle de l'Évangile. A cette époque, je voulais toujours écrire d'un style élevé, et j'écrivais mal parce que cette forme ne m'était pas naturelle. Un genre de vie étranger au monde des faits et un excès de lecture empêchent souvent un jeune homme d'écrire et de s'exprimer d'un ton naturel. La maturité intellectuelle ne commence pour un écrivain que lorsque son style est fait et qu'il a pris sa dernière forme.

(*Note de l'Auteur.*)

Cependant madame R... réussissait à esquiver des explications sérieuses; pressentant le danger, elle cherchait à découvrir la vérité et redoutait en même temps de l'apprendre. Elle semblait prévoir que mes aveux lui dévoileraient un terrible mystère, qui mettrait fin à tout, et interrompait toujours nos conversations à l'instant où le péril devenait imminent. Après m'avoir bien observé, elle crut avoir découvert sa rivale dans la personne d'une jeune Allemande, fort jolie et pleine de vivacité, que j'aimais comme une enfant, avec laquelle je me montrais assez familier, précisément parce qu'il ne lui venait pas à l'esprit de se mettre en frais de coquetterie à mon intention, et que, pour ma part, je n'avais aucunes vues sur elle. Au bout de quelques jours, elle reconnut sans doute que Pauline n'était nullement dangereuse. Mais, avant d'aller plus loin, je ne saurais me dispenser de donner quelques détails sur cette dernière.

Il y avait à la pharmacie du bureau de l'assistance publique de Viatka un pharmacien allemand. Cela n'a rien d'étonnant sans doute; mais ce qui l'est beaucoup plus, c'est que son adjoint, quoiqu'il fût Russe, portait le nom allemand de Bolmann. Je me liai d'abord avec l'adjoint; il avait épousé la fille d'un fonctionnaire de la ville, et cette jeune femme possédait les plus beaux cheveux que j'aie vus de ma vie. Le directeur de la phar-

macie, Ferdinand Rulkovins, était absent, et il nous arrivait souvent, à Bolmann et à moi, de nous réunir pour boire des infusions alcooliques composées selon l'ordonnance. Le pharmacien en chef se trouvait à Reval[1]; il y rencontra une jeune personne qui lui plut, et la demanda en mariage. Cette demoiselle le connaissait à peine, mais elle accepta la proposition sans hésiter, comme le font assez ordinairement toutes les jeunes filles et en particulier les Allemandes; elle n'avait aucune idée des lieux sauvages au sein desquels il allait la conduire. Mais lorsque, le mariage étant consommé, il fallut se mettre en route, la peur et le désespoir s'emparèrent de la malheureuse épouse. Afin de la calmer, le pharmacien lui proposa d'emmener une jeune parente de dix-sept ans environ, et cette dernière consentit à partir sans plus de réflexion et sans prendre le moindre renseignement sur Viatka. Aucune des deux amies ne savait le russe, et il n'y avait pas dans la ville quatre personnes qui parlassent l'allemand. Le maître chargé d'enseigner cette langue au gymnase n'en connaissait pas lui-même le premier mot, ce dont je fus tellement surpris que je ne pus m'empêcher de lui demander comment il faisait pour le professer: — « En suivant la grammaire, — me dit-il, — et à l'aide de dialo-

1. Capitale de l'Esthonie.

gues; » — et il m'expliqua que sa partie était les mathématiques; mais, faute d'une vacance dans cette branche d'enseignement, il avait consenti à se charger du cours d'allemand, et ne touchait du reste que la moitié du traitement alloué pour ces leçons au professeur en titre[1]. — Les deux amies se mouraient d'ennui; c'est pourquoi, lorsqu'elles eurent trouvé quelqu'un qui, sans parler l'allemand d'une manière irréprochable, pouvait du moins causer dans cette langue, elles ne se possédèrent pas de joie, et se mirent à me régaler de café et de je ne sais quelle liqueur, tout en me contant leurs secrets, leurs désirs et leurs espérances; enfin, au bout de deux jours elles m'appelaient leur ami et me bourraient à l'envi de pâtisseries allemandes accommodées avec de la cannelle.

La femme du pharmacien et sa compagne ne manquaient pas d'instruction, c'est-à-dire qu'elles savaient Schiller par cœur, touchaient un peu du piano et chantaient des romances allemandes. Elles différaient d'ailleurs complétement sous beaucoup de rapports: la première était blonde, grande, assez jolie, mais d'un caractère apathique; on la disait

1. Mais en revanche, l'autorité centrale, avec cette intelligence qui la caractérise, avait attaché à ce même gymnase, en qualité de professeur de français, l'orientaliste Vernikovski, ami de Kovalevski et de Mitzkievitch, et envoyé à Viatka, pour l'affaire de l'archevêque Philarète, dont il sera question plus tard.
(*Note de l'Auteur.*)

d'une bonté extrême, et, en effet, avec un pareil tempérament, il eût été difficile qu'elle fût méchante. Ayant fait ample connaissance avec son mari, elle se contentait de lui témoigner une affection tranquille et uniforme, veillait à sa cuisine et à sa lessive, et lisait des romans dans ses moments de loisir, ce qui ne l'avait pas empêchée de donner au brave pharmacien une fille blonde et scrofuleuse. Sa compagne, petite brune d'une forte constitution, aux yeux noirs et hardis, était une beauté villageoise dans toute la force du terme; ses mouvements et ses paroles dénotaient beaucoup d'énergie, et lorsqu'il arrivait à l'apothicaire d'adresser à sa femme des remarques peu obligeantes, auxquelles celle-ci se bornait à répondre par un sourire et quelques grosses larmes qui brillaient sous sa paupière, Pauline rougissait et jetait sur l'époux de son amie outragée un regard tellement expressif que le cher homme se calmait aussitôt, trouvait un prétexte pour se rendre dans son laboratoire, et se mettait à piler dans un mortier toutes sortes de drogues destinées à la médicamentation des employés de la ville.

Cette jeune fille naïve, qui savait si bien se faire respecter, me plaisait beaucoup, et je ne sais comment cela se fit, mais elle fut la première à qui je parlai de mon amour; je lui traduisis même quelques-unes de nos lettres. Pour connaître le prix des confidences de ce genre, il faut avoir vécu

longtemps, des années entières, avec des personnes qui nous sont tout à fait étrangères. J'aime peu à parler sentiment, mais encore aujourd'hui il y a des instants ou l'impossibilité de m'épancher me semble un supplice insupportable. On doit comprendre ce qu'une pareille privation me faisait souffrir à l'âge de vingt-quatre ans, et lorsque je commençais à aimer. J'aurais néanmoins supporté ma triste situation avec courage, si je n'avais rencontré cette noble créature dont le cœur droit et sincère gagna bientôt ma confiance; je ne résistai pas au bonheur de lui découvrir mon secret, et je dois dire qu'elle en fut profondément touchée et me le témoigna bien par la suite.

La société toujours sérieuse de Witberg me fatiguait parfois, et le rôle pénible auquel je me trouvais astreint dans mes relations avec madame R... ne me permettait pas le moindre épanchement. Je me rendais souvent le soir chez Pauline, et là, en tête à tête avec elle, je lui lisais des romans insipides, et prenais plaisir à écouter son rire sonore, ou à l'entendre chanter à mon intention : — « *Das Mädchen aus der Fremde*[1], » — paroles qu'elle appliquait à certaine jeune fille habitant un lieu éloigné. Les nuages qui assombrissaient mon humeur se dissipaient, je me sentais animé d'une franche gaieté, et

1. La jeune étrangère.

m'y abandonnais entièrement jusqu'au moment où le pharmacien, qui avait composé sa dernière mixture et étalé son dernier emplâtre, venait m'ennuyer de ses sottes questions sur la politique; toutefois, je ne m'éloignais point sans avoir bu un verre d'infusion stomachique de sa composition, et avalé quelques bouchées d'une salade de harengs préparée par les blanches mains *der Frau Apotekerin*[1].

N'osant prendre aucun parti, j'attendais toujours qu'une circonstance imprévue vînt mettre un terme à ma fausse position. J'avais résolu plus de mille fois d'aller me jeter aux pieds de madame R..., de lui ouvrir mon cœur, de supporter ses reproches, son indignation même; ce n'était point la crainte d'encourir sa colère qui me retenait; je redoutais ses larmes. Il faut avoir éprouvé bien des émotions pénibles pour pouvoir supporter les pleurs d'une femme, ou mettre en doute leur sincérité, lorsqu'elles coulent encore sur une joue brûlante; d'ailleurs, les larmes de madame R... n'eussent pas été simulées.

Plusieurs mois se passèrent ainsi. On commençait déjà à parler de la fin de mon exil; le jour où je pourrais me jeter dans un chariot de poste pour courir à Moscou ne me semblait plus si éloigné; je croyais entrevoir dans le lointain des personnes bien

1. La femme de l'apothicaire.

connues et Nathalie en avant de toutes. Mais aussitôt que je m'abandonnais à ces rêveries, je voyais paraître de l'autre côté du chariot la figure pâle et attristée de madame R..., les yeux rougis par les larmes, au regard exprimant à la fois la souffrance et les reproches; cette pensée troublait ma joie, et je me sentais pris d'une vive compassion pour cette pauvre femme.

Rester plus longtemps en pareils termes était décidément impossible; je résolus d'en finir courageusement, coûte que coûte. J'adressai à madame R... une confession complète; je lui exposai chaleureusement et sincèrement toute la vérité. Le lendemain matin je reçus sa réponse; on ne sera pas surpris d'apprendre que j'avais passé toute la nuit dans les angoisses d'un criminel qui attend son arrêt. La lettre était pleine de retenue, de noblesse, et profondément triste; les fleurs de mon éloquence n'avaient point réussi à lui cacher l'aspic, et on reconnaissait sous le calme de ses paroles comme les sanglots brisés d'une poitrine délicate, et des cris de souffrance, comprimés par de violents efforts. Elle me souhaitait tout le bonheur possible, donnait à Nathalie le nom de sœur, nous tendait généreusement la main en oubli du passé, et pour sanctifier notre nouvelle amitié, elle parlait comme si elle avait été coupable! « Qual cuor tradisti! » — C'est en sanglotant que je relus sa lettre.

CHAPITRE IX.

Vladimir.

« Adieu, Viatka ! — écrivais-je dans une de mes lettres à Nathalie. — Adieu, ville où se sont écoulées près de trois années de mon existence ! L'exilé n'oubliera pas l'accueil qu'il a reçu dans tes murs, les amitiés dont il y a été entouré !... A Vladimir, — continuai-je en m'adressant à Nathalie, — toute ma vie te sera consacrée ; j'y purifierai mon cœur et t'invoquerai de loin dans mes prières. C'est ainsi qu'avant d'entrer à Jérusalem, le pèlerin s'arrête sur un point quelconque de l'Emmaüs, pour se rendre digne de ce séjour et demander à Dieu l'oubli du passé. Je ferai dans cette ville mes quarante jours de désert. »

Je tins ma promesse ; depuis le jour de mon arrivée à Vladimir, je commençai un genre de vie tout différent de celui que j'avais mené à Viatka. Mon petit logement près de la Porte d'Or ressemblait plutôt à la cellule d'un moine qu'à la tanière d'un

lion de province. Il y a plus : je ne m'étais même point posé en lion dans ma nouvelle résidence. Aucune distraction condamnable ne me venait à l'esprit ; la main qui me soutenait et me servait d'appui moral était plus proche. Les lettres de Moscou arrivaient à Vladimir le second jour ; il me semblait que le papier conservait encore la chaleur de cette main protectrice ; je croyais distinguer la trace du regard qui avait suivi les lignes...

Le gouverneur de Viatka se nommait Kourouta ; c'était un Grec, homme intelligent, qui connaissait bien le monde, et avait eu tout le temps de se refroidir pour le bien comme pour le mal. Il comprit immédiatement ma position, et ne chercha en aucune manière à me tourmenter. On ne me parla point de travailler à la chancellerie ; je fus chargé, avec un professeur du gymnase, de veiller à la rédaction du journal du gouvernement, et tout mon service se bornait à cette fonction, qui n'était point nouvelle pour moi. On m'avait déjà confié à Viatka la direction de la partie non officielle du journal de la localité, et j'insérai même une fois certain petit article qui faillit jouer un mauvais tour à mon successeur. En racontant la cérémonie qui se passait sur la Vélikaïa, je rapportai que jadis, au lieu de vendre les moutons immolés à saint Nicolas de Klinof, on les donnait aux pauvres. L'archevêque en fut scandalisé et voulait porter plainte contre les

rédacteurs du journal; le gouverneur eut beaucoup de peine à lui faire abandonner cette réclamation.

C'est en 1837 que l'on fonda en Russie un journal officiel dans chaque gouvernement. L'idée originale d'introduire la publicité dans le pays du silence et du mutisme appartient au ministre de l'Intérieur Bloudof, connu par une *continuation* de l'histoire de Karamzine, sans en avoir écrit une ligne, et par le rapport de la commission d'enquête pour la conspiration du 14 décembre, pièce qu'il aurait beaucoup mieux fait de ne point écrire; il appartenait à la classe des administrateurs doctrinaires vieillis et méritants, qui parurent à la fin du règne d'Alexandre Ier. C'étaient des hommes intelligents, instruits, honnêtes, « des oies d'Arzamas[1]; » — ils savaient écrire le russe, ils étaient bons patriotes et s'occupaient avec tant de zèle de l'histoire nationale, qu'ils n'avaient pas le temps de s'intéresser aux choses présentes. Pleins de respect pour la mémoire de Karamzine, ils aimaient Joukowski, savaient tout Krylof par cœur, et se rendaient à Moscou pour voir Dmitrief dans la maison dont celui-ci était propriétaire à la Sadovaïa; moi aussi je le fréquentais lorsque je suivais les cours de l'Université, malgré les préjugés romantiques que je puisais dans mes entretiens avec Polévoï et le mécontement secret dont

1. On donnait ce nom à une société littéraire.

je ne pouvais me défendre en songeant que Dmitrief, tout poëte qu'il était, remplissait le poste de ministre de la Justice. — On attendait beaucoup de ces hommes, et ils ne firent rien, comme tous les doctrinaires en général. Peut-être auraient-ils réussi à laisser une trace plus profonde de leur passage aux affaires, si Alexandre avait vécu; mais celui-ci étant mort, ils ne purent réaliser aucune de leurs bonnes intentions.

On voit à Monaco, sur le monument funèbre d'un des princes du pays, l'inscription suivante : — « Ici repose Florestan, il voulut le bien de ses sujets! » — Nos doctrinaires voulurent aussi faire le bien, si ce n'est de leurs sujets, du moins de ceux de l'empereur Nicolas; mais ils comptaient sans leur hôte. Je ne sais pourquoi le prince en question n'agit point, mais c'est notre Florestan qui paralysa les projets des doctrinaires russes. Il était réservé à ces hommes de prendre part à toutes les mauvaises mesures du gouvernement et de se borner à introduire des innovations sans valeur, des changements de formes, de noms. Tout nouveau chef se croit obligé, en Russie, de présenter un projet, une modification quelconque qui tend ordinairement à empirer les choses ou à les laisser presque dans le même état. On a imaginé par exemple, dans les chancelleries des gouverneurs, de donner aux secrétaires le nom de *directeurs d'affaires*, et la dénomination allemande

des secrétaires du tribunal de la régence ne fut point traduite en russe. Je me rappelle que le ministre de la Justice Panine fit un rapport sur la nécessité de changer l'uniforme des employés civils. Le début de cette pièce était grave et solennel; le voici : — « Ayant porté mon attention d'une manière particulière sur le manque d'unité qui se fait remarquer entre les ornements et la coupe de quelques-uns des uniformes de l'ordre civil, et ayant pour principe, etc. »

Par suite de la même manie d'innovations puériles, le ministre de l'Intérieur jugea à propos de transformer les assesseurs de district en stanavoï. Les assesseurs résidaient constamment dans les villes et inspectaient les villages. Les stanavoï se rendent quelquefois dans les villes, mais ils sont tenus d'habiter un village. Il en résulte que les paysans se trouvèrent placés sous la surveillance de la police, et pourtant, on n'ignorait pas la rapacité et l'immoralité de nos employés de police. Bloudof leur livra le secret de l'industrie et de la richesse rurales; il les introduisit dans la famille du paysan, dans les assemblées de la commune, et souilla par là le dernier refuge des mœurs publiques. Heureusement que le nombre des stanavoï n'est que de deux par district, tandis que celui des villages est considérable[1].

1. Par suite de l'affranchissement de la classe des paysans, le gouvernement se propose, dit-on, de changer ce système de police.

C'est à peu près à la même époque que Bloudof imagina les journaux de gouvernements. Quoique nos autorités méprisent généralement l'instruction, elles ont des prétentions littéraires ; et, tandis qu'en Angleterre, par exemple, il n'existe pas un seul journal officiel, chez nous chaque ministre a le sien, et il en est de même des académies et des universités. Nous avons des journaux des mines et des salines, des journaux de terre et de mer, des journaux français et allemands. Tout cela se publie aux frais de l'État ; la fourniture des articles est soumissionnée dans les ministères, absolument comme celle du bois et des chandelles, seulement sans remise pour la tare ; on n'y connaît pas non plus les déficits dans les comptes généraux, les chiffres imaginaires et les additions fantastiques. Ayant pris en main tous les monopoles, le gouvernement se chargea aussi de celui des bavardages ; il commanda le silence à tous ses sujets, et se mit à parler sans mesure. Poursuivant ce système, Bloudof prescrivit que chaque administration de gouvernement publiât son journal, et que tous ces journaux comprissent une partie non officielle, destinée à reproduire des articles d'histoire, de littérature, etc.

Cet ordre fut immédiatement mis à exécution, et cinquante administrations de gouvernement durent à tout prix trouver de quoi remplir cette partie non officielle. Les prêtres sortant du séminaire, les

docteurs en médecine, les maîtres des gymnases, toutes les personnes soupçonnées d'avoir quelque instruction et de savoir l'orthographe, furent sommés de prendre part à ce travail. Les malheureux se creusent la tête, lisent *le Cabinet de lecture*, ou *les Archives de la Patrie*[1], et, franchissant le Rubicon, se décident enfin à prendre la plume. Le plaisir de se voir imprimé, quoique à peu près conventionnel, est assurément une des jouissances les plus vives que l'on puisse ressentir aujourd'hui, tellement notre siècle est devenu lettré. Cependant il en coûte toujours un peu de livrer ses œuvres au public, lorsqu'on n'y est pas déterminé par des motifs exceptionnels. Bien des gens qui n'oseraient pas insérer leurs travaux dans les recueils périodiques de Moscou et de Pétersbourg les impriment volontiers dans un journal de province. Pourtant la funeste coutume d'avoir un organe littéraire, l'habitude de la publicité prend racine de cette manière. Après tout, il n'est pas mauvais de porter une arme à ses côtés.

Mon collègue pour la rédaction du journal de Vladimir était un candidat de l'université de Moscou; nous y avions suivi la même faculté. Ce pauvre diable finit si tristement que je ne me sens pas le courage de sourire en parlant de lui, et pourtant il

1. Ces deux recueils, qui existent jusqu'à présent, étaient fort en vogue à cette époque.



resta souverainement ridicule jusqu'à sa mort. C'était un garçon intelligent, mais difforme et d'une gaucherie sans exemple. J'ai peu rencontré d'hommes aussi grands ou plutôt aussi longs que lui, et il est difficile d'être plus laid. Sa figure était énorme et raboteuse en quelque sorte; sa bouche s'ouvrait jusqu'aux oreilles; ses yeux, d'un gris pâle, étaient plutôt éclairés qu'ombragés par des cils rougeâtres; ses cheveux roides couvraient à peine son crâne; enfin, il avait le dos voûté, et une mise toujours des plus négligées.

Ajoutez à cela que son nom prêtait à l'équivoque, si bien même qu'un factionnaire de Vladimir l'arrêta pour ce seul motif. C'était un soir, à une heure assez avancée; mon collègue passait, enveloppé dans son manteau et une lunette d'approche à la main, devant la maison du gouverneur. Au moment où il venait de s'arrêter pour examiner le ciel, le factionnaire, étonné et considérant probablement les étoiles comme une propriété de l'État, lui cria: « Qui vive? » L'immobile observateur répondit d'une voix sourde: — « Nébaba[1], » sans bouger de place.

— « Pas de mauvaise plaisanterie, — reprit le soldat irrité, — je fais mon devoir. » — « Je te répète que je suis Nébaba, » marmota l'employé. Le factionnaire n'y tint plus; il tira le cordon de la son-

1. Lorsqu'on le partage en deux (Né-baba), ce mot signifie en russe « pas une paysanne. »

nette de garde, et, un sous-officier ayant paru, il lui livra l'astronome en disant : — « On verra bien au poste si tu es une paysanne ou non. » — Mon infortuné collègue aurait sans doute passé la nuit dans ce lieu si l'officier ne l'avait pas reconnu.

Un beau matin, Nébaba entra chez moi à l'improviste, pour m'annoncer qu'il allait faire un voyage de quelques jours à Moscou ; et en m'apprenant cette nouvelle, il souriait d'un air aimable. — « Je n'en reviendrai pas seul, » — ajouta-t-il. — « Comment?... vous allez.... » — « Mais oui, — me répondit-il avec timidité, — je vais m'unir en légitime mariage. » — Je ne pouvais comprendre qu'une femme eût le courage d'épouser un monstre pareil, avec tout son mérite ; mais lorsque, deux ou trois semaines après, je vis chez lui une fillette de dix-huit ans à peine, qui, sans être jolie, avait une figure avenante et des yeux éveillés, je le considérai véritablement comme un héros.

Au bout de quelques semaines, je crus m'apercevoir que mon Quasimodo n'était pas très-satisfait de son intérieur ; il paraissait chagrin, négligeait la correction des épreuves, ne terminait pas un article, annoncé depuis longtemps, sur les oiseaux de passage, et tombait dans d'étranges distractions ; ses yeux me semblaient même quelquefois gonflés par des larmes. Cet état ne dura pas longtemps ; un jour qu'en revenant à la maison je passais de-

vant la Porte d'Or, je vis tous les enfants et les boutiquiers courir du côté de l'église, et des hommes de la police qui paraissaient très-affairés. Je suivis la foule, et approchai de l'église.

Le corps de Nébaba était étendu le long du mur; près de lui se trouvait un fusil. Le malheureux avait attenté à ses jours en face de la maison qu'il habitait : c'était au moyen d'une ficelle attachée à son pied qu'il avait fait partir la détente du fusil. L'inspecteur du bureau de médecine de la ville expliqua très-disertement que le défunt n'avait pas dû souffrir; les soldats de police se disposèrent à emporter son corps.

Combien la nature se montre cruelle pour certaines personnes ! Quelles souffrances ce pauvre martyr avait dû éprouver, avant de se décider à arrêter avec cette ficelle le balancier qui ne lui mesurait que des humiliations et des infortunes ! Et pourquoi ? parce que son père était scrofuleux, ou sa mère lymphatique. Après tout, sommes-nous en droit de demander des raisons, de la justice ? — Et à qui ? — au fougueux ouragan de la vie !....

CHAPITRE X.

A Moscou en mon absence.

L'existence paisible que je menais à Vladimir fut bientôt troublée par de tristes nouvelles de Moscou, et ces bruits m'arrivaient de différents côtés. J'en étais profondément affligé. Afin d'exposer clairement la nature de mes inquiétudes, je me vois obligé de remonter à l'année où je fus jeté en prison.

Le lendemain de mon arrestation, la princesse célébrait le jour de sa fête, et c'est pourquoi Nathalie m'avait dit en me quittant dans le cimetière : « A demain ! » Elle m'attendait; plusieurs de nos parents étaient déjà réunis, lorsque mon cousin entra précipitamment et raconta avec détail l'histoire de mon emprisonnement. N'étant point préparée à cette nouvelle, Nathalie se leva pour aller dans la chambre voisine; mais à peine avait-elle fait quelques pas qu'elle tomba évanouie.

La princesse en comprit aussitôt la raison, et ré-

solut de s'opposer par tous les moyens possibles à cet amour naissant. Qu'est-ce qui la portait à en agir ainsi? Je l'ignore; dans les derniers temps, c'est-à-dire après ma sortie de l'Université, elle avait paru fort bien disposée pour moi; mais mon arrestation, et ce qu'on lui apprit de nos opinions libérales, de l'empressement avec lequel j'avais quitté l'orthodoxie pour la *secte* du saint-simonisme, l'indisposèrent contre moi; elle ne m'appela plus que le *criminel d'État*, ou le *malheureux fils de mon frère Jean*. Il fallut toute l'autorité du sénateur pour lui faire accorder à Nathalie la permission d'aller me dire adieu dans la prison de Kroutitski. Heureusement que je partais pour l'exil; la princesse croyait avoir tout le temps de prendre ses mesures. — « Perme, Viatka? Dieu sait où ces villes se trouvent; il s'y rompra le cou, ou quelqu'un lui rendra ce service; mais, dans tous les cas, il l'oubliera certainement dans ces déserts. » — La princesse était loin de compte; j'avais, comme on l'a vu, une bonne mémoire.

Ma correspondance secrète avec Nathalie fut enfin découverte, et la princesse défendit sévèrement aux laquais et aux femmes de chambre de porter à la poste aucune lettre de ma cousine ou de lui en remettre. Lorsque, au bout de deux ans, on commença à parler de mon retour, la princesse se dit: — « Un de ces jours le malheureux fils de

mon frère ouvrira la porte et entrera. A quoi bon se livrer à de longues réflexions? il faut agir. Nous allons la marier pour la délivrer de ce criminel d'État, de cet homme sans religion et sans principes. »

Peu de temps auparavant, la princesse répétait en soupirant que la pauvre orpheline ne possédant presque rien, il n'y avait pas à choisir; elle aurait voulu lui trouver un parti quelconque. Effectivement elle avait déjà établi de la sorte, avec l'assistance de ses vieilles dévotes, une de nos parentes éloignées et sans fortune, en la mariant à un homme d'affaires. La pauvre jeune fille, personne fort aimable et d'un esprit cultivé, consentit à ce mariage, pour tranquilliser sa vieille mère, et mourut deux ans après. Mais son mari vivait, et il continuait à s'occuper des affaires de la princesse par reconnaissance pour ses bontés. A la nouvelle de mon prochain retour, la princesse changea tout à coup de langage; elle se décida à marier l'orpheline comme si celle-ci était sa propre fille; elle lui assurait un capital de cent mille roubles-assignats, et lui donnait en outre une part dans sa succession. Avec de pareils avantages il est toujours facile de trouver des promis, non-seulement à Moscou, mais partout ailleurs, surtout lorsque, comme la princesse, on dispose d'une dame de compagnie et d'une troupe de vieilles dévotes prêtes à vous servir.

Les conférences secrètes auxquelles la détermi-

nation de la princesse donna lieu dans la maison, et les avertissements des femmes de chambre, ayant instruit la pauvre orpheline du sort qu'on lui préparait, elle annonça à la dame de compagnie qu'on prenait une peine inutile. Cette déclaration fut le signal de persécutions impitoyables, mesquines, incessantes, qui ne lui laissaient pas un instant de repos et portaient sur chacune de ses paroles.

— « Figure-toi, — m'écrivait-elle de la campagne où la princesse passait l'été, — figure-toi un temps froid, du vent, de la pluie, un ciel qui est pour ainsi dire sans expression ; j'habite une vilaine petite chambre mal meublée, et la maison est pleine de vieux enfants bruyants, qui salissent tout par pur désœuvrement, sans y trouver aucun plaisir. Encore ne puis-je pas les regarder faire de loin ; il faut que je me tienne au milieu d'eux ; » — peu de jours après, elle me disait : — « Trois vieilles femmes sont assises dans ma chambre, et la conversation roule sur les soins qu'elles ont donnés à leurs maris paralytiques ; j'avais déjà la fièvre sans cela. »

Aux persécutions systématiques de la princesse se joignirent bientôt les semonces de toutes les vieilles qui se mirent à endoctriner de leur côté Nathalie, à lui conseiller de se marier, et à m'accabler d'injures ; le plus souvent elle me taisait dans ses lettres tous

les tourments dont on l'abreuvait; mais il arrivait parfois que le chagrin, l'humiliation et l'ennui prenaient le dessus.

— « Je ne sais, — m'écrit-elle, — s'il est possible de rien ajouter à mon supplice. Sais-tu bien qu'il m'est défendu maintenant de passer dans la chambre voisine, et même de changer de place? On apporte les lumières; comme je n'avais pas joué du piano depuis longtemps, je me rends dans la salle, espérant que l'on aurait pitié de moi; mais il m'est ordonné de regagner ma chaise et de me mettre à tricoter. Je voudrais du moins m'approcher d'une autre table; leur voisinage m'est insupportable. Le puis-je faire? Non; il faut rester où je suis, à côté de la femme du prêtre, écouter, voir, me mêler à la conversation; et elles ne font que parler de Philarète, ou te dénigrer de leur mieux. En pensant à ma position, je rougis, et un pénible sentiment de tristesse me serre la poitrine; mais ce n'est pas que je sois humiliée d'être leur esclave, non..., je me sens pour elles une pitié sincère. »

Le projet de mariage devient enfin une réalité.

— « Il est venu ici une dame qui dit m'aimer beaucoup, — m'écrit-elle à peu près à la même époque, — et c'est justement pour cela que je ne puis la souffrir; elle se démène de toute façon pour me trouver un parti, et m'a tellement impatientée que, lorsqu'elle eut tourné le dos, je me suis mise à chanter:

« Plutôt me couvrir du linceul des morts,
Que de quitter le voile brodé de mon bien aimé[1]. »

Quelques jours après, le 26 octobre 1837, Nathalie me mande : — « Tu ne peux t'imaginer ce que j'ai souffert aujourd'hui. On m'ordonna de m'habiller, et je fus conduite chez madame I..., qui dès mon enfance n'a cessé de me témoigner le plus grand intérêt ; le colonel Z.... se rend chez elle tous les mardis pour y faire sa partie. Imagine-toi ma position ; j'avais d'un côté des vieilles femmes qui jouaient, de l'autre, plusieurs personnages ridicules parmi lesquels se trouvait le colonel. La conversation, les figures, tout était si étrange, si désagréable, tellement plat et inanimé, que je ne pouvais en revenir, et me croyais dans un monde fantastique. Ce que je voyais me paraissait l'effet d'un songe pénible ; je demandais sans cesse, comme un enfant, à retourner à la maison, mais on ne m'écoutait pas. L'attention de l'obligeante madame I... et du colonel m'épouvantait ; ce dernier dessina même grossièrement avec de la craie une couronne de mariée[2] sur la table. O mon Dieu ! mes forces s'épuisent ; je ne trouve sur qui m'appuyer ; je suis seule, — sur le bord d'un précipice, et une foule de personnes s'efforcent

1. Refrain d'un chant populaire.

2. Il est d'usage dans les mariages russes de faire tenir par les garçons d'honneur une couronne de métal doré au-dessus de la tête des promis.

de m'y jeter. Si du moins tu étais là, près de moi! Ton souvenir seul me ranime et me donne le courage de continuer cette lutte accablante. »

Cependant le colonel convenait à toute la famille; le sénateur le comblait de prévenances, et mon père disait que c'était un excellent parti. Il n'y avait pas jusqu'à Son Excellence D. P..., comme Nathalie appelait le neveu de sa protectrice, qui ne le trouvât à son goût. La princesse n'avait pas fait encore à Nathalie de proposition directe, mais elle redoublait de sévérité à son égard, et hâtait la conclusion de l'affaire. Afin d'éloigner le colonel, Nathalie essaya de jouer le rôle d'une petite niaise. Cela n'y fit absolument rien; il continuait ses visites.

« Émilie, — m'écrivait-elle, — vint me voir hier, et me dit que si elle avait appris ma mort, cette nouvelle l'aurait réjouie. Elle a raison sur bien des points, et son cœur, qui ne vit que de douleur, comprend la mienne, mais elle n'a aucune idée de l'énergie qu'inspire l'amour.

« La princesse ne se décourage pas non plus, et pour être en règle avec sa conscience, elle s'est adressée à un prêtre de la connaissance du colonel, et lui a demandé si ce ne serait pas commettre un péché que de me marier de force. Il lui a répondu qu'elle ferait une chose agréable à Dieu en m'établissant. J'irai aussi trouver mon confesseur pour savoir ce qu'il en pense.

« 30 *octobre*. — Voici la robe, la toilette que je dois avoir demain; puis, une image[1], des bagues et beaucoup d'autres préparatifs; pourtant, on ne me dit rien. Les M... et plusieurs autres personnes sont invitées. On me prépare une surprise, et moi aussi je leur en prépare une.

« *Six heures.* — La conférence vient de commencer. Le sénateur y assiste. Tu crois devoir me donner des conseils; c'est une peine inutile, mon ami; je saurai me tirer des scènes terribles et honteuses qui se préparent. Ton souvenir me protége; ne me parle de rien; la douleur et le chagrin ont pénétré si profondément dans mon sein, qu'en voulant les en arracher tu rendrais les plaies encore plus sensibles. »

Malgré toutes les peines que l'on prenait pour cacher les dispositions de Nathalie, le colonel finit par s'apercevoir de l'insurmontable éloignement qu'il lui inspirait. Ses visites devinrent moins fréquentes; il se dit malade, et toucha quelques mots sur l'insuffisance de la dot. Cela contraria beaucoup la princesse, mais elle se soumit à cette prétention humiliante, et consentit à donner une terre qu'elle avait près de Moscou. Le colonel ne s'attendait probablement pas à une pareille concession, car il cessa entièrement ses visites.

1. Les parents de la mariée lui donnent ordinairement leur bénédiction avec une image, le jour des fiançailles.

Deux mois se passèrent assez paisiblement, mais on apprit tout à coup que je venais d'être transféré à Vladimir. La princesse résolut aussitôt de tenter un dernier effort, et voici comment elle s'y prit. Une femme de sa connaissance avait un fils, qui était nouvellement revenu du Caucase; c'était un jeune officier instruit et fort recommandable sous tous les rapports. La princesse ne craignit pas de déroger en chargeant la sœur de l'officier de solliciter son frère à rechercher l'orpheline en mariage, et celui-ci finit par céder à ces instances. Nathalie, ne voulant plus jouer le rôle pénible et ennuyeux qu'on lui avait déjà imposé une fois, et voyant que l'affaire prenait une tournure sérieuse, adressa à l'officier une lettre dans laquelle, après lui avoir déclaré avec franchise qu'elle en aimait un autre, elle faisait appel à son honneur, et exprimait l'espoir qu'il ne consentirait pas à lui susciter de nouveaux tourments.

L'officier se le tint pour dit et ne tenta aucune démarche. La princesse, consternée et mortifiée, résolut de découvrir le motif qui l'avait décidé à battre en retraite. La sœur de l'officier avait promis à celui-ci de ne point confier son secret à la princesse, mais elle le dit à la dame de compagnie qui se hâta, comme de raison, de le communiquer à sa maîtresse.

La princesse faillit étouffer de colère. Ne sachant

que faire, elle donna ordre à la jeune fille de monter dans sa chambre et d'y rester ; puis elle fit fermer la porte à clef, et chargea une femme de la garder. Elle écrivit ensuite à ses frères et à l'un de ses neveux, pour les inviter à se réunir chez elle en conseil de famille, disant qu'elle était trop émue et trop douloureusement affectée pour prendre un parti dans la malheureuse situation où elle se trouvait. Mon père lui répondit qu'étant accablé de soucis lui-même, il ne pouvait se rendre à son désir ; il lui reprocha en outre de donner beaucoup trop d'importance aux faits dont elle se plaignait, et ajouta qu'il se croyait fort mauvais juge dans les affaires de cœur. Le sénateur et le neveu de la princesse vinrent le lendemain soir au rendez-vous qu'elle leur avait assigné.

Après avoir longuement discuté, ils ne purent s'entendre sur rien et demandèrent qu'on fît paraître la prisonnière. L'orpheline entra ; mais ce n'était plus la timide et silencieuse jeune fille qu'ils connaissaient. Le calme et la fierté qu'exprimaient ses traits révélaient une fermeté réfléchie et une résolution que rien ne saurait vaincre ; au lieu d'une enfant, c'était une femme qui se présentait pour défendre son amour,... notre amour.

L'attitude de l'accusée troubla ses juges. Ils se sentaient embarrassés ; enfin le neveu de la princesse, l'orateur de la famille, exposa longuement le

motif de leur réunion, le désespoir de sa tante, le sincère désir qu'elle avait de trouver à établir convenablement sa protégée, et l'étrange résistance de celle qui lui inspirait tant de sollicitude. Le sénateur hochait la tête, agitait l'index en signe d'approbation. La princesse se taisait, détournait les yeux, et respirait un flacon de sel. La prévenue écouta ce long discours, et demanda naïvement ce qu'on voulait d'elle.

— « Nous sommes fort éloignés de vouloir vous contraindre en rien, — reprit l'orateur, — nous sommes ici selon le désir de ma tante, pour vous donner un bon conseil. Un parti avantageux, sous tous les rapports, se présente...

— « Je ne puis donner mon consentement.

— « Pour quel motif ?

— « Vous le savez. »

L'orateur de la famille rougit un peu, aspira une prise de tabac, et continua en clignant les yeux :

— « On pourrait objecter à cela bien des considérations. Je vous ferai seulement observer que vos espérances reposent sur une base bien fragile. Il y a longtemps que vous n'avez vu le malheureux Alexandre; il est encore très-jeune, d'un caractère ardent; êtes-vous bien sûre que...

— « J'en suis certaine, et d'ailleurs, quelles que soient ses intentions, les miennes ne changeront pas. »

Le neveu de la princesse était à bout de son latin;.il se leva en disant :

— « Dieu veuille que vous n'ayez pas à vous en repentir! Je crains beaucoup pour votre avenir. »

Le sénateur paraissait mécontent. C'est à lui que la pauvre jeune fille crut devoir s'adresser.

— « Vous m'avez toujours témoigné de l'intérêt, — lui dit-elle; — je vous en supplie, sauvez-moi; agissez comme bon vous semble, mais délivrez-moi de cette existence. Je n'ai jamais fait de mal à personne; je ne demande rien, je n'ai rien tenté; je me suis simplement refusée à tromper un honnête homme, et à me tuer en l'épousant. Ce que cette conduite m'a valu de souffrances serait impossible à décrire; je suis fâchée de le déclarer en présence de la princesse, mais obligée de supporter les humiliations continuelles, les paroles blessantes, les allusions méchantes de son entourage, je me sens à bout de mes forces. Je ne puis, je ne dois pas permettre qu'on insulte à ma personne... »

Mais ici les nerfs prirent le dessus, et elle fondit en larmes. Le sénateur sauta de sa chaise, et se mit à marcher dans la chambre d'un air agité. La dame de compagnie, bouillante de colère, n'y tint pas, et dit en s'adressant à la princesse :

— « Comment trouvez-vous notre charmante élève? Voilà sa reconnaissance!

— « De qui veut-elle parler ? — s'écria le séna-

teur. — Comment pouvez-vous tolérer, ma sœur, qu'une créature pareille ose s'exprimer de la sorte en parlant de la fille de votre frère? D'ailleurs, je ne sais pas pourquoi cette engeance est ici. Vous l'avez donc invitée aussi à donner son avis? Elle est donc votre parente?

— « Mon cher ami, — répondit la princesse épouvantée, — tu sais combien je lui suis attachée et quels soins elle me donne.

— « Oui, oui, c'est fort beau; qu'elle vous donne tant que vous voudrez vos médecines et tout le reste. Il ne s'agit pas de cela; je vous demande pourquoi cette femme se trouve ici, lorsqu'il est question de vos affaires de famille, et comment, qui plus est, elle ose prendre la parole? Que doit-elle se permettre lorsqu'elle est seule? Et puis, elle vous porte plainte! Qu'on avance ma voiture. »

La dame de compagnie s'enfuit tout éplorée et le visage en feu.

— « Pourquoi la traitez-vous avec tant d'égards? — reprit le sénateur, qui s'était un peu calmé. — Elle se figure encore qu'elle tient un cabaret à Svénigorod. Comment n'avez-vous pas honte!

— « Assez, mon ami, je vous en supplie, — reprit la princesse. — Mes nerfs sont tellement affaiblis! Ah! Dieu! » — Puis se tournant vers sa nièce, elle ajouta : — « Tu peux remonter dans ta chambre et y rester.

— « Il serait bien temps aussi, — continua le sénateur, — de supprimer cette bastille. Tout cela est absurde et ne sert de rien. »

Avant de partir, il monta dans la chambre de Nathalie qui, toute bouleversée par la scène précédente, était assise dans un fauteuil, la figure couverte de ses deux mains; elle pleurait amèrement. Le vieillard lui posa la main sur l'épaule :

— « Calme-toi! calme-toi! — lui dit-il, — tout cela changera. Fais ton possible pour ne point indisposer contre toi la princesse; c'est une personne maladive, il faut lui céder; d'ailleurs, elle veut aussi ton bonheur, après tout. Quant à te marier, sois tranquille; on ne t'y forcera pas, c'est moi qui t'en réponds.

— « Qu'on me mette dans un couvent, — lui dit-elle, — dans une pension; qu'on m'envoie à Tambof, ou chez mon frère à Pétersbourg, plutôt que de me tourmenter.

— « Allons! allons! tâche d'apaiser ma sœur, et je saurai bien mettre cette insolente à la raison. »

En passant dans la salle, le sénateur rencontra la dame de compagnie. — « Je vous prie de ne plus vous oublier! » — lui cria-t-il en la menaçant du doigt. La chère confidente entra en sanglotant dans la chambre à coucher de la princesse qui était déjà couchée; quatre femmes l'entouraient; deux d'entre elles lui réchauffaient les mains et les pieds,

deux autres frottaient ses tempes avec du vinaigre, et une dernière laissait tomber des gouttes de Hoffmann sur un morceau de sucre.

C'est ainsi que se termina le conseil de famille. On doit comprendre qu'il ne pouvait en résulter rien de bon pour Nathalie. La dame de compagnie était devenue plus prudente, mais ayant voué maintenant à sa victime une haine personnelle, et cherchant à lui faire payer la manière insultante dont le sénateur l'avait traitée, elle empoisonnait l'existence de Nathalie par des tracasseries indirectes; la princesse participait naturellement à ces persécutions inhumaines.

Je résolus d'y mettre fin et de commencer immédiatement les démarches nécessaires. Avant tout je crus devoir écrire à mon père une longue lettre, dans laquelle je lui exposai sincèrement et avec calme l'affection que je portais à Nathalie. Prévoyant sa réponse, j'ajoutai que je ne voulais nullement le presser, que je lui laissais tout le temps d'apprécier si c'était là une passion passagère ou non, et ne demandais qu'une seule chose, c'était que lui et le sénateur compatissent à la position d'une malheureuse jeune personne sur laquelle ils avaient tout autant de droits assurément que la princesse.

Mon père me répondit qu'il ne pouvait souffrir de se mêler des affaires d'autrui, et que la prin-

cesse était libre de se conduire chez elle comme bon lui semblait. Cependant il me conseillait d'abandonner des idées écloses dans l'oisiveté et l'ennui de l'exil, et de me préparer à un voyage dans les pays étrangers. C'était un projet dont je m'étais souvent entretenu avec lui autrefois; il savait combien je souhaitais de le mettre à exécution, mais il y avait toujours vu jusque-là une foule d'empêchements; il terminait ordinairement nos conversations sur ce sujet par ces paroles : — « Ferme-moi d'abord les yeux; tu pourras ensuite parcourir à ton aise les quatre parties du monde. » — Pendant mon exil j'avais perdu tout espoir d'entreprendre prochainement ce voyage, sachant bien qu'il serait difficile d'en obtenir l'autorisation du gouvernement, et d'ailleurs je trouvais peu délicat d'insister auprès de mon père sur une séparation volontaire, tandis que j'étais forcé de vivre loin de lui sans l'avoir souhaité. Je me rappelai les larmes qui brillaient dans ses yeux au moment de mon départ pour Perme... Ce ne fut donc point sans surprise que je lus les lignes où il prenait l'initiative d'un projet auquel je ne songeais nullement pour l'instant.

J'avais agi avec sincérité, tout en ménageant les sentiments de mon père, et je ne m'étais pas montré fort exigeant; il me répondait d'un ton ironique et avec des détours. — « Puisqu'au lieu de me soutenir, — me dis-je, — il prêche la non-intervention,

comme Guizot, mon parti est pris; plus de concessions. » — Je n'avais jamais pensé jusque-là à préparer mon avenir; je savais, je croyais fermement qu'il m'appartenait, — qu'il nous appartenait, et j'en abandonnais les circonstances accessoires au hasard; la satisfaction que nous causait réciproquement l'idée d'être aimé l'emportait sur tout, et nos souhaits n'allaient pas au delà d'une entrevue. La lettre de mon père me décida à tenter de faire moi-même mon avenir; je n'avais plus rien à attendre. — « *Cosa fatta capo ha!* » Mon père n'était pas très-sentimental, et on pouvait dire de la princesse :

« Laissons-la pleurer un peu,
Cela ne lui fait rien [1]. »

J'avais alors auprès de moi à Vladimir mon frère malade, et K..., avec lequel je passais des nuits entières à rappeler des souvenirs qui nous attristaient et souvent nous faisaient rire jusqu'aux larmes. C'était le premier de mes amis que je revoyais depuis mon départ de Moscou. En fidèle chroniqueur, il s'était plu à me rapporter tous les changements que notre petit cercle avait subis et les questions qui s'y agitaient; je savais, grâce à lui, le nom des nouvelles recrues, et en quels lieux se trouvaient les absents, etc. Lorsqu'il n'eut plus rien à m'apprendre, je lui fis part de mes inten-

1. Vers de Lermontof.

tions, et nous les discutâmes longtemps ; il me communiqua une idée dont je reconnus plus tard l'absurdité. Afin d'épuiser tous les procédés pacifiques, il me proposa de se rendre auprès de mon père qu'il connaissait à peine, et de causer *sérieusement* avec lui de ma position ; j'y consentis.

Mon ami K... était propre à tout au monde plutôt qu'au rôle de négociateur, surtout avec mon père ; en d'autres termes, il possédait au plus haut degré les qualités nécessaires pour faire définitivement échouer notre entreprise. Sa vue seule inspire à tout conservateur un sentiment d'effroi ; par sa haute taille, sa chevelure en désordre, ses traits accentués, il rappelle certains membres de la Convention, et particulièrement Marat ; comme lui, il a la bouche grande, une expression de dédain sur les lèvres, et sa physionomie est empreinte d'une sorte d'irritation mélancolique. Ajoutez à cela des lunettes, un chapeau à larges bords, une voix forte, un caractère altier, irritable au suprême degré ; enfin le don particulier d'élever ses sourcils progressivement à mesure que la colère le gagne. On pourrait encore comparer K... au personnage de Laravinière dans le remarquable roman de G. Sand, *Horace*, en y joignant toutefois quelques traits empruntés à Robinson Crusoé et au type le plus pur de l'étudiant moscovite. Son naturel franc et noble l'avait conduit de bonne heure à se mettre en opposition avec le monde

entier ; il ne dissimulait point cette tendance, et s'y était fait. Plus âgé que nous de quelques années, il se disputait continuellement avec ses amis, les réprimandait à tout propos, leur cherchait même querelle, et pourtant il était bon et généreux. Quoique sa parole fût rude, il avait une grande délicatesse de sentiments, et c'est pourquoi nous lui pardonnions volontiers son humeur excentrique.

Figurez-vous donc cet homme étrange, ce dernier des Mohicans sous le masque de « l'Ami du Peuple, » se mettant en route pour endoctriner mon père. Depuis, je lui ai fait raconter bien des fois l'entrevue ; je ne pouvais me représenter cette discussion diplomatique ; toute mon imagination n'y suffisait pas. Étant pris à l'improviste, mon père fut un peu déconcerté, et se mit à lui exposer toutes les profondes considérations qui le portaient à désapprouver mon mariage ; mais il ne tarda pas à changer de ton, et demanda à K... pourquoi il était venu le trouver et de quel droit il se mêlait d'une affaire qui ne le concernait nullement. La conversation prit un caractère blessant ; le diplomate, voyant que la négociation tournait mal, essaya de donner à mon père des inquiétudes sur ma santé ; mais l'argument venait trop tard, et l'entrevue se termina, comme on pouvait le prévoir, par une suite de sorties piquantes de la part de mon père, et des expressions violentes du côté de K... Celui-ci m'écrivit à ce propos : — « N'attends

rien de ton père. » — Cela me décida à agir. Mais quels moyens employer, et par quoi commencer? Pendant que j'imaginais chaque jour plus de dix projets différents, sans me décider pour aucun, mon frère se disposait à retourner à Moscou; c'était le 1er mars qu'il devait partir.

CHAPITRE XI.

Le 3 mars et le 9 mai 1838.

Je passai toute la matinée à écrire des lettres; lorsque j'eus fini nous nous mîmes à dîner. Nous gardions le silence; je ne mangeais pas, je me sentais mal à mon aise. Il était près de cinq heures; les chevaux de poste devaient arriver à sept. — « Il sera demain soir à Moscou, — me disais-je, — et moi... » — Chaque minute redoublait mon agitation.

— « Écoutez, — dis-je enfin à mon frère, les yeux fixés sur mon assiette, — conduisez-moi à Moscou. »

Mon frère laissa retomber sa fourchette, et me regarda comme s'il n'était pas certain d'avoir bien entendu.

— « Faites-moi passer à la barrière pour un de vos domestiques[1]. C'est tout ce que je vous demande; y consentez-vous?

— « Je le veux bien, mais prends-garde... »

1. A cette époque, on arrêtait à la barrière tous les voyageurs, et ils étaient tenus de montrer leurs passe-ports à l'officier du poste, ou du moins de lui décliner leurs noms et professions. Aujourd'hui l'entrée de la ville est absolument libre.

Cette observation venait trop tard ; son « je le veux bien » m'avait pénétré de part en part, et rien désormais ne pouvait arracher cette idée de mon esprit.

— « A quoi sert de penser à tout ce qui peut en résulter? Vous consentez donc à me prendre?

— « Pourquoi pas? j'y suis tout disposé, mais seulement... »

Je sautai de ma chaise.

— « Vous partez? — me demanda Matvéï, qui semblait tout stupéfait.

— « Oui, — lui répondis-je, en l'empêchant de continuer. — Je serai de retour après-demain, et si quelqu'un vient pour me voir, dis que j'ai un violent mal de tête et que je dors. Allume les lampes le soir, et maintenant donne-moi du linge et mon sac de voyage. »

Les grelots des chevaux de poste se firent entendre dans la cour.

— « Êtes-vous prêt? — demandai-je à mon frère.

— « Oui.

— « Eh bien! mettons-nous en route. »

Le lendemain, à pareille heure, les grelots avaient cessé de résonner. Nous étions devant le péristyle de la maison de K...; je le fis demander. Lorsque nous nous étions quittés, une semaine auparavant, il n'avait pas été question de mon voyage, et en m'apercevant, sa surprise fut telle

qu'il demeura quelques instants sans parler ; puis il éclata de rire. Mais il reprit bientôt son sérieux, me fit entrer chez lui, ferma la porte à clef et me demanda :

— « Qu'est-il arrivé ?

— « Rien.

— « Pourquoi donc viens-tu ?

— « Je ne pouvais plus rester à Vladimir; je veux voir Nathalie. Voilà tout; et c'est sur toi que je compte pour arranger l'entrevue, à l'instant même, car je dois être de retour demain.

— « Quelle sottise ! — me dit K... après m'avoir regardé d'abord fixement en levant les sourcils, — le diable n'y comprendrait rien ! Venir sans nécessité, sans aucune préparation. Lui as-tu écrit du moins ? Avez-vous fixé une heure ?

— « Je ne lui ai rien dit.

— « Vraiment, mon cher, je ne sais ce que nous allons faire de toi ! Les bras m'en tombent; tu as eu un accès de frénésie, de fièvre chaude !

— « C'est embarrassant, j'en conviens ; pourtant il faut tout arranger sans perdre une minute.

— « Que tu es bête ! — me dit carrément K... en élevant encore plus haut ses épais sourcils. — Je serais heureux, extrêmement heureux, si nous n'arrivions à rien ; cela te servirait de leçon.

— « Je serai assez puni si je me fais prendre. Écoute : lorsqu'il fera nuit, nous nous rendrons

près de la maison de la princesse; tu feras descendre un des gens dans la rue; je te dirai qui, plus tard. Puis nous verrons à prendre un parti. Est-ce convenu?

— « J'y consens. Partons; mais je voudrais bien que cela ne réussît pas. Pourquoi ne lui as-tu pas écrit hier? »

Cette observation faite, K... se coiffa gravement de son chapeau à larges bords, et jeta sur ses épaules un manteau noir doublé de rouge.

— « Maudit grognard que tu es! » — lui dis-je en sortant; et K... se prit à rire de bon cœur, tout en répétant que ma conduite était absurde, que j'aurais dû écrire, et que les bras lui en tombaient.

Je ne pouvais rester chez K...; il demeurait à l'extrémité de la ville, et sa mère avait précisément ce soir-là quelques personnes en visite. Je me rendis avec lui chez un officier de housards qu'il connaissait; c'était un homme fort honorable qui, n'ayant jamais été impliqué dans aucune affaire politique, n'était pas sous la surveillance de la police. L'officier n'avait pas encore fini de dîner lorsque nous entrâmes; K... lui fit part de mes intentions; le jeune militaire me remercia de lui donner cette preuve de confiance, et me conduisit dans sa chambre à coucher, remplie de selles et de harnachements, comme s'il dormait à cheval.

— « Voici votre chambre, — me dit-il, — et on ne

vous y dérangera pas ; » — ayant appelé un housard qui lui servait de brosseur, il lui ordonna de ne laisser entrer personne, sous quelque prétexte que ce fût. Je me trouvai de nouveau sous la garde d'un soldat, mais avec cette différence que dans la prison de Kroutitski, le gendarme me tenait séquestré du monde entier, et que le housard était chargé de tenir tout le monde à distance de moi.

Lorsqu'il fit nuit, je sortis accompagné de K... Mon cœur battait avec force; je retrouvais des rues bien connues, des maisons que je n'avais pas vues depuis près de quatre ans : le pont des Maréchaux, le boulevard de la Tverskoï..., et voici la maison d'Ogaref dont la porte est surmontée de je ne sais quel énorme écusson armorié ; elle ne leur appartient plus, sans doute. Au rez-de-chaussée, dans ces chambres où nous avions mené si joyeuse vie, habitait maintenant un tailleur... Voici la Povarskaïa; — je sens que la respiration me manque; — à l'étage supérieur, à la fenêtre du coin, se voit une lumière. C'est sa chambre ; elle m'écrit peut-être, elle pense à moi ; la lumière qui brille là-haut, c'est à mon intention !

Pendant que nous délibérions sur le meilleur moyen de faire sortir quelque domestique, un des petits serviteurs de la princesse accourut de notre côté.

— « Arkadi ! » — lui criai-je lorsqu'il passa devant nous. Il ne me reconnut pas.

— « Eh bien ! — repris-je, — tu ne reconnais pas ton monde.

— « Comment ! c'est vous ! » — s'écria-t-il.

Je mis le doigt sur la bouche et lui dis :

— « Veux-tu me rendre un bon service ? fais remettre ce billet le plus tôt que tu pourras, par Sacha ou Kostineka. Tu comprends ? Nous attendrons la réponse à l'angle de la ruelle ; et surtout ne dis à personne que tu m'as vu.

— « Soyez tranquille ; vous serez servi à la minute, » — me répondit Arkadi, et il regagna la maison en courant.

Nous marchâmes de long en large dans la ruelle durant près d'une demi-heure, avant de voir personne. Enfin, nous aperçûmes une petite vieille qui s'avançait en pressant le pas. C'était l'intrépide femme de chambre qui, en 1812, avait demandé pour moi aux soldats français : — « *Manegé ! manegé !* » — Nous avions continué à la nommer Kostineka, comme dans notre enfance. La vieille me prit la figure à deux mains, et se mit à me baiser.

— « Te voilà donc de retour ! — me dit-elle. — Ah ! tête chaude ! Quand te calmeras-tu donc, mauvais sujet ! Tu as fait une telle peur à la jeune maîtresse, qu'elle a failli en perdre connaissance.

— « N'avez-vous pas un billet pour moi ?

— « Oui, oui; mais est-il impatient! » — Et elle me tendit un bout de papier.

J'y lus les mots suivants tracés au crayon d'une main tremblante : — « Grand Dieu! est-ce possible! tu es ici! Je t'attendrai demain à six heures du matin. Je ne puis le croire! c'est impossible! cela doit être un rêve. »

Lorsque je fus de retour, le housard me confia de nouveau à son brosseur. Le lendemain, à cinq heures, je me tenais appuyé contre le support d'une lanterne, dans la ruelle dont je viens de parler; j'attendais K..., qui venait d'entrer par une petite porte dans la cour de la maison. Je n'essaierai même pas d'exprimer tout ce que je ressentis pendant que j'attendais ainsi; les émotions de ce genre tiennent du mystère précisément parce qu'elles sont muettes.

J'aperçus enfin K...; il me faisait signe de la main. Je franchis la petite porte; un jeune domestique que j'avais connu enfant me conduisait en souriant d'un air d'intelligence. Je me trouvai bientôt dans cette antichambre où j'entrais autrefois avec tant d'ennui; maintenant, j'étais tenté d'y tomber à genoux et d'en baiser le plancher. Arkadi m'introduisit dans le salon et sortit. Je me jetai tout ému sur un divan; mon cœur battait avec tant de violence que j'en souffrais, et à cette douleur se joignait un sentiment de crainte. Si je m'arrête

complaisamment sur tous ces détails, c'est pour rester plus longtemps en présence des instants auxquels je me reporte, quoiqu'il soit bien difficile d'en rendre fidèlement les émotions saisissantes.

Elle entra, sa beauté m'éblouit; trois années remplies de luttes et de souffrances avaient donné à ses traits plus de netteté et d'expression.

— « C'est toi ! » — me dit-elle de sa voix douce et timide.

Nous prîmes place sur le divan sans nous parler. La joie qui se peignait dans ses yeux touchait à l'anxiété la plus vive. Le sentiment du bonheur porté à sa plus haute puissance imprime à la physionomie, à ce qu'il paraît, une expression de douleur, car elle me dit :

— « Comme tu dois avoir souffert ! »

Je tenais une de ses mains; elle s'appuyait de l'autre sur le divan, et nous ne savions que dire... Quelques phrases courtes, deux ou trois souvenirs, des paroles tirées de nos lettres, des remarques insignifiantes sur Arkadi, sur le housard, sur Kostineka; voilà tout. La vieille bonne entra et nous dit qu'il était temps de nous séparer; je me levai sans faire la moindre observation, et elle ne me retint pas non plus..., tant notre émotion était grande. Toutes les considérations possibles s'évanouissent devant la puissance de la réalité...

Une heure après, je roulais avec K... dans la

voiture qui devait me ramener à Vladimir; lorsque nous eûmes franchi la barrière de la Rogojskaïa, K... me demanda :

— « Eh bien! avez-vous pris une résolution quelconque?

— « Aucune.

— « Tu lui as pourtant parlé?

— « Je ne lui ai pas dit un mot de cela.

— « Elle consent à tout?

— « Je ne le lui ai pas demandé; mais je n'en doute pas.

— « Tu te conduis vraiment comme un enfant ou comme un fou, » — me dit K... en levant les sourcils et en haussant les épaules d'un air indigné.

— « Je lui écrirai et te ferai part de tout; maintenant adieu! — Allons! ventre à terre. »

Le temps était au dégel, la neige à demi-fondue avait déjà pris sur plusieurs points de la route une teinte jaunâtre. Autour de moi s'étendait à perte de vue une plaine blanche sur laquelle brillaient çà et là de petits villages aux cheminées fumantes. A la tombée du jour, la lune donna à la campagne un autre aspect. J'étais seul avec mon cocher, et tout en observant ce spectacle, je me croyais toujours à Moscou avec elle; la plaine, la lune et la route se confondaient en quelque sorte, dans mon imagination, avec le salon de la princesse. Chose étrange, je me rappelais chacune des paroles d'Arkadi, et même de

la femme de chambre qui m'avait reconduit jusqu'à la porte de la cour; mais toute notre conversation, tout ce qu'elle m'avait dit, s'était effacé de ma mémoire.

Deux mois s'écoulèrent dans une suite de tracas; je dus chercher à emprunter de l'argent, et à me procurer le certificat de baptême de Nathalie; il se trouva que la princesse s'en était emparée. Un de nos amis en obtint un autre dans les bureaux du consistoire, à force de ruses, d'argent, de saluts et de repas offerts aux greffiers et aux officiers de police.

Lorsque tout fut prêt, je partis avec Matvéï, et le 8 mai, au point du jour, nous arrivâmes au dernier relais avant Moscou. Les postillons allèrent chercher des chevaux. Le temps était étouffant; il commençait à pleuvoir et un orage semblait se préparer; je restai dans mon kibitka pour presser notre départ. Une voix faible et larmoyante se fit entendre près de la voiture. Je me retournai et aperçus une petite fille de seize ans environ, pâle, maigre, en haillons et les cheveux en désordre; elle demandait l'aumône. Je lui donnai une pièce de monnaie; elle la prit en riant, et au lieu de s'éloigner, monta sur le marche-pied, se tourna vers moi, et se mit à marmotter des paroles inintelligibles, en me regardant fixement, d'un air égaré, mais timide, et sans relever ses cheveux qui tombaient sur son visage. L'aspect maladif et le bavardage incohérent de cette mendiante m'attristèrent d'autant plus que

les premières lueurs du crépuscule paraissaient à l'horizon.

— « C'est une idiote du village, — me dit le cocher. — Où te fourres-tu comme ça ? Je vais t'en donner; tu t'en rappelleras ! Prends garde, vilaine que tu es !

— « Pourquoi me maltraiter? — lui répondit la mendiante. — Qu'est-ce que je t'ai fait? Voilà un maître qui m'a donné une pièce d'argent. Qu'est-ce que je t'ai fait ?

— « Puisqu'il t'a donné, file vite, et va retrouver tes diablotins dans les bois.

— « Prends-moi avec toi, — continua la petite en me regardant d'un air plaintif. — Je t'en prie, prends-moi ?

— « Pour te faire voir à Moscou, sur la place, écrevisse de mer que tu es, — reprit le cocher. — Allons, descends vite; je vais fouetter les chevaux. »

La petite ne faisait pas mine de descendre; elle me regardait tristement. Je priai le cocher de ne pas la rudoyer; il la prit doucement à bras le corps et la posa par terre. Elle se mit à pleurer, et je me sentais disposé à en faire autant. Pourquoi cette pauvre créature s'offrait-elle à moi précisément au moment de mon arrivée à Moscou? Je me rappelai la folle de Kozlof[1]; il l'avait aussi rencontrée près de Moscou.

1. Personnage que ce poëte fait figurer dans une de ses œuvres.

Nous partîmes ; l'air surchargé d'électricité était pesant et chaud. Un nuage bleuâtre dont quelques lambeaux descendaient jusqu'à terre s'avançait lentement au-dessus des champs ; un éclair le sillonna tout à coup de haut en bas ; puis vint un violent coup de tonnerre, et la pluie commença à tomber comme un torrent. Nous étions encore à une dizaine de verstes de la barrière Rogojskaïa, et il faut près d'une heure pour se rendre de l'entrée de la ville au Dévitchié-Poli, où logeait A..., chez qui K... devait m'attendre. Lorsque nous arrivâmes, nous étions percés jusqu'aux os.

Je ne trouvai pas K... ; il se tenait au chevet d'une mourante, madame E. Lévachof. Cette dame était une de ces personnes de mérite que l'on rencontre en Russie et qui la font aimer ; toute leur vie est une série de bonnes œuvres dont un petit nombre d'amis seulement ont le secret. Combien de larmes cette femme n'a-t-elle pas essuyées ! Comme elle savait consoler les cœurs brisés ! Que d'existences chancelantes elle a soutenues, et combien n'a-t-elle pas souffert elle-même ! — « C'est son cœur qui l'a tuée, » — me dit Tchédaïef, un de ses meilleurs amis ; c'est à elle qu'il avait dédié sa fameuse lettre sur la Russie [1].

Ne pouvant quitter la mourante, K... m'écrivit

1. Il sera question ailleurs de cette lettre qui fit beaucoup de bruit et appela sur son auteur l'attention du gouvernement.

qu'il viendrait vers neuf heures. Cette circonstance imprévue me tourmentait beaucoup; l'homme fortement épris est égoïste : je ne voyais dans l'absence de K... qu'un retard... A neuf heures précises, j'entendis sonner la messe à la paroisse voisine; j'attendis encore un quart-d'heure; puis une inquiétude fiévreuse qui touchait presque au désespoir s'empara de moi... La demie sonna. — « Non, — me dis-je, — il ne viendra pas; l'état de la malade a sans doute empiré. Que dois-je faire? Je ne peux pas rester à Moscou; une parole imprudente d'une des femmes de chambre, ou de la vieille bonne, peut tout éventer. » — Je pouvais repartir, mais je ne m'en sentais pas le courage.

A dix heures moins un quart, K... parut enfin, les traits décomposés, comme quelqu'un qui vient de passer la nuit à veiller. Je me précipitai à sa rencontre, et tout en l'embrassant je l'accablai de reproches.

— « Faut-il donc plus d'une demi-heure, — me dit-il, — pour aller à la maison de madame Lévachof? Nous aurions bavardé ensemble une heure entière. Quoique j'en fusse vivement contrarié, je ne pouvais me décider à quitter la mourante pour accourir ici avant le temps. La pauvre femme vous salue; elle m'a béni de sa main mourante en me souhaitant tout le succès possible, et m'a remis ce châle qui pourra nous servir. »

Le souvenir de cette digne femme me toucha, et le châle qu'elle nous envoyait n'était pas une précaution inutile, puisque nous devions voyager la nuit. Mais il ne me fut pas donné de la remercier, de lui serrer la main : — elle mourut peu de jours après.

Mes deux amis, K... et A..., partirent. Le premier devait se rendre hors de la barrière avec Nathalie ; il était convenu entre nous que le second reviendrait pour m'apprendre si tout avait réussi, et ce qu'il fallait faire. Je restai, en attendant, avec sa femme, une belle et aimable personne ; elle prenait le plus vif intérêt à notre entreprise, car elle avait un caractère ardent, enthousiaste, et n'était mariée que depuis peu. Tout en essayant de me tranquilliser, elle était si peu rassurée elle-même que l'expression de sa figure changeait d'un moment à l'autre. Nous nous assîmes près de la fenêtre, mais la conversation ne prenait pas ; nous ressemblions à deux enfants enfermés par punition dans une chambre écartée. C'est ainsi que nous passâmes près de deux heures. Rien de plus insupportable au monde que l'inaction et l'attente, en pareilles circonstances. Les amis font une grande faute en se chargeant seuls de tout le poids du fardeau. Ils devraient trouver au patient une occupation, l'astreindre à un travail physique, le distraire par quelques soins, n'importe lesquels. Enfin A... entra dans la cour, et nous courûmes à sa rencontre.

— « Tout va bien, — me cria-t-il du plus loin qu'il m'aperçut, — ils sont partis devant moi, au grand galop. Rends-toi immédiatement hors de la barrière Rogojskaïa ; tu apercevras leur équipage auprès du petit pont, devant l'auberge de Pérova[1]. Allons! pars ; et n'oublie pas de changer de cocher à mi-chemin pour qu'on ne sache pas d'où tu arrives ! »

Je pris un drochki, et partis comme une flèche... Voici le petit pont de Pérova ; mais je n'y vois pas d'équipage et rien non plus au delà du pont. Je m'avançai jusqu'à la ménagerie d'Ismaïlovsk : personne ; je renvoyai mon drochki, et me mis à marcher de long en large. Je finis par découvrir sur une autre route un équipage auprès duquel se tenait un jeune cocher, en costume élégant.

— « N'as-tu pas vu passer, — lui demandai-je, — un grand monsieur portant un chapeau de paille, et avec lui, une demoiselle ?

— « Je n'ai vu personne, — me répondit-il de mauvaise grâce.

— « Mais avec qui es-tu ?

— « Avec des maîtres.

— « Quel est leur nom ?

— « Qu'avez-vous besoin de le savoir ?

— « Es-tu drôle, frère ! si je n'avais de bonnes raisons pour cela, je ne te le demanderais pas. »

1. Village à peu de distance de la barrière.

Le cocher me jeta un regard observateur et sourit; il paraît que le résultat de cet examen me fut favorable, car il me répondit :

— « Si vous avez affaire à ceux que je conduis, vous devez savoir leur nom ?

— « Quelle tête tu as! Eh bien! le maître que je tiens à trouver se nomme K... »

Le cocher sourit de nouveau et me montra du doigt un cimetière :

— « Voyez-vous là-bas, ce point noir? — me dit-il, — c'est votre homme, et la demoiselle est avec lui; elle n'avait pas pris son chapeau, de sorte que M. K... lui a mis le sien; heureusement qu'il est de paille. »

C'était encore dans un cimetière que nous devions nous rencontrer pour la seconde fois! Elle se jeta à mon cou en poussant un cri étouffé.

— « Pour toujours! — me dit-elle.

— « Pour toujours! » — répétai-je.

Des larmes brillaient dans les yeux de K...; il nous prit par la main et nous dit d'une voix tremblante :

— « Mes amis, soyez heureux! »

Nous l'embrassâmes; ce fut là notre *véritable* mariage!

Étant sortis du cimetière, nous entrâmes dans l'auberge de Pérova et y passâmes près d'une heure; Matvéï n'était pas encore arrivé avec la calèche; la

figure de K... commençait à s'assombrir. Quant à Nathalie et à moi, aucune idée attristante ne venait troubler notre bonheur ; heureux de nous trouver réunis tous les trois, nous nous sentions aussi à notre aise que si nous avions toujours été ensemble. Une forêt de sapins s'étendait devant les fenêtres de l'auberge ; au-dessous de notre chambre s'entendaient de la musique et le chant d'un chœur de bohémiens ; l'orage de la veille avait complétement éclairci le ciel.

Je ne craignais pas que la princesse mît la police à ma poursuite, quoique K... eût des inquiétudes à cet égard. Je savais que l'orgueil l'empêcherait de mêler l'autorité à une affaire pareille. D'ailleurs elle ne faisait rien sans prendre conseil du sénateur, et celui-ci consultait toujours mon père. Cela me rassurait entièrement ; j'avais la certitude que mon père ne consentirait jamais à provoquer mon arrestation par la police municipale, à Moscou ni hors de Moscou ; on m'aurait probablement interné à Bobrouisk ou en Sibérie, pour avoir enfreint la volonté impériale. Le seul danger que je courusse venait d'autre part ; je pouvais craindre la police de la troisième division. Mais tout avait été mené avec une telle rapidité qu'elle devait ignorer notre expédition ; et dans le cas même où elle en aurait su quelque chose, il ne serait venu à l'esprit de personne de supposer qu'un homme en rupture de ban et qui enlève sa

fiancée est tranquillement assis dans une auberge de Pérova où il y a foule depuis le matin jusqu'au soir.

Matvéï arriva enfin avec la calèche. — « Encore un verre de champagne, — commanda K..., — et en route. »

Quelques minutes après je roulais avec Nathalie sur la route de Vladimir.

Pendant que l'on changeait de chevaux à Bounkova, nous entrâmes dans une auberge. La vieille hôtesse vint nous demander si nous voulions quelque chose, et ajouta naïvement en nous regardant:

— « Comme ta petite femme est jeune et gentille! Vous faites à vous deux une jolie paire... »

Nous rougîmes jusqu'aux oreilles, sans oser nous regarder, et demandâmes du thé. Le lendemain, vers six heures du matin, nous arrivâmes à Vladimir. Il n'y avait pas de temps à perdre; je laissai ma fiancée chez un vieux fonctionnaire de ma connaissance, et courus pour savoir si tout était prêt pour notre mariage. Mais qui donc aurait pu veiller à ces préparatifs en mon absence? Cependant il y a de braves gens partout; je ne tardai pas à m'en convaincre.

Le régiment des lanciers de Sibérie était en garnison à Vladimir. J'en connaissais peu les officiers, mais il m'arrivait de rencontrer assez souvent l'un d'entre eux à la bibliothèque de la ville, et nous avions fini par nous saluer; c'était un homme fort

aimable, et un mois avant, il m'avait avoué qu'en sa qualité d'ancien étudiant de l'Université, il connaissait toute mon histoire de l'année 1834. Au moment de partir pour Moscou, ne sachant à qui confier le soin de faire diverses démarches, l'idée me vint de m'adresser à lui; j'allai le trouver et lui déclarai franchement le motif de ma visite. Il parut très-sensible à cette preuve de confiance, et m'ayant serré la main, il me promit de se charger de mes affaires, et tint sa promesse.

Lorsque j'entrai chez lui à mon retour, je le trouvai en grande tenue, les revers rabattus, son schako découvert, la giberne au côté, et avec tous les autres accessoires de rigueur. Il m'annonça que l'archevêque avait autorisé un prêtre à me marier, mais à la condition que je produirais le certificat de baptême de la fiancée. Je lui remis cette pièce et me transportai immédiatement chez un autre jeune homme qui avait également terminé ses études à l'Université de Moscou. Il faisait, dans la chancellerie du gouverneur, les deux années de service civil exigées par le nouveau règlement, et s'ennuyait à mourir.

— « Voulez-vous servir de garçon d'honneur?

— « Et à qui donc?

— « A moi.

— « Comment cela?

— « Mon Dieu! oui, je me marie.

— « Très-volontiers ; et quand se fera le mariage ?

— « Aujourd'hui même. »

Il prit cela pour une plaisanterie ; mais lorsque je lui eus répété que ma proposition était fort sérieuse, il se mit à sauter de joie. L'idée d'être garçon d'honneur pour un mariage secret, les embarras qu'une pareille cérémonie lui causerait, la perspective de se trouver peut-être compromis, et tout cela dans une petite ville où il était complétement privé de distraction, lui avaient presque tourné la tête. Il me promit aussitôt de nous procurer une voiture et un attelage de quatre chevaux ; puis, ouvrant précipitamment sa commode, il examina avec attention son gilet blanc.

En le quittant, je rencontrai mon lancier au costume élégant, assis à califourchon sur un petit drochki et tenant entre ses genoux un gros prêtre[1], à longue barbe, en tunique de soie flottante qui s'accrochait à toutes les inutilités de l'uniforme de son conducteur. Un pareil spectacle était bien fait pour attirer l'attention des badauds, non-seulement dans la grande rue qui conduit à la Porte d'Or de Vladimir, mais sur les boulevards de Paris et dans Regent-street. Le lancier ne s'en inquiétait nullement, et je n'y pensai moi-même que longtemps

1. On se tient à califourchon dans ces équipages, et si une seconde personne veut y prendre place, elle est obligée de s'asseoir en travers et presque sur les genoux de son compagnon.

après. C'était un prêtre qui allait de maison en maison chanter des prières à l'occasion de la Saint-Nicolas que l'on fêtait le lendemain; nous étions en pourparlers avec lui à propos du mariage, et l'officier l'ayant rencontré sur son chemin l'avait mis en réquisition. Je me rendis avec le prêtre chez l'archevêque.

Pour comprendre le motif de cette visite, il faut savoir comment l'archevêque se trouvait mêlé à notre affaire. La veille de mon départ pour Moscou, un prêtre qui consentait à nous marier déclara tout à coup qu'il ne le ferait pas sans la permission de son supérieur; certains bruits étaient parvenus jusqu'à lui et il avait peur. L'officier et moi nous fîmes assaut d'éloquence pour le rassurer; mais il persista dans son refus. Mon ami le lancier me proposa de risquer une tentative auprès de l'aumônier de leur régiment. Celui-ci, qui avait les cheveux courts, la barbe rasée, une longue redingote et un pantalon qui couvrait ses bottes[1], nous reçut en fumant une petite pipe de soldat. Il parut touché de quelques-unes des circonstances que nous lui exposâmes, mais se refusa également à me marier; il nous dit, dans le

1. Le costume traditionnel des prêtres russes se compose d'une longue tunique fixée par une ceinture, et d'une robe flottante. Ils portent la barbe et les cheveux longs. Les aumôniers de régiment, et surtout les prêtres qui résident dans les pays étrangers, se débarrassent volontiers de cette tenue gênante et prennent un costume de fantaisie.

dialecte moitié polonais de la Russie-Blanche, qu'on lui avait défendu de marier des *civils*.

— « Mais il nous est encore plus sévèrement défendu, — répondit l'officier, — de servir de témoins ou de garçons d'honneur sans en demander la permission, et pourtant cela ne m'a pas arrêté.

— « C'est autre chose; j'en prends le Christ à témoin; — tout autre chose.

— « Dieu protége les audacieux, — dis-je à l'officier; — je vais de ce pas chez l'archevêque. Mais au fait, pourquoi ne demanderiez-vous pas l'autorisation de me servir de garçon d'honneur?

— « C'est inutile. Le colonel le dirait à sa femme, et celle-ci le répandrait sûrement dans toute la ville. D'ailleurs, on pourrait bien me le défendre. »

L'archevêque de Vladimir se nommait Parpheni; c'était un vieillard sévère, mais dont la rudesse n'avait rien de cruel, d'ailleurs plein de sens, très-fin et d'un esprit indépendant. Il aurait pu tout aussi bien remplir le poste de gouverneur ou de général; et je crois même que l'épaulette lui eût beaucoup mieux convenu que le froc; mais le sort en ayant décidé autrement, il administrait son diocèse avec autant de zèle que s'il avait commandé une division au Caucase. On lui reconnaissait généralement les qualités d'un bon administrateur; comme tous les hommes pratiques, il saisissait très-promptement les différents côtés d'une question, et s'em-

portait lorsqu'on lui débitait des choses inutiles ou témoignant qu'il n'était pas bien compris. Il est beaucoup plus facile de se faire entendre des gens de cette sorte que des esprits conciliants, mais faibles et indécis.

Afin de me conformer à l'usage, je m'étais rendu chez l'archevêque peu de temps après mon arrivée à Vladimir. Je n'avais eu qu'à me louer de son accueil; il me donna sa bénédiction, me régala de saumon, et m'invita à venir le voir quand je voudrais, dans la soirée, pour causer avec lui, ses yeux ne lui permettant plus de lire à la lumière. J'y allai deux ou trois fois; il me parla littérature, et je vis qu'il connaissait tous les nouveaux livres russes, et lisait les journaux; en un mot, j'étais au mieux avec lui. Ce ne fut pourtant pas sans un sentiment de crainte que j'allais maintenant frapper à la porte de la demeure archiépiscopale.

La journée était chaude, et l'archevêque me reçut dans le jardin; il était assis à l'ombre d'un peuplier, la tête nue et ses longs cheveux gris flottant sur les épaules. Devant lui se tenait debout, et en plein soleil, un archiprêtre chauve qui lui lisait je ne sais quel papier; le visage de ce dernier était couleur pourpre, des gouttes de sueur coulaient sur son front, et l'éclatant reflet du soleil sur le papier qu'il tenait à la main l'obligeait à cligner les yeux. Cependant il craignait de s'approcher

de l'arbre, et Son Eminence ne l'y invitait pas.

— « Asseyez-vous, — me dit le prélat en me bénissant, — nous n'en avons pas pour longtemps, ce sont nos petites affaires du consistoire. Continue, » — ajouta-t-il en s'adressant à l'archiprêtre; celui-ci détourna la tête pour cracher, s'essuya le front à la hâte avec un mouchoir bleu, et acheva sa lecture.

— « Que m'apprendrez-vous de nouveau ? — » me demanda l'archevêque en tendant sa plume à l'archiprêtre, qui profita de cette heureuse circonstance pour baiser la main de Son Eminence.

Je lui fis part du refus que je venais d'essuyer.

— « Avez-vous une autorisation ? »

Je lui montrai une permission du gouverneur.

— « C'est tout ce que vous avez ?

— « Oui. »

L'archevêque sourit : — « Et du côté de la fiancée ? — ajouta-t-il.

— « Il y a un extrait de baptême qui sera présenté le jour de la cérémonie.

— « Quand voulez-vous vous marier ?

— « Dans deux jours.

— « Et avez-vous trouvé un logement ?

— « Pas encore.

— « Eh bien ! — me dit-il en mettant l'index dans la bouche et en se tirant la lèvre jusqu'au milieu de la joue, geste comique qu'il aimait à faire assez souvent, — vous êtes un homme intelligent

et lettré, mais vous ne réussirez pas à attraper un vieux moineau comme moi. Il y a dans tout cela quelque chose qui cloche; puisque vous avez tant fait que de venir me voir, vous devriez me raconter tout en conscience, sans me rien cacher. Je vous dirais alors franchement ce qui est possible et ce qui ne l'est pas; dans tous les cas, je ne vous donnerais pas de mauvais conseils. »

Ce que je voulais me paraissait si naturel et si juste, que je lui déclarai franchement la position dans laquelle je me trouvais, sans entrer, bien entendu, dans des détails inutiles. Le vieillard écouta attentivement et en me jetant de temps en temps un regard scrutateur; il se trouva que la princesse était une de ses anciennes connaissances, et qu'il pouvait par conséquent s'assurer facilement de la fidélité de mon récit.

— « Je comprends, je comprends, — me dit-il, lorsque j'eus fini. — Eh bien ! je vais écrire à la princesse.

— « Soyez persuadé que les moyens pacifiques n'aboutiront à rien, — lui répondis-je, — elle est trop capricieuse et trop insensible pour se laisser attendrir. J'ai tout confié à Votre Eminence, comme vous me l'avez demandé; mais je me permettrai d'ajouter que si vous ne m'accordez pas votre appui, je serai forcé de faire célébrer en secret, à prix d'argent, une cérémonie à laquelle

j'aurais aimé procéder ouvertement et sans scandale. Je puis vous assurer que ni la prison ni un nouvel exil ne sauraient maintenant m'empêcher d'agir comme je l'entends.

— « Voyez-vous ça ! — me dit l'archevêque en se levant et en s'étirant, — comme il est résolu ! Tu n'as pas assez de Perme, à ce qu'il paraît ; les grandes montagnes ne sont pas aplanies. Ai-je dit que je défendrais ton mariage ? Marie-toi si tu le veux, je n'y vois rien de contraire aux lois. Il vaudrait mieux sans doute que cela se fît en famille, régulièrement ; mais enfin... Envoie-moi ton prêtre, je le déciderai à vous prêter son ministère ; à une condition cependant, c'est que tu produiras les pièces voulues du côté de la fiancée. Ainsi donc ni la prison ni l'exil ? — Voilà pourtant où en est le monde aujourd'hui ! — Allons, que le Seigneur vous protége ; mais vous allez me brouiller avec la princesse. »

Ma visite n'avait pas été inutile ; Son Eminence Parpheni, archevêque de Vladimir, était entré dans la conspiration.

Lorsque j'avais demandé au gouverneur l'autorisation de me marier, je m'étais bien gardé de lui dire que je devais le faire secrètement ; c'eût été le plus sûr moyen de répandre la nouvelle. Quant à l'arrivée de ma fiancée à Vladimir, cela ne pouvait surprendre personne, puisque je n'avais pas le droit

de quitter la ville. Il était aussi fort naturel que nous souhaitassions de nous marier le plus promptement possible.

C'est le 9 mai que je me rendis chez l'archevêque avec le prêtre; son secrétaire nous apprit qu'il était parti dès le matin pour sa campagne dans les environs de la ville, et ne reviendrait que fort tard. Il était déjà huit heures du soir; passé dix heures, on ne marie plus, et le lendemain se trouvait un samedi[1]. Que faire? Le prêtre hésitait toujours. Nous allâmes trouver un moine, confesseur de l'archevêque; il était à boire du thé avec du rhum, et par conséquent dans une excellente disposition d'esprit. Je lui exposai les motifs de notre visite; il me versa une tasse de thé en exigeant que j'y ajoutasse du rhum, tira de sa poche une paire de lunettes en argent, lut l'extrait de naissance de Nathalie, examina le revers, quoiqu'il n'y eût rien d'écrit, replia la pièce et la remit au prêtre en lui disant :

— « C'est parfaitement régulier. »

Le prêtre montrait toujours de l'indécision. Je fis observer au moine que si je ne me mariais pas le jour même, il en résulterait pour moi de grands embarras.

— « Pourquoi tarder? — reprit-il, — j'en informerai Son Eminence. Mariez-les, père Jean, mariez-

1. On ne marie point la veille des jours fériés dans l'Eglise russe.

les, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, amen ! »

Le prêtre n'avait plus de raisons pour se refuser à mes instances; il alla rédiger un certificat de mariage; je courus chercher Nathalie, et nous partîmes; personne ne nous accompagnait. Lorsque nous eûmes franchi la Porte d'Or, le soleil couchant, jusqu'alors voilé par les nuages, nous inonda joyeusement de ses rayons de pourpre, et nous nous dîmes en même temps : — « Voilà notre cortége ! » — Je la vois encore me sourire en ce moment et me serrer la main.

La petite église vers laquelle nous nous dirigeâmes se trouvait à trois verstes de la ville; elle appartenait à la corporation des *iamchtik*[1]. En y arrivant, nous remarquâmes qu'il n'y avait point de chantres; les *panikadils*[2] n'étaient point allumés. Quelques lanciers qui regagnaient la ville entrèrent, mais ils repartirent presque aussitôt. Un vieux sacristain se mit à chanter d'une voix faible et traînante; Matvéï nous regardait avec des yeux mouillés de larmes; les deux garçons d'honneur se placèrent derrière nous, armés des lourdes couronnes qui avaient servi à marier tous les iamchtik

1. On donne ce nom à tous les voituriers en général, mais particulièrement à des paysans qui, moyennant certains priviléges, se chargent du service des relais de poste.

2. Chandeliers à trois branches, qui servent à éclairer les églises.

de Vladimir. Le sacristain nous montra la coupe de la communion[1]... Il commençait à faire sombre; quelques cierges seulement éclairaient l'église. Tous ces détails nous plaisaient, en raison même de leur simplicité. L'archevêque étant venu à passer et voyant l'église ouverte, fit demander ce que l'on y faisait; le prêtre pâlit un peu et sortit aussitôt pour le lui apprendre. Quelques minutes après il nous rejoignit; il paraissait très-satisfait et nous dit que Son Éminence nous envoyait sa bénédiction archiépiscopale et prierait pour nous.

Lorsque nous reprîmes le chemin de la maison, la nouvelle de notre mariage s'était déjà répandue dans la ville; les dames nous attendaient sur les balcons; les fenêtres étaient ouvertes. Je baissai les glaces des portières, et ne pus m'empêcher de regretter que l'obscurité ne permît pas de voir ma jeune femme. Arrivés à la maison, nous bûmes deux bouteilles de vin avec les garçons d'honneur et Matvéï. Un quart d'heure après, les deux jeunes gens partirent, et nous restâmes encore une fois seuls, comme à Pérova. Cela nous semblait alors tellement naturel que nous n'en fûmes nullement surpris; c'est seulement bien des mois après que ces incidents se représentèrent à nous dans toute leur étrangeté. Notre logement se composait de trois

1. Comme symbole d'union.

chambres; nous prîmes place devant une petite table, et oubliant la fatigue des journées précédentes, nous restâmes ainsi à causer une partie de la nuit.

L'usage de réunir pour les mariages une foule de personnes étrangères m'a toujours paru inconvenant, presque cynique. Pourquoi soulever ainsi prématurément les voiles de l'amour, et initier aux mystères de la famille ces indifférents? Combien toutes les prévenances banales, tous les propos vulgaires, toutes les allusions niaises que l'on adresse à une jeune fille publiquement exposée en qualité de mariée, doivent la mortifier! Les sentiments les plus délicats de son cœur sont froissés par le luxe de la couche nuptiale et l'élégance de la toilette de nuit, que l'on étale aux yeux des hôtes et même des curieux [1]. Au lieu de passer loin du monde, dans la solitude, les premiers jours d'une nouvelle existence dont chaque minute est précieuse, on consacre ce temps à des repas sans fin, à des fêtes bruyantes; c'est, à mon avis, une véritable profanation.

Le lendemain matin, nous trouvâmes sur notre table deux buissons de roses et un énorme bouquet. C'était une attention de l'aimable femme du gouverneur; elle prenait une part très-vive à notre roman; j'embrassai le laquais qui avait apporté

1. Anciennement les riches trousseaux étaient exposés à la curiosité du public, et il en est de même encore aujourd'hui dans les familles qui tiennent aux usages nationaux.

ces présents, et nous nous rendîmes chez sa maîtresse. Comme le trousseau de la mariée ne se composait que de deux robes, l'une de voyage et l'autre de noces, Nathalie avait son costume de la veille. En quittant la femme du gouverneur nous allâmes chez l'archevêque. Le vieillard nous conduisit dans son jardin, et y cueillit lui-même un bouquet; il raconta à Nathalie comme je l'avais menacé des suites de mon désespoir, et lui conseilla en finissant de s'occuper des soins du ménage.

— « Savez-vous saler des concombres ? — lui demanda-t-il.

— « Certainement ! — répondit-elle en riant.

— « Oh ! j'en doute. Et pourtant c'est indispensable. »

Le soir venu, j'écrivis une lettre à mon père. Je le priai de ne point m'en vouloir pour un fait accompli, et puisque « *Dieu nous avait unis*, » de m'envoyer son pardon et sa bénédiction. Il avait l'habitude de m'adresser chaque semaine quelques lignes de sa main; sa lettre m'arriva comme d'ordinaire, ni plus tôt ni plus tard, et elle commençait de la manière accoutumée : — « J'ai reçu ta lettre du 10 mai, il y a trois jours, à cinq heures et demie, et ce n'est pas sans chagrin que j'ai appris ton mariage avec Nathalie. Je ne m'élèverai point contre un acte que Dieu a sanctionné, car je me soumets toujours aveuglément aux épreuves

qu'il lui plaît de m'envoyer. Mais comme je suis le maître de mon argent, et que tu n'as pas jugé à propos de te conformer à ma volonté, je te déclare que je n'ajouterai pas un kopek aux quatre mille roubles-assignats de pension que je t'envoie annuellement. »

Cette séparation du spirituel et du temporel nous fit rire de bon cœur, et pourtant notre gêne était extrême. L'argent que j'avais dû emprunter était épuisé, et nous ne possédions absolument rien, ni vêtements, ni linge, ni ustensiles de ménage. C'est au point que faute d'un costume convenable nous étions obligés de rester dans notre petit logement, comme si nous y étions emprisonnés. Des raisons d'économie avaient décidé Matvéï à se faire cuisinier ; mais tout son savoir se bornait à la préparation des côtelettes et des beefsteak : aussi nous servait-il des plats tout faits, tels que jambon, poisson salé, œufs, lait, fromage, et je ne sais quels petits pâtés à la menthe, ordinairement rassis et très-durs. Notre dîner était toujours signalé par quelque épisode qui nous divertissait beaucoup ; tantôt le lait nous tenait lieu de soupe, tantôt il nous servait de dessert. Tout en faisant honneur à ces mets spartiates, nous nous rappelions en souriant le long cérémonial des dîners de la princesse et de mon père, où une douzaine de domestiques couraient en tous sens avec des verres et des plats,

et cachaient par une habile mise en scène l'insuffisance du repas.

C'est ainsi que nous vécûmes près d'un an. Le chimiste nous envoya dix milles roubles dont plus de six servirent à payer des dettes, et le reste nous fut d'une très-grande utilité. Mon père renonça enfin à essayer de nous prendre par la famine; il n'augmenta pas ma pension, mais nous adressa de temps en temps des cadeaux d'argent, quoique je ne lui eusse plus soufflé mot sur cette question depuis son remarquable *distinguo*. Je me mis en devoir de trouver un autre logement. On donnait à loyer, derrière la Lébéda [1], une vieille maison seigneuriale avec jardin, appartenant à la veuve d'un prince Dolgoroukof qui s'était ruiné au jeu. On en demandait un prix peu élevé; mais elle se trouvait dans un quartier éloigné et n'avait rien de bien tentant comme habitation; d'ailleurs la princesse mettait pour condition que son fils, mauvais sujet de treize à quatorze ans, continuerait à y demeurer avec ses gens. Personne ne voulait consentir à ce partage, d'autant plus que l'appartement du fils de la princesse n'était point séparé du reste de la maison. Quant à moi, je n'hésitai pas à m'y soumettre; la hauteur des chambres, la dimension des fenêtres et les beaux ombrages du

1. Petite rivière qui traverse la ville.

jardin m'avaient complétement séduit. Mais ces avantages mêmes faisaient singulièrement ressortir l'exiguïté de notre propriété mobilière et la privation d'une foule d'objets de première nécessité. La femme de charge de la princesse, bonne vieille qui ne voyait pas Matvéï d'un œil indifférent, nous fournissait à ses risques et périls tantôt une nappe ou des tapis, tantôt des draps, des fourchettes et des couteaux.

Quels jours sereins et paisibles nous passâmes dans le petit logement de la Porte d'Or et dans la vaste demeure de la princesse ! Il y avait au milieu de cette dernière maison une grande salle à peine meublée ; souvent il nous prenait des accès d'enfantillage, et nous commencions à sauter sur les chaises, à allumer les candélabres fixés au mur, et la salle étant ainsi éclairée *à giorno*, nous nous mettions à déclamer des vers. Matvéï et une jeune Grecque qui servait de femme de chambre à Nathalie prenaient part à ces ébats, et faisaient encore plus de folies que nous. On n'eût pas été en droit de dire, j'en conviens, que — *l'ordre régnait dans notre maison*.

Cependant tous ces enfantillages n'empêchaient pas que notre vie n'eût un côté profondément sérieux. Entièrement livrés à nous-mêmes dans cette petite ville calme et solitaire, nous nous appartenions sans aucun partage. Il nous arrivait parfois des nouvelles de nos amis, quelques lignes exprimant

une vive et touchante affection; puis, nous restions de nouveau seuls, entièrement seuls. Mais dans cet isolement, le bonheur ne fermait point notre cœur à toutes les impressions du dehors, nous vivions au contraire d'une vie très-large; indépendamment de nos lectures et de nos méditations, nous prenions part à tous les intérêts du jour, et nous concentrions ensuite notre amour; nous estimions réciproquement nos pensées et nos rêveries, et demeurions surpris de l'étonnant accord de nos sympathies; les plus subtiles ramifications du sentiment et de la pensée, des préférences et des aversions, tout en nous était harmonique. Le seul trait qui nous distinguât, c'est que Nathalie apportait dans cette association la douceur, la bonté, la grâce, toutes les qualités que peut avoir une jeune fille, et toute la poésie d'une femme qui aime; moi, j'y apportais une activité vivante, mon *semper in motu*, un amour sans bornes, et, en outre, un amalgame confus d'idées sérieuses et de plaisanteries, de pensées *dangereuses* et de projets inapplicables.

— Tous mes désirs étaient remplis, — écrivais-je en 1853, à la suite des lignes que l'on vient de voir — j'étais satisfait, je vivais du présent, je n'attendais rien du lendemain, et croyais sincèrement qu'il ne modifierait en rien mon existence. La vie personnelle ne pouvait me donner

davantage, j'en avais atteint les dernières limites; tout changement devait nécessairement la restreindre par un point ou par un autre.

Mais le sort ne connaît pas de mesure. — « Les « malheurs, — dit Hamlet, — n'arrivent jamais « seuls; — ils viennent en foule, — et les bonheurs « aussi. » — Au commencement du printemps, Ogaref, qui revenait de son exil, passa quelques jours avec nous. Il était alors dans la plénitude de son développement; bientôt, de rudes épreuves allaient aussi l'éprouver, et il semblait prévoir, par moment, que le malheur était proche; mais il pouvait encore s'en détourner et croire que les menaces du sort étaient illusoires. Comme lui je pensais que ces nuages se dissiperaient; l'insouciance est le propre de la jeunesse et de tout ce qui ne manque pas de force; elle exprime la confiance dans la vie et en soi-même. La pensée de pouvoir dominer notre sort nous engourdit..., tandis que des puissances occultes, des hommes de ténèbres nous poussent silencieusement au bord du précipice.

Il est bon, du reste, que l'homme sache dédaigner ces menaces, ou les oublier. Le bonheur complet ne saurait exister avec l'agitation; le bonheur complet est calme comme la mer dans le silence des beaux jours de l'été. L'agitation abreuve de son inquiétude maladive, fébrile, séduisante, comme, au jeu, l'at-

tente d'une carte, mais il y a loin de cette émotion au sentiment d'un monde harmonieux et infini. C'est pourquoi j'estime beaucoup cette confiance, quelle soit un songe ou non, tant que la vie ne l'a pas altérée, ébranlée..... Les Chinois ne meurent-ils pas pour se procurer la grossière ivresse de l'opium !...

Nous vivions tous trois dans une parfaite harmonie. Il ne s'élevait jamais entre nous la moindre discussion, rien qui pût faire soupçonner une limite à notre bon accord. Nous étions pleinement unis et entièrement libres.... C'est ici que finit la période lyrique de notre existence, la partie vraiment personnelle. Plus loin viendront les travaux, les succès, les collisions, l'activité, le grand monde, les longs voyages, les pays nouveaux, les tribulations, l'histoire... puis, les enfants, les soucis, la lutte..... et plus loin encore tout s'écroule..., d'un côté une tombe, de l'autre l'isolement et une terre étrangère!

C'est ainsi que je terminai alors le présent chapitre de mes Mémoires, et aujourd'hui je n'y changerai rien.

CHAPITRE XII.

Le 13 juin 1839.

Pendant une longue soirée d'hiver, à la fin de l'année 1838, nous étions seuls, comme à l'ordinaire, lisant, causant et nous taisant tout en continuant de rêver. La gelée était très-forte et il ne faisait pas chaud dans la chambre. Nathalie, qui se sentait incommodée, s'était couchée sur le divan, couverte de sa mantille, et moi je me tenais assis par terre à côté d'elle; la lecture l'intéressait peu; elle paraissait distraite, ses pensées étaient ailleurs et l'expression de sa figure avait changé. — « Alexandre, — me dit-elle enfin, — j'ai un secret; approche-toi, je vais te le dire à l'oreille; non, devine-le. » — Je le devinai, mais j'exigeai qu'elle me le confiât à haute voix; je tenais à l'entendre m'annoncer cette nouvelle, et elle m'obéit; nos yeux se mouillèrent de larmes et nous nous regardâmes avec une secrète émotion.

Comme le cœur humain s'abandonne facilement au bonheur, à la joie, pourvu que l'on sache s'y livrer entièrement, sans se laisser distraire par des futilités! On est ordinairement troublé dans la jouissance du présent par des soucis personnels, frivoles, par une susceptibilité orgueilleuse, et tant d'autres impuretés morales qu'apportent, au milieu de la vie, la vanité mondaine et la sotte organisation de notre ordre social. Nous perdons, nous laissons couler entre nos doigts les instants les plus précieux, comme si nous en avions un fonds inépuisable à notre disposition. Le lendemain, l'année prochaine, nous occupent, lorsque nous devrions retenir des deux mains la coupe remplie jusqu'aux bords que la vie elle-même nous tend, sans que nous l'ayons demandé, avec sa générosité ordinaire, — lorsque nous devrions la boire à longts traits, avant que la coupe ne passe en d'autres mains; la nature n'aime pas qu'on se fasse prier pour accepter ses dons.

Avant la confidence de Nathalie, rien ne semblait manquer à notre bonheur, et pourtant la nouvelle de sa grossesse nous fit découvrir au fond de notre cœur des régions tout à fait inconnues, des sentiments, des émotions, des inquiétudes et des espérances dont nous n'avions jusque-là aucun soupçon.

L'amour un peu agité devient plus tendre, plus attentif; ce n'est plus de l'égoïsme à deux, mais à trois, ou plutôt du dévouement à un troisième; la

famille ne prend naissance qu'avec le premier enfant. Un nouveau principe se fait jour dans l'existence; un inconnu demande mystérieusement à y prendre place, comme un hôte encore absent, mais déjà indispensable et attendu avec la plus vive impatience. Qui est-il? Personne ne le sait; mais, quel qu'il puisse être, il sera le bienvenu! on se dispose, avec la plus vive anxiété, à le recevoir sur le seuil de la vie. L'attente est cruelle; — naîtra-t-il vivant ou non? Le danger est grand. Le docteur sourit à vos demandes; il n'y comprend rien ou ne veut pas dire ce qu'il sait; tout est mystère pour ceux qui l'entourent. Personne ne saurait vous répondre, et d'ailleurs on rougit de cette anxiété.

Mais voici que l'enfant a donné signe de vie! Je ne connais pas de sentiment plus noble et plus religieux que celui dont on se sent pénétré à la vue des premiers mouvements de cette existence qui se prépare, qui s'élance au dehors, qui étire ses muscles à peine formés. Rien de plus solennel que cette première imposition des mains, lorsque le père bénit le nouveau venu qui approche; cet être auquel il a donné une portion de sa vie.

— « Ma femme,... » — me dit une fois un bourgeois français, — « ma femme;... » — il se détourna, et, voyant qu'il n'y avait près de nous ni femmes ni enfants, il ajouta à demi voix : — « ma femme est enceinte! »

Effectivement, le désordre de toutes les notions morales est si grand que la grossesse est considérée comme quelque chose d'inconvenant. Le monde exige de l'homme un respect absolu pour sa mère, quelle qu'elle soit, et voile le secret de la naissance, non par un sentiment de considération, de délicatesse naturelle, — mais par respect pour les convenances. C'est là un dévergondage idéal, une corruption monastique, la malédiction de la chair, une conséquence du malheureux dualisme qui nous attire alternativement comme une boule placée entre deux aimants. Malgré ses principes socialistes, un auteur français donne à entendre, dans l'*Almanach des femmes*, qu'avec le temps les enfants naîtront d'une autre manière. Et comment cela? Serait-ce à la façon des anges? Dans ce cas tout s'explique.

Gloire et honneur à notre maître commun, au vieux réaliste Gœthe; il a eu la hardiesse de placer une femme grosse en regard des filles immaculées du romantisme, et n'a pas craint de sculpter dans ses vers puissants la forme altérée de la *future mère*, en la comparant aux traits mobiles de la femme future. C'est qu'en effet la femme portant à la fois le souvenir des enivrements passés et la croix de l'amour, pesant fardeau qui l'écrase, donnant sa beauté, ses meilleurs jours, ses souffrances, nourrissant ensuite de son sein le fruit de ses entrailles, — présente sans contredit une des plus belles et

des plus touchantes images de ce monde. Dans les *Élégies grecques*, dans la *Fileuse*, dans *Marguerite*, et surtout dans la prière désespérée de cette poétique création, Gœthe a exprimé toute la solennité dont la nature entoure le fruit mûrissant, et toutes les épines dont la société couronne cette coupe de la vie nouvelle.

Pauvres mères qui doivent cacher comme un opprobre — les marques de l'amour! La société les poursuit cruellement, et cela dans un moment où le repos et les consolations sont le plus nécessaires à la femme. On empoisonne, avec une sévérité sauvage, les solennels instants d'expansion pendant lesquels la vie faiblit, s'affaisse en quelque sorte sous son fruit...

Le terrible secret se découvre peu à peu; la malheureuse mère essaie encore de se persuader que c'est une erreur de sa part; mais bientôt le doute devient impossible, et le mouvement de l'enfant éveille son désespoir et ses pleurs; elle voudrait arrêter le mystérieux travail de la nature, le refouler en arrière; elle attend un malheur, comme une grâce, une aumône, — mais l'immuable nature va son chemin; elle est toujours pleine de santé et de jeunesse!

On contraint une mère à souhaiter la mort de son enfant, et souvent même on la pousse à en être le bourreau, pour la livrer ensuite à notre

bourreau; on la couvre d'opprobre, si son cœur de femme l'a emporté dans cette lutte, et s'il en est autrement, on la condamne! A-t-on pesé ou seulement réfléchi à tout ce qui s'est passé dans ce cœur de mère, pendant qu'elle parcourait la pente qui conduit de l'amour à la crainte, de la crainte au désespoir, et du désespoir au crime, à la folie, car l'infanticide est un trait de bêtise au point de vue physiologique? N'a-elle pas eu des moments d'oubli où elle a passionnément aimé le fruit de son ventre, et cela d'autant plus que l'existence de cet enfant était un secret entre elle et lui? Il fut un temps où elle rêvait à son petit pied, à son jeune sourire; elle l'embrassait en rêvant, et trouvait qu'il ressemblait à quelqu'un qui lui était bien cher... On me dira peut-être : — « Est-il vrai qu'elles sentent tout cela... Il y a sans doute parmi elles quelques malheureuses victimes..., mais... les autres? »

Il est impossible, ce me semble, de tomber plus bas que ces chauves-souris femelles qui rôdent la nuit, au milieu du brouillard et de la boue, dans les rues de Londres, victimes de l'ignorance, de la pauvreté, de la faim, et dont la société se sert pour protéger les femmes honnêtes contre les excès de passion de leurs adorateurs... Il paraît difficile de trouver dans leur cœur quelques traces de l'amour maternel. C'est l'opinion générale; permettez-moi

de vous conter à ce propos une petite aventure qui m'est arrivée.

Je rencontrai, il y a de cela trois ans, à Londres, une jeune et jolie fille. Elle appartenait à l'honorable bourgeoisie de la prostitution, c'est-à-dire, elle ne *faisait* pas le *démocratique* trottoir, mais vivait bourgeoisement aux dépens d'un négociant qui l'entretenait. Je la trouvai dans un bal public ; l'ami dont j'étais accompagné la connaissait et l'invita à venir boire dans la galerie une bouteille de champagne ; elle accepta naturellement notre proposition. C'était une créature insouciante et rieuse comme la Laure de *l'Hôte de Pierre* de Pouchkine, ne se demandant jamais si là-bas, — « quelque part, à Paris, il ne faisait pas froid, lorsqu'elle écoutait le cri de « Il fait beau » que jette le guetteur de Madrid... » Ayant vidé un dernier verre, la jeune femme s'élança de nouveau dans le lourd tourbillon des danses anglaises, et je la perdis de vue.

Cet hiver, par une soirée pluvieuse, je traversais la rue pour gagner les arcades de Pale-Male, et m'y mettre à l'abri du mauvais temps. J'aperçus près d'un des piliers, à la lueur d'une lanterne, une femme pauvrement vêtue qui attendait probablement un chaland. Je crus me rappeler sa figure ; elle me regarda, se détourna et essaya de se cacher, mais j'avais eu le temps de la reconnaître.

— « Que vous est-il donc arrivé ? » — lui demandai-je avec un mouvement d'intérêt.

Une vive rougeur colorait ses joues amaigries. Était-ce la honte ou la phthisie qui les animait ainsi ? Je ne saurais le dire, mais je ne crois pas que ce fût du rouge; depuis dix-huit mois, elle avait vieilli de dix ans.

— « J'ai été longtemps malade et très-malheureuse, — et elle me montra du regard, avec un air de profonde tristesse, sa robe usée.

— « Qu'est donc devenu votre ami ?

— « Il a été tué en Crimée.

— « Je croyais qu'il était dans le commerce? »

Elle se troubla et me dit, pour éviter de me répondre :

— « Je suis encore très-malade, et n'ai point d'ouvrage. J'ai donc beaucoup changé? — ajouta-t-elle subitement en me regardant.

— « Oui; vous sembliez alors très-jeune, et maintenant, je parierais que vous avez eu des enfants. »

Elle rougit, et me demanda avec une sorte d'effroi :

— « Comment avez-vous pu le deviner ?

— « Vous voyez bien que je ne me suis pas trompé. Maintenant contez-moi franchement ce qui vous est arrivé.

— « Rien; seulement vous avez raison; j'ai un enfant. Si vous saviez, — et à ces mots sa figure se

ranima, — comme il est beau! tous les voisins l'admirent. Quant à *lui*, il a épousé une femme riche et s'est embarqué pour le continent. L'enfant est venu au monde après, et c'est ce qui est cause de la position où je me trouve. Il me restait de l'argent; j'ai tout employé pour acheter à l'enfant ce que j'ai trouvé de mieux; mes affaires allant de plus en plus mal, j'ai mis tous mes effets au crochet. On m'avait conseillé d'envoyer le petit à la campagne. J'aurais bien fait, sans doute,—mais cela m'est impossible. Je me mets à le regarder, — je le regarde, — et je me dis : — « Non; plutôt mourir avec lui. J'ai cherché une place, mais on ne veut pas de femme avec un enfant. Je suis rentrée chez ma mère; elle a bon cœur, et m'a pardonné. Elle aime l'enfant, elle le caresse; mais voilà plus de cinq semaines qu'elle ne peut plus marcher. Combien n'avons-nous pas donné d'argent au docteur? Avec cela, tout est cher cette année, le pain, le charbon; il ne nous reste plus qu'à mourir de faim. Voilà ce qui... — Elle s'arrêta un moment. — Vraiment, je crois que je ferais bien de me jeter dans la Tamise, plutôt que..., mais l'enfant me fait pitié. Qui en prendrait soin? Il est si gentil! »

Je lui donnai un peu d'argent, et tirant encore un shilling :

— « Voici pour votre enfant. Achetez-lui quelque chose. »

Elle prit le shilling avec un mouvement de joie, le tint quelques instants sur sa main, et, me le rendant tout à coup, ajouta avec un sourire plein de tristesse :

— « Soyez assez bon pour lui acheter vous-même là, dans quelque boutique, ce que vous voudrez, — un joujou. Depuis qu'il est au monde, le pauvre petit n'a jamais reçu de cadeau. »

Je jetai un regard de profonde sympathie sur cette femme *perdue*, et lui serrai la main.

Au lieu de chercher à réhabiliter les dames aux camélias et aux perles, on ferait beaucoup mieux de laisser en repos les ameublements de velours des boudoirs rococo, et d'observer plus attentivement la prostitution affamée, grelottante, malheureuse, la prostitution fatale qui pousse forcément ses victimes à leur perte, sans leur laisser le temps de réfléchir ni de se repentir. Les chiffonniers trouvent plus souvent des pierres précieuses en fouillant les ruisseaux qu'en ramassant les débris des robes à volants.

Cela me rappelle l'intelligent traducteur de Faust, Gérard de Nerval, qui s'est pendu l'année passée. Il restait souvent, dans les derniers temps de sa vie, cinq ou six jours sans reparaître à son domicile. On finit par découvrir qu'il fréquentait les plus ignobles bouges de la barrière, dans le genre du cabaret de Paul Niquet ; il s'y était lié avec des voleurs et

autres gens de cette espèce, les faisait boire, jouait avec eux aux cartes et partageait même leur gîte. Ses anciens amis lui adressaient des reproches et croyaient qu'il rougirait d'une pareille conduite. Mais Gérard essayait de se justifier avec sa bonhomie ordinaire; il leur dit même un jour: — « Écoutez, mes chers amis, vous avez de grands préjugés; je puis vous certifier que la société de ces hommes-là vaut bien le monde que je voyais autrefois. » — On le crut fou, et ce soupçon ne tarda pas à se trouver confirmé.

Cependant le jour fatal approchait; tout, autour de moi, prenait un aspect de plus en plus effrayant. Je regardais avec inquiétude le docteur et la figure de la sage-femme. Comme moi, Natacha[1] et la jeune chambrière n'y entendaient absolument rien; heureusement qu'à la demande de mon père une femme d'un âge mûr, prévoyante et active, arriva de Moscou pour nous prêter assistance. Praskovia Andrévna (c'était son nom), voyant notre inexpérience, prit despotiquement en main les rênes du pouvoir, et je me soumis à ses lois avec l'obéissance d'un nègre.

Une nuit que je reposais profondément, je me sens réveillé par quelqu'un. J'ouvre les yeux; c'était Praskovia Andrévna en toilette de lit et

1. Diminutif de Nathalie.

une lumière à la main; elle me dit d'envoyer chercher immédiatement le docteur et la sage-femme. Je demeurai saisi d'effroi, comme si cette nouvelle était venue me surprendre. Je crois vraiment que j'aurais volontiers avalé une bonne dose d'opium, pour m'endormir et passer ainsi le moment critique...; mais il n'y avait pas de temps à perdre; je m'habillai à la hâte et courus éveiller Matvéï.

Je me rendis plus de dix fois de la chambre à coucher à la porte du vestibule, croyant entendre le bruit d'un équipage; mais tout était tranquille: à peine le vent du matin agitait-il quelques feuilles dans le jardin, au milieu de la chaude atmosphère du mois de juin; les oiseaux commençaient à chanter, et l'aurore colorait faiblement la cime des arbres. Je me hâtais de regagner la chambre à coucher; j'impatientais l'excellente Praskovia Andrévna de mes sottes questions, je pressais convulsivement la main de Natacha, je ne savais que faire, je tremblais et me sentais brûlant...; mais voici qu'un drochki roule sur le pont de la Lébéda. — Voilà donc le docteur, grâce au ciel!

A onze heures du matin, je tressaillis comme si j'avais reçu un choc électrique; la voix d'un nouveau-né venait de frapper mon oreille. — « Un garçon! » — me cria Praskovia Andrévna en se dirigeant vers un baquet d'eau. J'aurais voulu

prendre l'enfant qu'elle portait sur un coussin, mais mes mains tremblaient trop. La crainte qui m'oppressait s'évanouit subitement (pourtant, le danger ne commence souvent qu'en ce moment), une joie tumultueuse envahit mon cœur; il s'y fit un véritable carillon comme aux jours de grande fête. Natacha me regardait d'un air joyeux, regardait son enfant, pleurait, riait, et si ce n'était sa respiration inégale, spasmodique, ses yeux éteints et sa mortelle pâleur, on n'eût pas dit qu'elle venait de soutenir une lutte longue et douloureuse.

Je quittai la chambre pour me remettre un peu; rentré chez moi, je me jetai sur un divan, complétement épuisé, et restai près d'une demi-heure sans rien penser, sans rien sentir de bien précis, dans une sorte d'extase.

Cet air d'épuisement mêlé de joie, cette expression de bonheur qui se confond avèc les traces d'un danger non conjuré encore sur le front d'une jeune mère, je l'ai retrouvé plus tard chez la madone de Van Dyck de la galerie Corsini à Rome. L'enfant vient de naître; on le présente à sa mère pâle, faible et abattue; elle sourit et arrête sur son fils ses yeux fatigués, mais animés d'un amour infini. Cette idée d'une vierge mère ne sied nullement, du reste, à la chaste religion chrétienne; elle rappelle involontairement la vie, l'amour, la douceur, au milieu d'un enterrement éternel, au sein des terreurs du jugement

dernier, et dans les autres sombres théodicées de l'Église. Aussi le protestantisme n'a-t-il point hésité à bannir la Vierge de ses hangars religieux, de ses manufactures de sermons. C'est qu'elle contraste effectivement avec la roideur chrétienne ; la Vierge ne sait point se dépouiller de sa nature humaine; elle échauffe la froide église, et reste, malgré tout, femme et mère. Par son enfantement naturel, la Vierge se venge de sa conception mystique et force les bouches monacales qui maudissent la chair à bénir ses flancs. C'est ce que Raphael et Buonarotti ont fort bien rendu.

On voit dans la chapelle Sixtine la scène du jugement dernier, cette Saint-Barthélemy de l'autre monde. Le Fils de Dieu se dispose à distribuer les peines et les récompenses éternelles ; il a déjà levé les mains, et à son premier signal les tourments, les supplices vont commencer, le son de la terrible trompette se fera entendre et l'auto-da-fé universel retentira ; mais la femme mère, tremblante et saisie de compassion, se presse avec effroi contre son Fils, et l'implore en faveur des pécheurs; à sa vue, peut-être s'attendrira-t-il, peut-être, oubliant ces paroles : — « Femme, que me veux-tu ? » — ne donnera-t-il pas le signal.

La madone Sixtine est une Mignon après l'enfantement; elle semble effrayée de sa destinée inouïe, elle est éperdue... :

Was hat man dir, du armes kind, gethan [1]?

son monde interne est détruit; on lui a persuadé que son enfant est — le Fils de Dieu, qu'elle est la sainte Vierge; elle semble animée d'un ravissement nerveux, d'une divination magnétique, et paraît dire : — « Prenez-le; il n'est pas à moi. » — Mais en même temps, elle le serre contre son sein avec tant de force que, s'il lui était possible de fuir, elle emporterait au loin et se mettrait tout simplement à caresser et à nourrir de son lait, non point le Sauveur du monde, mais son fils. Et tout cela provient de ce qu'elle est une femme mère, et nullement la sœur des Isis, des Rhéa et des autres divinités païennes du sexe féminin.

C'est aussi pour cette raison qu'elle a vaincu si facilement la froide Aphrodite, cette Ninon de Lenclos de l'Olympe païen, dont les enfants n'intéressent personne; Marie tenant son fils dans les bras, le regardant avec tendresse, couronnée d'une auréole féminine et du saint nom de mère, nous touche beaucoup plus que sa rivale aux cheveux d'or. A mon avis, Pie IX et son conclave auraient dû décider que la conception de la Vierge avait été surnaturelle, ou, en d'autres termes, que celle-ci était demeurée immaculée. Marie, qui est venue au monde naturellement, comme vous et moi, inter-

1. Pauvre enfant, qu'est-ce que l'on t'a fait?

cède pour les hommes, s'attendrit sur leur sort; elle figure l'alliance vivante de la chair et de l'esprit dans la religion. Mais, si elle n'est pas née humainement, il n'y a plus rien de commun entre elle et nous, elle ne nous prend point en pitié, la chair se trouve de nouveau maudite; l'Église devient encore plus indispensable pour le salut. Malheureusement le pape est en retard d'un millier d'années; mais c'est le sort de Pie IX. — « *Troppo tarde, Santo Padre, siete sempre e sempre. — Troppo tarde!* »

LA JEUNE RUSSIE



CHAPITRE XIII.

Stanekévitch et ses amis. — Le formalisme philosophique. — Le professeur Pavlof. — V. Belinski et M. Bakounine. — Hégel. — Discussions à Novgorod. — Brouille avec Belinski et réconciliation.

Au commencement de l'année 1839, nous quittâmes définitivement Vladimir et les tristes bords de l'étroite Kliazma, pour nous rendre à Moscou. C'est le cœur gros et avec une sorte d'effroi que j'abandonnai la petite ville où s'était fait notre mariage; je pressentais fort bien que nous ne pour-

rions plus vivre nulle part dans le calme et l'intimité profonde dont il nous avait été donné de jouir à Vladimir, et qu'il nous faudrait replier une partie de nos voiles. Ogaref nous avait précédés de quelques mois à Moscou, et quoique nos anciens amis fussent beaucoup moins unis qu'autrefois, ils lui firent néanmoins un accueil des plus touchants.

La nature d'Ogaref, essentiellement russe et poétique, large, insouciante, facile à entraîner, naïve et très-variée, ne plaît pas moins par ses défauts que par ses qualités. J'ai déjà eu l'occasion de dire qu'il est doué d'un pouvoir d'attraction tout à fait particulier; il a vraiment à cet égard quelque chose de féminin. On recherche les hommes de ce caractère sans aucun motif apparent; ils apaisent, raniment, attachent, comme une table ouverte à laquelle chacun peut venir s'asseoir pour se donner des forces, du courage, et que l'on quitte toujours avec regret.

Ses nombreuses relations lui prenaient beaucoup de temps; il en souffrait, sans pour cela fermer jamais sa porte, et accueillait tout le monde le sourire sur les lèvres. Bien des gens le taxaient de faiblesse; je conviens qu'Ogaref perdait ainsi beaucoup de temps, mais, en revanche, il se faisait aimer, non-seulement de son entourage, mais d'une foule de personnes étrangères; cela

n'est pas chose commune et mérite certains égards.

Je ne m'explique vraiment pas comment on a pu accuser Ogaref de se livrer à l'oisiveté. Ce n'est pas au point de vue des fabriques et des maisons de travail qu'il convient de se placer pour décider la question. Je me souviens, qu'étant encore étudiant, je vidais un jour une bouteille de vin du Rhin avec Vadime; celui-ci devenait de plus en plus sombre; il prononça tout à coup et les larmes aux yeux les paroles que dans la tragédie de Schiller don Carlos emprunte à Jules-César: — « Déjà vingt-quatre ans, et n'avoir rien fait pour l'immortalité! » — Cette pensée le plongea dans un tel désespoir qu'il frappa de toutes ses forces avec la paume de la main sur l'épais verre à patte qui se trouvait devant lui et se blessa assez grièvement. C'est fort bien; mais ni César, ni don Carlos, ni Vadime, ne disent pourquoi il est absolument indispensable de chercher à s'immortaliser. Si l'on a une tâche en ce monde, il faut se mettre à l'œuvre, mais comment travailler seulement pour laisser un souvenir de soi à l'humanité? Avant tout, que doit-on entendre par ce mot de travail? cela demande explication.

Le travail, *business!* Les fonctionnaires ne connaissent que des affaires civiles et criminelles; le marchand n'a d'autre affaire que le commerce; les militaires croient que leur seule affaire est de mar-

cher comme des grues et de se tenir toujours armés de pied en cap, même lorsqu'il n'y a pas la moindre chance de guerre. Servir de lien, de centre à une réunion d'individus, peut passer aussi, à mon avis, pour une grande affaire, surtout dans une société divisée et asservie. Personne ne m'accusait d'oisiveté, et ce que je faisais plaisait à bien des gens ; on ne se doute pas que la plupart de ces travaux portent l'empreinte d'Ogaref, de nos loisirs, de nos disputes, des nuits que nous passions *oisivement* à errer dans les rues et les champs, ou encore plus *oisivement* attablés devant une bonne bouteille de vin.

Les jeunes gens qui se réunissaient autrefois chez Ogaref s'étaient dispersés. Deux de nos anciens amis seulement figuraient dans le nouveau cercle. Le ton, les intérêts, les occupations, tout avait changé ; les amis de Stanekévitch se trouvaient au premier rang, et à leur tête étaient Bakounine[1] et

1. Les hommes qui ont pris part aux événements politiques des dernières années du régime libéral n'ont pas oublié le nom de Bakounine. Après avoir éloquemment défendu en France la cause de la Pologne, Bakounine, homme d'action avant tout, se jeta résolûment au beau milieu de la conflagration que la révolution de février alluma dans l'Allemagne centrale. Pendant l'insurrection de Dresde, il fut pris les armes à la main et condamné à mort. On commua cette peine en une détention perpétuelle; puis le gouvernement saxon le livra à l'Autriche, toujours très-friande de ces sortes de captures, et qui le tint étroitement enfermé, durant près d'une année, dans l'une des forteresses de l'empire. Réclamé par l'empereur Nicolas, Bakounine passa des mains des geôliers autri-

Belinski, tenant chacun un volume de la philosophie de Hégel à la main, et animés de cette impatience juvénile sans laquelle il n'y a point de convictions puissantes.

La philosophie allemande fut importée à l'université de Moscou par M. Pavlof. La chaire de philosophie était fermée depuis l'année 1826; mais Pavlof, au lieu d'enseigner la physique et l'économie politique, comme il eût dû le faire, professait par le fait une préparation à l'étude de la philosophie. On n'apprenait presque rien, en fait de physique, à son cours, et il n'y était pas question d'économie politique; pourtant, ses leçons n'en étaient pas moins fort utiles. Il se tenait pour ainsi dire à l'entrée de la faculté physico-mathématique, et adressait à l'élève les demandes suivantes : — « Tu veux connaître la nature? Mais qu'est-ce que la nature? qu'est-ce que la connaissance? » — Ces prolégomènes sont d'une extrême importance; tous les jeunes Russes qui entrent à l'Université ne possèdent

chiens dans celles des gendarmes russes. Touché du sort de son compatriote, l'officier qui commandait le détachement donna ordre de débarrasser le prisonnier de ses fers, et Bakounine, sensible à un pareil procédé, sauta au cou de ses nouveaux gardiens. Cette manifestation patriotique est, à ce que l'on suppose, le principal motif des adoucissements apportés à sa détention. Quoi qu'il en soit, Bakounine demeura détenu jusqu'à l'avénement au trône du souverain actuel, qui commua sa peine en celle d'un exil en Sibérie. Aujourd'hui Bakounine se trouve attaché à l'administration de la Sibérie orientale, et ses éminentes facultés ne tarderont pas sans doute à le faire distinguer.

pas la moindre notion de philosophie ; les séminaristes seuls en ont une idée, mais une idée tout à fait fausse.

Pour répondre à ces questions, Pavlof exposait les doctrines de Schelling et de Oken, avec une lucidité qu'aucun autre professeur n'a jamais apportée dans l'étude philosophique de la nature. Lorsqu'il lui arrivait de n'être point parfaitement clair, ce n'était pas sa faute, mais celle de Schelling. On pourrait plutôt lui reprocher de s'être arrêté à cette Mahabarah de la philosophie, et de n'avoir point franchi le sévère noviciat de la logique de Hégel. S'il avait poussé lui-même plus loin que l'introduction et les généralités, il ne les faisait point dépasser, du moins, à ses jeunes auditeurs. Cette brusque interruption d'une étude à peine commencée, cette exposition incomplète, ces maisons sans toiture, ces fondations sans édifice, sont tout à fait dans le goût russe. N'est-ce point pour cela que nous nous contentons de rester, en toutes choses, sous le péristyle ? Notre histoire est encore là qui frappe à la porte.

Ce que Pavlof n'avait point fait, un de ses élèves, Stanekévitch, se chargea de l'accomplir. C'était encore là un de ces oisifs qui n'ont rien produit, mais il fut le premier disciple que Hégel compta dans les rangs de la jeunesse russe. Connaissant la philosophie allemande à fond, et étant

doué d'une vive intelligence, il entraîna après lui, dans cette voie épineuse, la plupart de ses amis. Le petit cercle auquel il présidait est très-digne de remarque; toute une phalange de savants et de littérateurs se forma dans ses rangs.

Avant notre exil, il n'y avait pas de rapports fort intimes entre notre parti et celui de Stanekévitch. La direction à peu près exclusivement politique que nous suivions ne leur plaisait pas, et nous n'éprouvions aucun penchant pour leur tendance abstraite. Ils nous traitaient de frondeurs et de Français; nous les appelions des *sentimentalistes* et des Allemands. La première personne, également appréciée dans les deux camps, qui nous tendit fraternellement la main, fut Granovski[1]; il effaça pour ainsi dire par son caractère conciliant et la vive affection qu'il nous portait à tous les dernières traces du dissentiment qui nous partageait; mais lorsque j'arrivai à Moscou, il était encore à Berlin, et le pauvre

1. Après avoir achevé ses études à l'université de Moscou, Granovski se rendit en Allemagne, où il se mit facilement au courant de toutes les nouvelles découvertes de la Science. Revenu en Russie, il fut nommé professeur d'histoire à l'université de Moscou, et acquit promptement une légitime réputation qu'il devait non-seulement à la clarté et à la chaleur entraînante de son enseignement, mais encore au libéralisme dont il ne craignait pas de le pénétrer. Cet homme remarquable, sur lequel l'auteur reviendra plus d'une fois, mourut peu de temps avant l'empereur Nicolas, sans avoir pu obtenir de ce souverain l'autorisation d'aller rétablir sa santé dans les pays étrangers.

Stanekévitch s'éteignait, âgé de vingt-sept ans tout au plus, sur les bords du lac de Côme.

Poëte et rêveur, Stanekévitch, avec sa constitution maladive et la douceur de son caractère, devait avoir naturellement plus de penchant pour la méditation et les pensées abstraites que pour les questions vivantes et purement pratiques. L'idéalisme artistique auquel il s'était voué lui allait à merveille ; c'était comme une couronne de lauriers posée sur son jeune front déjà recouvert de la pâleur de la mort. La plupart de ses amis étaient trop peu poëtes et avaient trop de santé pour planer longtemps dans les régions métaphysiques sans toucher terre. Une direction exclusivement théorique est tout à fait contraire au caractère russe ; nous verrons bientôt comment l'esprit russe transforma l'enseignement de Hégel, et comment notre nature mobile prend toujours le dessus, quels que soient les efforts tentés pour nous transformer en moines-philosophes. Mais au commencement de l'année 1840, il n'était pas encore question parmi la jeunesse qui entourait Ogaref de se révolter contre la lettre au nom de l'esprit, contre l'abstraction au nom de la vie.

Les nouveaux amis me reçurent comme on accueille les émigrés et les combattants émérites, les hommes qui sortent de prison ou reviennent de l'exil ; ils me traitaient avec égards et semblaient

fort disposés à me recevoir dans les rangs de leur petite phalange, mais sans me faire aucune concession, et en me donnant à comprendre qu'ils étaient le *présent*, et nous, *le passé*; ils exigeaient que j'acceptasse aveuglément la phénoménologie et la logique de Hégel, et même la manière dont ils les interprétaient.

C'était là, dans leurs réunions, un sujet de discussion perpétuel; il n'y a pas un seul paragraphe des trois volumes de la Logique, des deux volumes de l'Esthétique, de l'Encyclopédie, etc., qui n'ait donné lieu à des disputes acharnées pendant plusieurs nuits. Des amis de vieille date se boudaient souvent plus de quinze jours, parce qu'ils ne s'étaient pas entendus sur le sens précis de *l'esprit transcendant*, et considéraient comme une insulte toute contradiction à leur opinion sur *la personnalité absolue* et sur son *essence propre*. Aussitôt qu'il paraissait à Berlin ou dans l'un des autres siéges de la philosophie allemande une brochure où le nom de Hégel fût mentionné, on la faisait venir; et elle était lue avec un tel empressement que peu de jours après il n'en restait presque plus que des lambeaux. On prétend que Francœur pleura d'attendrissement lorsqu'on lui apprit qu'il était considéré, en Russie, comme un grand mathématicien, et que toute la nouvelle génération y résolvait les équations en se servant des mêmes lettres que lui; une

foule d'écrivains allemands, depuis longtemps oubliés, Werder, Margeïnecke, Michelet, Otto, Wadke, Schaller, Rosenkranz et Arnold Ruge lui-même, si justement surnommé par Heine : « Le portier de la philosophie de Hégel, » auraient assurément répandu des larmes non moins douces, s'ils avaient connu les disputes et les élucubrations auxquelles ils donnaient lieu, à Moscou, dans le quartier que borne d'une part la Morasseïka et de l'autre la Mokavaïa[1], et si les libraires de la ville leur avaient appris combien on achetait d'exemplaires de leurs livres.

Le principal mérite de Pavlof consistait, comme je l'ai déjà dit, dans la parfaite clarté de son enseignement, clarté qui n'exclut en aucune façon la profondeur de la pensée allemande, tandis que nos jeunes philosophes avaient au contraire adopté une langue de convention; au lieu de traduire leurs maîtres en russe, ils les reproduisaient intégralement, et pour alléger encore leur tâche ils laissaient les termes latins *in crudo*, en leur donnant toutefois des terminaisons nationales et en les soumettant aux inflexions des déclinaisons russes.

Cette critique n'est point déplacée de ma part, car j'avais été atteint moi-même de la contagion ; j'écrivais absolument comme eux, et m'étonnais beaucoup

1. Noms que portent deux rues de la ville.

que l'astronome Pérévochtchikof appelât ce style : — « Le langage des oiseaux. » — Aucun écrivain, à cette époque, n'aurait répudié la phrase suivante : — « La concrétion des idées abstraites dans la sphère de la plastique représente une phase de l'esprit qui se cherche, phase dans laquelle il se détermine potentiellement en passant de l'immanence effective dans la sphère harmonique de la parfaite connaissance de la beauté. » — Au milieu de toutes ces terminaisons bizarres, les mots russes semblaient aussi étrangers que des mots latins, comme au fameux dîner dont parle Ermolof [1].

La philosophie allemande avait malheureusement adopté alors cette langue artificielle, lourde, scolastique, parce qu'elle vivait dans les académies, ces monastères de l'idéalisme. Les prêtres de la science, les initiés seuls comprenaient le jargon qu'elle parlait; il fallait en avoir la clef, comme pour les lettres écrites en chiffres. Cette clef est maintenant bien connue, et l'on est tout surpris de voir que la science exprimait, dans ce langage bizarre, des vérités fort utiles et très-compréhensibles; Feuerbach est le premier qui parla comme un simple mortel.

Pour en revenir à nos jeunes philosophes, disons

1. Étant à un grand dîner de généraux, chez Barclay de Tolly, à Pétersbourg, Ermolof dit à Raïevski : — « Il n'y a d'étrangers ici que vous et moi. »



que le placage d'un dialecte scientifico-monastique emprunté à l'allemand était vraiment impardonnable; notre langue a le mérite de rendre avec une merveilleuse facilité les idées abstraites, les sentiments lyriques les plus intimes, les imprécations de la colère, les folies de la gaieté et les violences de la passion la plus désordonnée.

On ne se bornait point d'ailleurs à dénaturer la langue; les philosophes en question commettaient encore une faute beaucoup plus grave, car, faussant leur jugement sur toutes choses, ils n'avaient plus avec la vie, avec la réalité, que des rapports d'école, de lettrés, et raisonnaient, sur les matières les plus simples, de la façon abstraite si finement ridiculisée par Gœthe dans l'entretien de Méphystophélès avec l'étudiant. Ce qu'il y a au monde de plus réel, les sentiments même les plus vulgaires étaient rangés dans des catégories idéales, et en redescendaient complétement inanimés, sans la moindre expression, véritables formules algébriques. Au reste, il y avait dans tout cela une sorte de naïveté; on s'abandonnait à ce mode de conception avec la plus parfaite sincérité. Que l'un de nos jeunes philosophes allât se promener à Sakolniki[1],

1. Ainsi nommé parce que la vénerie des tsars s'y trouvait établie, ce petit village, situé sur la lisière d'une forêt de sapins, est maintenant un lieu de promenade pour les habitants de la ville. Un grand nombre d'entre eux y passent même la belle saison.



c'était pour se livrer au sentiment de son identité avec le Cosmos; et s'il lui arrivait de rencontrer sur son chemin un soldat en goguette ou une paysanne qui l'interpellait en passant, non-seulement le philosophe ne dédaignait pas de lui répondre, mais il cherchait à — « dégager de cette apparition immédiate et accidentelle l'essence du peuple russe. » — La larme même qui tremblait sur une paupière était rigoureusement définie et classée parmi les — « effets tragiques du cœur... »

Tout ce qui touchait à l'art était traité de la même manière. La connaissance de Gœthe, surtout de la seconde partie de Faust (probablement parce qu'elle vaut moins que la première ou qu'elle est plus difficile à comprendre) paraissait aussi nécessaire que d'avoir des vêtements. La philosophie de la musique était également fort cultivée. On dédaignait Rossini, comme de raison ; Mozart était traité avec plus de condescendance, quoiqu'on le trouvât pauvre et trop naïf; mais en revanche, le moindre accord de Beethoven donnait lieu à une dissertation philosophique, et on témoignait beaucoup de respect à Schubert, non pour ses délicieuses mélodies, mais probablement parce qu'il avait choisi des thèmes philosophiques, comme *La toute-puissance de Dieu* ou *l'Atlas*. La littérature française n'était pas plus considérée que la mu-

sique italienne; tout ce qui venait de la France partageait cette défaveur, y compris la politique.

Ces explications suffisent pour marquer le champ de bataille sur lequel les deux partis devaient nécessairement se rencontrer et se combattre. Tant que l'on discuta l'objectivité de Gœthe, objectivité qui était en même temps subjective, ou la subjectivité de Schiller que l'on trouvait, au contraire, objective, et *vice versâ*, tout alla bien; mais des questions moins abstraites devaient bientôt nous passionner.

Depuis qu'il professait à Berlin, Hégel, qui était déjà vieux et parfaitement satisfait de sa position, avait élevé son édifice philosophique au-dessus du monde réel; il se tenait avec intention dans un milieu où tous les intérêts et toutes les passions humaines deviennent confuses, comme les monuments et les villages, lorsqu'on les contemple du haut des cieux; il n'aimait pas à toucher ces maudites questions pratiques si difficiles à traiter, et qui demandent des réponses positives. On conviendra sans peine que ce dualisme forcé et louche devait paraître des plus choquants dans une science qui repose sur la condamnation de tout dualisme. Le véritable Hégel était ce modeste professeur de Iéna, ami de Geldereïne, qui s'enfuit en emportant sa *Phénoménologie*, lorsque Napoléon entra dans la ville; sa philosophie ne conduisait pas alors au

quiétisme indien, ni à la sanction des formes civiles actuelles, ni à un christianisme prussien[1]. A cette époque, Hégel n'avait pas encore professé la philosophie de la religion; il s'était borné à écrire d'admirables morceaux comme celui qui est intitulé : « *Du bourreau et de la peine de mort*, » qui parut dans la biographie de Rosenkranz.

En se renfermant dans la sphère de l'abstraction, Hégel voulait éviter d'aborder les déductions empiriques et les applications immédiates. Il ne quittait pas la région paisible de l'esthétique, et s'il lui arrivait de se montrer par hasard au grand jour, c'était en s'enveloppant soigneusement comme un malade. Dans ces rares instants, il exposait avec une confusion dialectique tous les côtés de son sujet qui intéressaient le plus le monde contemporain. Les esprits essentiellement faibles (Ganz seul est à excepter) qui l'entouraient prenaient tout ce qu'il disait à la lettre; ces vains exercices de raisonnement leur plaisaient. Il est probable que le savant vieillard était parfois confus et honteux du peu de perspicacité des disciples qui le suivaient aveuglément. La méthode dialectique, si elle n'est pas le développement de la réalité même, son com-

1. On n'ignore pas que le défunt roi de Prusse avait imaginé de fonder une Église nationale au sein de laquelle il espérait que les deux principales branches du protestantisme, les luthériens et les calvinistes, viendraient se réconcilier.



mentaire intellectuel pour ainsi dire, n'est plus qu'un moyen particulier de faire passer par les verges des catégories toute espèce de choses, un exercice de gymnastique logique, comme pour les rhéteurs grecs, et après Abeilard, les scoliastes du moyen âge.

La phrase philosophique qui fit le plus de mal, et au moyen de laquelle les conservateurs allemands essayèrent de concilier la philosophie avec l'état politique du pays : — « Tout ce qui existe est raisonnable, » — n'est qu'une autre formule du principe de *la cause suffisante* et des rapports de la logique avec les faits. Ayant été mal comprise, cette expression de Hégel eut, en philosophie, les mêmes conséquences que les paroles du girondin saint Paul : — « Tout pouvoir vient de Dieu. » — Mais s'il est vrai que tous les pouvoirs émanent de Dieu, et si l'ordre de choses existant peut être justifié par la raison, cela autorise parfaitement à entrer en lutte avec ces principes eux-mêmes. Les deux maximes étant prises à la lettre sont une véritable tautologie; mais qu'il en soit ainsi ou non, la phrase en question légitimait les pouvoirs existants et condamnait l'homme à rester les bras croisés; c'est précisément là ce que voulaient les bouddistes prussiens. Quoique cette manière de voir fût tout à fait contraire à l'esprit russe, nos hégéliens moscovites l'adoptèrent dans leur naïf aveuglement.

Bélinski lui-même, malgré toute sa passion pour la dialectique et son naturel actif, fougueux, véritable naturel de lutteur, professait alors un quiétisme indien et la nécessité de s'appliquer à l'étude des sciences théoriques. Animé d'une profonde conviction, il ne reculait devant aucune des conséquences de cette doctrine; les convenances morales, pas plus que les contradictions de ses adversaires, puissances que redoutent tant les esprits faibles et impersonnels, ne l'effrayaient nullement; il ne se laissait point intimider, parce qu'il était fort et sincère; sa conscience ne lui reprochait rien.

— « Savez-vous bien à quoi peut aboutir votre manière de voir? » — lui dis-je un jour, croyant que mon ultimatum révolutionnaire allait le terrasser. — « En raisonnant de la sorte, on arrive à prouver que le monstrueux despotisme sous lequel nous vivons est tout à fait rationnel et doit exister.

— « Cela est incontestable, » — me répondit Belinski, et il me lut « *l'Anniversaire de Borodino*[1], » par Pouchkine.

1. Cette pièce lyrique, qui date de l'année 1831, époque où Pouchkine s'était définitivement réconcilié avec le gouvernement, n'est pas uniquement destinée à chanter la courageuse résistance que la Russie opposa en 1812 à l'invasion française sur le champ de bataille de Borodino, et pendant le reste de la campagne. On y rencontre en outre presque à chaque strophe des expressions qui révèlent un profond mépris pour la Pologne, et un sentiment de sauvage satisfaction inspiré par l'asservissement dans lequel cette malheureuse contrée venait de retomber.

C'était par trop fort, et, dès ce moment, une lutte acharnée nous sépara. Notre antagonisme réagit sur nos amis; le petit cercle que nous avions formé commença à se diviser. Bakounine s'efforçait de réconcilier, de rapprocher les discuteurs, d'exorciser l'esprit de dispute; mais la paix n'était qu'apparente. Belinski, exaspéré, partit pour Pétersbourg, et lança bientôt contre nous, comme une dernière décharge, l'article célèbre auquel il a donné aussi pour titre « *l'Anniversaire de Borodino*[1]. » Je cessai, dès ce moment, toute relation avec lui. Bakounine, qui continuait à le soutenir, était pourtant devenu pensif; son instinct révolutionnaire le poussait dans notre camp. Belinski lui reprochait de montrer de la faiblesse, de se laisser aller à faire des concessions, et se livrait lui-même à des extrémités qui effrayaient ses amis et ses adhérents. Quant au cénacle, il nous regardait avec dédain, en haussant les épaules; on nous considérait toujours comme des retardataires.

1. Cet article étrange a été écrit à propos d'une pièce de vers de Joukovski et d'une brochure, destinées l'une et l'autre à célébrer la fête militaire à laquelle donna lieu l'inauguration du monument que l'empereur Nicolas a fait élever dans la plaine de Borodino, en mémoire des victimes de cette journée mémorable. Le critique effleure à peine son sujet, mais il s'élève avec force contre — « les phrases creuses des hommes qui se posent en réformateurs de la société, » et ne craint point de chanter les louanges de l'absolutisme, dans le langage nuageux de la philosophie avec laquelle il s'était nouvellement familiarisé.

Pendant que ces différends nous passionnaient, je jugeai indispensable de *ex ipso fonte bibere*, et me mis à étudier Hégel sérieusement. Je suis même porté à croire qu'un homme qui n'a point passé par la « *Phénoménologie* » de Hégel et les « *Contradictions économiques* » de Proudhon est incomplet et comme étranger à notre époque ; c'est une épreuve, une trempe qu'il est indispensable de subir.

Lorsque je me fus familiarisé avec la langue et la méthode de Hégel, je commençai à entrevoir qu'il était beaucoup moins éloigné de notre manière de penser que de celle de ses disciples ; il se montre ainsi du moins dans ses premières compositions et partout où, emporté par son génie, il s'élance en avant, oubliant la « porte de Brandebourg[1]. » La philosophie de Hégel est l'algèbre de la révolution ; elle sert à l'affranchissement de l'esprit avec une étonnante efficacité, et ne laisse pas debout une seule pierre du monde chrétien, du monde des traditions qui ont survécu à leur temps ; mais Hégel l'a mal formulée, et cela non sans intention, très-probablement.

Comme, dans les mathématiques, mais seulement avec des droits mieux fondés, on ne revient plus sur la définition de l'étendue, du mouvement, des forces,

1. Une des portes de la ville à Berlin.

pour s'attacher à développer logiquement l'exposition de leurs attributs et de leurs lois, ainsi, dans l'étude positive de la philosophie, une fois les principes reconnus, on ne s'attache plus qu'à leurs déductions. L'initié qui ne sait point se dégager de la méthode prend précisément ces traditions et ces dogmes pour des idées, et il s'y attache. Étant familiarisé avec une pareille étude, dans laquelle ils s'absorbent entièrement, ces hommes trouvent fort étrange que d'autres ne comprennent point des « choses si claires. » Comment ne pas concevoir, par exemple, une pensée aussi claire que celle-ci : — « L'âme est immortelle, et c'est la personnalité seule qui meurt, » — pensée qui est développée avec tant de succès dans l'ouvrage de Michelet, le Berlinois ; ou bien encore cette autre pensée encore plus simple : — « L'esprit indéfini n'est autre chose que la personnalité, mais une personnalité qui n'arrive à la conscience d'elle-même que par l'intermédiaire du monde créé, et qui néanmoins possède la connaissance de son individualité » ?

Tous nos amis trouvaient ces définitions tellement claires, et souriaient avec tant de pitié à nos objections *françaises*, que j'en étais entièrement désarçonné, et travaillais à force afin d'arriver enfin à la complète intelligence de leur jargon philosophique. Mais, heureusement pour moi, la scolastique est aussi contraire à ma nature que le mysticisme ; j'ai

tellement tendu cet arc que la corde en est rompue, et, chose étrange, je suis arrivé à ce résultat dans une discussion avec une femme.

L'année suivante, je me liai, à Novgorod, avec la famille d'un général, et cela parce que celui-ci ne ressemblait en rien aux généraux ordinaires. Une tristesse indescriptible régnait au sein de cet intérieur; il semblait que des larmes y fussent répandues dans l'air; tout indiquait que la mort venait de passer par là. Le général F..., qui était âgé de cinquante ans à peine, avait blanchi prématurément, et un sourire, à la fois bienveillant et triste, révélait encore mieux ses souffrances que ne le faisaient ses rides; mais les traces de la douleur qui avait desséché ces branches vives étaient surtout visibles sur la pâle et maigre figure de sa femme. Cependant les deux époux vivaient dans un calme apparent. Le général s'occupait de mécanique; sa femme passait la matinée à donner des leçons de français à des petites filles pauvres; après quoi elle se mettait à lire, et la vue des fleurs dont elle aimait à se voir entourée était la seule chose qui rappelât dans ces lieux une existence plus sereine et plus gaie; on y apercevait aussi quelques jouets sur les rayons d'une armoire, — ils ne servaient pas.

Le général avait eu trois enfants; mais, deux ans avant mon arrivée à Novgorod, l'un d'eux, petit garçon de neuf ans, remarquable par son intelli-

gence, était mort presque subitement; quelques mois après, le second fut enlevé par la scarlatine. La pauvre mère s'enfuit précipitamment à la campagne avec son dernier fils, pour le sauver de la contagion; mais elle revint bientôt : un cercueil se trouvait dans la voiture qui la ramenait en ville.

A partir de ce moment, l'existence des deux époux n'avait plus de motif; elle se poursuivait et finissait sans raison. C'était uniquement par compassion l'un pour l'autre qu'ils continuaient de vivre;ils ne pouvaient se passer l'un de l'autre, et s'aidaient mutuellement à supporter leur croix; cette pensée était leur unique consolation. J'ai rarement rencontré d'union aussi harmonique; mais ce n'était plus, à vrai dire, une union : l'amour avait fait place dans leur cœur au sentiment de fraternité qu'inspire le malheur. Le lien qui les retenait était maintenu par le souvenir de leurs enfants et la désolante perspective que leur présentait l'avenir.

Depuis le coup qui l'avait frappée, madame F... s'était entièrement livrée au mysticisme; elle avait trouvé un refuge contre sa douleur dans le monde des apaisements mystérieux; son cœur brisé s'était laissé prendre aux attraits de la séduction religieuse. Pour elle, le mysticisme n'était pas un amusement, une fantaisie; il lui avait rendu ses enfants, et elle les défendait en soutenant sa nouvelle religion. Étant douée d'une intelligence fort

active, la discussion ne l'effrayait nullement. J'ai connu bien des mystiques dans ma vie, depuis Witberg et les disciples de Tovianski, pour lesquels Napoléon était l'incarnation militaire de Dieu, et qui se découvraient en passant devant la colonne Vendôme, jusqu'au Ma-pa, aujourd'hui oublié, qui me raconta lui-même, par parenthèse, comment il s'était rencontré avec Dieu le Père, sur la route de Paris à Montmorency[1]. La plupart de ces hommes avaient le système nerveux surexcité; ils s'attaquaient à la sensibilité, frappaient l'imagination et le cœur, mêlaient des idées philosophiques à une symbolique de leur invention, et n'aimaient pas à se mesurer avec leurs adversaires dans le champclos de la logique.

C'était, au contraire, le terrain que madame F... préférait, et elle s'y maintenait avec une adresse étonnante. Comment et où avait-elle acquis l'extrême habileté de sa dialectique? Je l'ignore complétement. Au reste, tout est mystère dans la vie morale de la femme; en voici une qui vous

1. Après avoir mené une vie des plus aventureuses, cet homme, charpentier de son état, avait imaginé une doctrine religieuse dont le fond était emprunté au saint-simonisme; le dieu Ma-pa qu'il prêchait était hermaphrodite, comme l'indique son nom (Maman-Papa). Les disciples ne lui manquaient pas, et il resta fidèle à son rôle de prophète jusqu'à la fin de sa vie, tout en exerçant son ancienne profession qu'il avait reprise, ce qui ne l'empêcha pas de mourir dans la misère.

semble absorbée par des riens : parures, bals, médisances enjouées, lectures de romans, douces œillades ou larmes abondantes, suivant les circonstances ; — telle est sa vie, lorsque vous la voyez tout à coup manifester une volonté de fer, une pensée pleine de maturité, une intelligence phénoménale. La jeune fille passionnée a disparu ; et, au lieu d'elle, vous voyez — une Théroigne de Méricourt, une femme-tribun d'une éclatante beauté, qui excite l'enthousiasme populaire, — une princesse Dachkof de dix-huit ans, à cheval, le sabre à la main, au milieu d'une bande de soldats.

Quant à madame F..., son parti était irrévocablement pris ; aucun doute, aucune hésitation, aucune faiblesse théorique ne se manifestait dans sa conduite ; les Jésuites et les Calvinistes ne furent probablement jamais plus conséquents qu'elle dans la pratique de leurs principes. Ayant perdu ses enfants, elle détestait la vie, et ne maudissait pas la mort. Cela est, du reste, tout à fait dans l'esprit du christianisme, cette apothéose de la mort ; le mépris de la terre, le mépris du corps, n'ont pas d'autre signification. Tout ce qui appartient à la vie réelle, les jouissances de la chair, la santé, la gaieté, le sentiment de l'existence, — sont condamnés par le christianisme ; madame F... en était arrivée à ne pouvoir souffrir Gœthe ni Pouchkine.

En discutant avec moi, elle attaquait ma philo-

sophie par un autre côté, et soutenait ironiquement que tous les raisonnements, toutes les subtilités de la dialectique n'étaient qu'un vain bruit, le son du tambour dont les poltrons cherchent à couvrir les alarmes de leur conscience.

— « Jamais, — me disait-elle, — vous n'arriverez par la philosophie à un dieu personnel, ni à l'immortalité de l'âme; mais aucun de vous n'a le courage d'être franchement athée et de nier la vie future. Vous êtes trop hommes pour que ces conséquences ne vous terrifient pas; une répulsion instinctive les éloigne. Afin d'en détourner la vue, vous imaginez des miracles métaphysiques, et arrivez péniblement à des conclusions que la religion vous donne naïvement et sans exiger le moindre effort d'esprit. »

Je répondais, je disputais, mais je sentais intérieurement que je ne pouvais lui rétorquer aucun raisonnement irréfutable, et que sa doctrine était mieux fondée que la mienne. Pour comble de malheur, il m'arriva un auxiliaire dont je me serais bien passé; c'était un Allemand, inspecteur du département médical, brave homme au fond, mais des plus comiques. Disciple de Oken et de Carus, il raisonnait par citations, ne restait jamais à court de répliques, et se figurait qu'il était parfaitement d'accord avec moi.

Le digne docteur s'impatientait et se démenait

d'autant plus qu'il n'avait point d'autres arguments à sa disposition ; il trouvait que madame F... discutait en femme capricieuse, la renvoyait aux leçons de Schelling sur l'enseignement académique, et lui lisait des fragments de la physiologie de Burdach pour lui démontrer qu'il y a dans l'homme un principe divin et éternel, et qu'un dieu personnel est caché au sein de la nature. Ce panthéïsme déguisé était familier à madame F... ; elle réfutait victorieusement son contradicteur et me le montrait des yeux en souriant. La logique était de son côté, j'étais bien forcé d'en convenir; et, tout en l'avouant, je me mettais l'esprit à la torture, pendant que le docteur manifestait la plus vive satisfaction. Ces disputes m'intéressaient tellement que je pris la résolution d'étudier Hégel avec un redoublement d'ardeur. L'incertitude à laquelle j'étais en proie ne fut pas de longue durée ; la vérité brilla tout à coup à mes yeux et se montra bientôt à moi dans tout son jour; je me rangeai à l'opinion de madame F..., mais non point comme elle l'aurait souhaité.

— « Vous avez raison, — lui dis-je enfin, — et je me reproche d'avoir si longtemps disputé contre vous. Je reconnais maintenant qu'un dieu personnel n'existe pas plus que l'immortalité de l'âme; c'est justement pour cela que je me défendais si mal. Voyez comme tout devient simple

et naturel, aussitôt que l'on supprime ces axiomes imaginaires. »

Ces paroles la troublèrent; mais elle se remit bientôt et me dit :

— « Je vous plains sincèrement; après tout, peut-être est-ce pour le mieux; vous ne persisterez pas longtemps dans cette voie; elle vous paraîtra bientôt triste et déserte. Quant à notre docteur, — ajouta-t-elle avec un sourire, — c'est différent; il est inguérissable; rien ne l'effraye; il est dans un tel brouillard qu'il ne voit pas à deux pas devant lui. »

Cependant, je crus remarquer que tout en parlant ainsi, elle était plus pâle que de coutume. Au bout de deux ou trois mois, Ogaref passa par Novgorod et m'apporta le — « *Wesen des Christenthums*[1], » — de Feuerbach. A peine en eus-je parcouru les premières pages que je sautai de joie. — « A bas le masque! — m'écriai-je. — Plus d'ambiguïtés ni d'énonciations trompeuses! Nous sommes des êtres libres, et non point les esclaves de Dieu! Il est parfaitement inutile de nous cacher la vérité par des mythes! » — Dans l'entraînement de mon enthousiasme philosophique, je commençai aussitôt la série d'articles que j'ai publiés sous le titre de : — « *Le dilettantisme dans la Science*, » — et je m'y vengeai, soit dit en passant,

1. *L'Essence du christianisme.*

des impatiences que m'avait causées le brave docteur. Mais il est temps de quitter ce sujet pour revenir à Belinski dont j'avais commencé à parler.

Quelques jours après son départ pour Pétersbourg, en 1840, nous nous y transportâmes aussi, ma femme et moi; je n'allai pas le voir. Notre brouille affectait beaucoup Ogaref; il comprenait que l'absurde point de vue auquel se tenait Belinski était une maladie passagère; je le pensais aussi, mais Ogaref avait plus de bienveillance que moi. A force d'insister dans ses lettres sur la nécessité d'un raccommodement, il finit par amener une entrevue entre nous. Les premiers moments furent froids et pénibles des deux côtés; mais nous n'étions ni l'un ni l'autre de grands diplomates, et m'étant avisé, je ne sais à quel propos, de faire allusion à — « *l'Anniversaire de Borodino*, » — Belinski rougit, sauta de sa chaise, et me dit naïvement :

— « Allons! Dieu soit loué que vous ayez abordé ce sujet, car je suis si drôlement fait que je n'aurais jamais su comment m'y prendre pour commencer... Vous aviez raison; deux ou trois mois de séjour à Pétersbourg m'en ont convaincu mieux que tous les raisonnements; oublions cette sottise. Je me bornerai à vous dire que, me trouvant dernièrement à dîner avec un officier des voies et communications, chez un de mes amis, celui-ci

demanda à son hôte s'il voulait faire ma connaissance. — « Est-ce l'auteur de l'article sur l'Anni« versaire de Borodino? » — lui dit l'officier à l'oreille. — « Oui. » — « Alors, — reprit le jeune « homme d'un ton sec, — dispensez-moi de cet hon« neur. » — Ce colloque ne m'avait point échappé; profondément ému, je pressai avec force la main de l'officier et lui dis : — « Vous êtes un homme « honorable, je vous estime... » — « Eh bien! que voulez-vous de plus? »

Depuis ce moment, Belinski et moi, nous fûmes constamment d'accord, et cette union dura jusqu'à sa mort prématurée.

Comme on pouvait s'y attendre, Belinski revint à ses premières opinions sans aucune arrière-pensée, et il les soutint avec l'indomptable énergie et l'ironie mordante qui le distinguaient. La position de la plupart de ses anciens amis les philosophes n'était pas fort enviable; *plus royalistes que le roi*, ils s'efforçaient courageusement de défendre leurs théories contre ses attaques, tout en tâchant de rester en bons termes avec lui.

Au bout de peu de temps, tous ceux d'entre eux qui avaient un esprit pratique et l'instinct du mouvement passèrent du côté de Belinski. Les formalistes et les pédants continuèrent seuls à se tenir éloignés, et quelques-uns poussèrent si loin le suicide à l'allemande en se pénétrant d'une science

morte et scolastique, que la vie perdit tout intérêt pour eux, et ils disparurent sans laisser de traces. Quelques autres se transformèrent en slavénophiles orthodoxes. L'union de Stéfane Javorski[1] et de la philosophie allemande paraît étrange, et pourtant elle est plus naturelle qu'on ne pense; la théologie byzantine est une casuistique formaliste, un exercice logique de formules, tout comme la dialectique de Hégel, lorsqu'on se borne à l'envisager dans sa forme seule. Le « *Moscovite*[2] » a prouvé triomphalement, plus d'une fois, jusqu'où le talent peut pousser l'accouplement sodomique de la philosophie et de la religion, de la logique et du despotisme.

Au reste, il est bon de dire que Belinski s'était borné à répudier le côté exclusif de l'école de Hégel. C'est même de cette époque que date le piquant et original rapprochement qu'il tenta d'accomplir, pour sa part, entre certaines idées philosophiques et la tendance révolutionnaire. Je considère Belinski

1. Métropolitain de Rézan, sous le règne de Pierre Ier, et non moins célèbre par son éloquence que par l'habileté avec laquelle il défendit, dans plusieurs ouvrages, l'orthodoxie russe contre les attaques du protestantisme.

2. Recueil périodique publié par des écrivains de ce parti, ou plutôt de cette tendance, car les slavénophiles, qui d'ailleurs sont très-peu nombreux, se bornent généralement à étudier et à vanter une époque dont la Russie continue pourtant à s'éloigner avec rapidité; ils exhument laborieusement le passé pendant que d'autres s'attachent à préparer l'avenir.

comme l'un des esprits les plus remarquables du règne de Nicolas. Après le tiède libéralisme, qui avait tant bien que mal survécu à l'année 1825 et dont Polévoï s'était fait le représentant, après les sombres pages de Tchédaïef, les articles bilieux de Belinski sont les seuls qui aient eu quelque puissance sur le public. Ce fougueux critique aborde toutes les matières sans jamais rien perdre de la haine qu'il avait vouée à l'autorité en général, et s'élève parfois jusqu'à la poésie, surtout lorsqu'il est enflammé par la colère. Les livres dont il rendait compte n'étaient ordinairement pour lui qu'un point de départ, et, arrivé à moitié chemin, il les quittait pour s'absorber entièrement dans l'examen d'une question quelconque. Il lui suffisait de ce vers d'Onéguine : — « Telle est chez nous la parenté, » — pour mettre en cause la vie de famille et analyser avec la dernière rigueur les liens dont elle se forme. Qui ne se rappelle encore ses articles sur le « *Tarantasse*, » sur la « *Paracha*, » de Tourguénief, et sur Derjavine ? Toujours fidèle à ses principes, d'une conséquence parfaite dans ses déductions, sa critique louvoie, avec une étonnante habileté, au milieu des bas-fonds de la censure, poursuivant, sans la moindre condescendance, l'aristocratie lettrée, tous ces écrivains des trois premières classes, secrétaires d'État littéraires, qui ne manquent jamais leur homme, et, lorsqu'ils n'osent lui répondre par une

contre-critique, — le dénoncent. L'impitoyable Belinski démasquait, flagellait sans relâche l'amour-propre mesquin de tous ces compositeurs d'églogues, écrivains bornés et prétentieux, amateurs des lumières, de la bienfaisance et de la délicatesse ; il vouait à la risée du public leurs pensées *intimes*, leurs rêveries poétiques s'épanouissant sous des rides et leur naïveté décorée du cordon de Sainte-Anne. Mais aussi comme ils le détestaient !

C'est à partir du jour où Belinski leur eut déclaré la guerre que date l'existence officielle des slavénophiles ; il persécuta également leurs idées et le costume national adopté par quelques-uns d'entre eux. Avant cette époque, les deux camps n'avaient point arboré de drapeaux ; Belinski débuta dans les « *Annales patriotiques*, » et Kiréïefski[1] intitula son excellent recueil périodique « *l'Européen ;* » ces noms seuls prouvent bien que jusqu'alors il n'y avait encore entre nous et les slavénophiles qu'une légère différence d'opinion.

Les articles de Belinski étaient attendus avec une impatience frénétique par la jeunesse de Pétersbourg et de Moscou. A peine le 25 du mois était-il arrivé que les étudiants venaient à tout moment demander dans les cafés si l'on avait reçu le numéro des « *Annales patriotiques ;* » ils s'arrachaient

1. Écrivain du parti des slavénophiles.

des mains le gros volume, en demandant : — « Y a-t-il quelque chose de Belinski ? » — Lorsqu'ils y découvraient une seule page de lui, elle était dévorée avec une ardeur fébrile; elle excitait des rixes, des disputes sans fin; — et chacun de ces articles produisait la même sensation. Ce n'est pas sans raison que le général Skobélef, commandant de la forteresse de Pétersbourg, disait, en plaisantant, à Belinski, lorsqu'il le rencontrait dans la « *Perspective* [1] » : — « Quand nous arriverez-vous? J'ai une bonne casemate bien chaude que je vous tiens en réserve. »

Ayant parlé ailleurs [2] de la carrière littéraire de Belinski, je me bornerai à ajouter quelques détails sur son caractère. C'était un homme très-timide, et il perdait souvent contenance lorsqu'il se trouvait au milieu de personnes étrangères, ou seulement dans une réunion trop nombreuse; il le savait et avait recours aux plus étranges expédients pour échapper au monde. Un jour, K... le décide à se rendre chez une dame de sa connaissance; en approchant de la maison, Belinski devient de plus en plus taciturne, propose de remettre la visite à un

1. Une des principales rues de la ville.
2. Dans l'ouvrage intitulé : *Du Développement des idées révolutionnaires*, in-18, Londres, 1853, l'auteur y donne, entre autres renseignements sur la Russie, un tableau plein d'intérêt du mouvement philosophique et littéraire qui a signalé le milieu du dernier règne.

autre jour, assure qu'il a un violent mal de tête; mais son compagnon, qui le connaissait, se montra inexorable. Lorsqu'ils furent devant le perron de la maison où logeait la dame en question, Belinski tenta de prendre la fuite; mais K... le saisit par le collet de son manteau et le fit entrer.

Il arrivait quelquefois à Belinski d'assister aux soirées diplomatico-littéraires d'un écrivain aristocratique. On y rencontrait une foule de gens qui n'avaient rien de commun, si ce n'est l'espèce d'éloignement et même de crainte qu'ils s'inspiraient mutuellement; l'archéologue Sakarof coudoyait des secrétaires d'ambassade; des peintres se trouvaient avec M. A. Mayendorf[1]. On y voyait aussi des conseillers d'État du parti avancé, le père Bitchourine[2] de Pékin, des demi-gendarmes et des demi-littérateurs mêlés à de véritables gendarmes et à de véritables littérateurs. Grâce à son mutisme obstiné, K..., qui assistait aussi à ces réunions, s'était acquis, parmi les généraux, la réputation d'un homme profond. La maîtresse de la maison déplorait intérieurement le mauvais goût de son mari; mais elle s'y soumettait, absolument comme Louis-Philippe, au commencement de son règne, par égard pour les hommes qui l'avaient choisi, invi-

1. Personnage qui a rempli à Paris le poste de représentant du gouvernement russe pour les affaires commerciales.

2. Longtemps chef de la mission russe à Pékin, et auteur de plusieurs ouvrages sur la Chine.

tait aux bals des Tuileries une foule de passementiers, d'épiciers, de cordonniers et autres respectables citoyens[1].

Le malheureux Belinski se sentait fort mal à son aise dans ces salons, entre quelque envoyé de la cour de Saxe, qui ne savait pas un mot de russe, et un employé de la troisième division, comprenant même les paroles arrêtées sur les lèvres. Lorsqu'il lui arrivait de se rendre chez le prince Odoïefski, il était ordinairement obligé de garder la chambre deux ou trois jours, et il maudissait celui qui l'avait entraîné à cette réunion.

Un de ces samedis étant tombé la veille du jour de l'an, le maître de la maison imagina de boire du punch en petit comité, après le départ des grands personnages. Belinski les aurait assurément suivis, mais une barricade de meubles fermait le passage ; il se blottit dans un coin de la chambre et bientôt un domestique plaça devant lui une petite table chargée de bouteilles et de verres. Le poëte Joukovski, en pantalon de casimir blanc orné d'un filet d'or, suivant l'étiquette de la cour, s'assit à quelques pas de là. Après avoir tenu bon pendant quelque temps, l'infortuné Belinski, voyant que sa posi-

1. On ne contredira pas le fait, mais, ces honnêtes citadins l'emportent de beaucoup assurément, tant sous le rapport des mœurs que de l'instruction, sur le beau monde qui se presse ordinairement dans les salles du Palais d'hiver.

tion était sans espoir, entreprit de pousser doucement la table, et réussit à la reculer un peu; mais elle s'inclina tout à coup, tomba avec bruit, et un jet de bordeaux arrosa Joukovski. Celui-ci se leva vivement; son pantalon était inondé de vin rouge; un domestique se précipita avec sa serviette sur le pantalon et acheva de le salir, un autre se mit à ramasser les débris de verres et de bouteilles... Profitant de tout ce désordre, Belinski s'esquiva, courut chez lui à pied, et y arriva à demi mort. Combien les événements de ce genre bouleversaient ce cher Belinski, et comme il se les rappelait ensuite avec effroi! Jamais il ne lui arrivait de sourire; il marchait dans la chambre en hochant la tête.

Cependant cet homme timide et frêle avait une vigueur étonnante, une nature d'athlète; oui, c'était un vigoureux lutteur! Il ne savait pas enseigner, professer; il lui fallait un combat. Sans contradiction, sans motif d'excitation, il ne parlait pas bien; mais, lorsqu'il se sentait blessé, lorsqu'on s'attaquait à ses convictions les plus chères, les muscles de ses joues commençaient à trembler, sa voix s'altérait, et c'est alors qu'il était beau à voir! Il fondait sur son adversaire comme une panthère; il le mettait en pièces, le bafouait sans pitié, et, tout en le malmenant ainsi, développait sa propre pensée avec une force et une poésie surprenantes. Lorsque la dispute durait trop longtemps, le pauvre

malade était pris d'un crachement de sang[1]; pâle, haletant, les yeux arrêtés sur celui qui lui parlait, il se couvrait la bouche d'une main tremblante et s'arrêtait, profondément affecté, consterné de sa faiblesse physique. Combien il m'était cher, et comme je le plaignais dans ces instants-là!

Exploité par les entrepreneurs littéraires, opprimé moralement par la censure, vivant au milieu d'hommes qui lui étaient peu sympathiques, dévoré par une maladie à laquelle le climat de Pétersbourg est fatal, Belinski devenait plus irritable de jour en jour. Il fuyait toutes les figures étrangères; sa timidité touchait à la sauvagerie, et il passait souvent des semaines entières dans une morne inaction. La direction du recueil auquel il était attaché lui adressait lettre sur lettre pour avoir de la copie; l'écrivain gagé prenait enfin la plume en grinçant des dents, et composait un de ces articles envenimés, tout palpitants d'indignation, remplis

1. C'est à une maladie de poitrine que Belinski succomba, et il est juste de rapporter à ce propos un fait qui honore ses amis. Plusieurs d'entre eux s'étant cotisés, réunirent une somme suffisante pour permettre au malade de se rendre dans un climat plus tempéré. Ce voyage ne ralentit pas les progrès du mal dont il était atteint; Belinski revint à Pétersbourg et y mourut en 1848. Le gouvernement défendit à ses amis de lui élever une tombe, et les journaux reçurent l'ordre de ne plus prononcer son nom. Aujourd'hui, il n'en est plus de même, bien entendu; tous les articles de Belinski ont été dernièrement rassemblés et publiés; ils forment dix volumes in-8° très-compactes.

de ces allusions transparentes, qui faisaient l'admiration de la jeunesse russe.

Lorsqu'il se sentait complétement épuisé, il lui arrivait souvent de venir nous voir ; il s'étendait sur un tapis, et passait des heures entières à jouer avec un enfant de deux ans. Tant que nous étions seuls, tout allait bien, mais, au premier tintement de la sonnette, une grimace convulsive contractait sa figure, et il cherchait des yeux son chapeau ; cependant, la faiblesse slave l'emportait, et il finissait par rester. Souvent, un seul mot, une remarque qui lui déplaisait amenait les scènes les plus originales.

Un jour, Belinski vint dîner pendant la semaine sainte chez un homme de lettres de notre connaissance ; la table était maigre. — « Depuis quand, — dit-il à son hôte, — êtes-vous devenu si religieux ? » — « Mon Dieu ! — lui répondit celui-ci, — nous faisons maigre pour nos gens. » — « Pour vos gens ! — reprit Bélinski, et il pâlit, — pour vos gens ! — répétait-il en se levant. — Où sont-ils ? Je leur apprendrai qu'on les trompe ; une faute avouée serait cent fois préférable à ce dédain pour la faiblesse et l'ignorance, à ce mensonge qui maintient l'ignorance. Et vous vous croyez plus libres qu'eux ? On devrait vous clouer tous tant que vous êtes au même pilori que les rois et les planteurs américains. Adieu ! je ne fais pas maigre

pour les autres; je n'ai pas de — *gens!* » — et il partit.

Il y avait alors à Pétersbourg un Russe germanisé, ancien élève de l'Université, et très-fier de son titre de maître ès-sciences; il était nouvellement revenu de Berlin. Cet honnête docteur en lunettes bleues, au ton cérémonieux et grand observateur des convenances, avait étudié la philosophie et la philologie jusqu'à l'entier épuisement de ses facultés intellectuelles, et demeurait comme pétrifié dans cet état. C'était un brave homme, mais le plus ennuyeux des pédants; pour comble de malheur, il aimait à faire parade de sa science. Un jour que nous nous trouvions réunis chez le littérateur qui observait le carême pour ses gens, il se mit à exposer je ne sais quel radotage *honnête et modéré*. Belinski était couché sur un divan; comme je passais devant lui, il me saisit le pan de mon habit et me dit :

— « As-tu entendu les belles choses que ce monstre débite? La langue me démange depuis longtemps, mais je souffre un peu de la poitrine, et d'ailleurs il y a trop de monde; je t'en supplie, donne-toi la peine de le mettre à la raison, de lui lancer quelque bonne bourrade qui l'aplatisse. Tu sais mieux t'y prendre que moi. Allons, fais-moi ce plaisir.

— « On ne lâche contre les rats que les boule-

dogues, — répondis-je à Belinski en riant. — D'ailleurs je connais fort peu ce monsieur, et n'ai pas bien entendu ce qu'il vient de dire. »

A la fin de la soirée, l'orateur aux lunettes bleues reprocha à Koltzof[1] d'avoir quitté le costume national; puis il se mit tout à coup à débiter, d'un ton doctoral vraiment comique et provoquant, une plate sortie contre la lettre[2] de Tchédaïef, et conclut par ces paroles : — « En résumé, cette manifestation me semble odieuse, méprisable, et je ne puis en respecter l'auteur. »

Parmi les assistants, j'étais le seul qui connût Tchédaïef d'une manière particulière. J'estimais et aimais cet homme dont je parlerai plus d'une fois encore, et il me témoignait beaucoup d'amitié; impossible de laisser passer cette sauvage sentence. C'est pourquoi je demandai sèchement au docteur s'il pensait que Tchédaïef eût écrit son article dans des vues intéressées ou cachées.

— « Nullement, » — me répondit-il.

Une conversation assez désagréable s'engagea

1. Fils d'un petit bourgeois de la ville de Voronèje, Koltzof, qui n'avait reçu aucune espèce d'instruction, a composé un petit nombre d'élégies et de chants populaires qui portent l'empreinte du génie national, et lui ont acquis la juste réputation d'un poëte de talent. Des chagrins domestiques amenèrent sa mort au moment où il venait de prendre place dans le monde littéraire.

2. Cette lettre parut à Moscou, dans *le Télescope,* revue nouvellement fondée pour remplacer *le Télégraphe* de Polévoï, supprimé par ordre du gouvernement. La sensation qu'elle produisit est

là-dessus entre nous; je soutenais que les épithètes de odieux et méprisables étaient véritablement odieuses lorsque, comme il venait de le faire, on les appliquait à un homme qui, ayant exprimé hardiment son opinion, portait la peine de sa franchise. Le docteur me parlait de l'unité nationale, prétendait démontrer qu'il est criminel de la détruire, et s'étendait longuement sur les sentiments sacrés qu'il faut faire respecter à tout prix.

Au beau milieu de notre discussion, Belinski se leva brusquement, s'approcha de moi, la figure pâle comme un linge, et m'ayant frappé sur l'épaule, il s'écria :

— « Le grand mot est lâché!... les inquisiteurs, les censeurs!.... il faudrait, suivant eux, bâillonner la pensée »... — et il continua sur ce ton avec une admirable éloquence, en relevant par des traits mordants le fond sérieux de son argumentation. — « Peut-on se montrer si susceptible! — ajouta-t-il ironiquement en finissant, — on nous

facile à comprendre; Tchédaïef ne craint pas d'y demander compte à la Russie de toutes les souffrances dont elle abreuve les hommes dévoués au culte de la justice et de la liberté, et affirme d'un ton sévère et froid, que son passé a été inutile, que son présent est sans objet et qu'elle n'a aucun avenir. Le gouvernement relégua pour quelque temps Tchédaïef dans une maison de fous; *le Télescope* fut supprimé, le rédacteur en chef du journal exilé en Sibérie, et le censeur qui avait autorisé l'impression de l'article perdit sa place.

bâtonne, et nous ne soufflons pas mot, on nous relègue en Sibérie sans que nous poussions la moindre plainte. Mais Tchédaïef a froissé l'honneur national ; il aurait dû se taire ; tout discours est séditieux, — les laquais ne parlent pas. Cependant nous savons que dans des pays plus civilisés, et où la susceptibilité doit être aussi, ce me semble, plus éveillée qu'à Kostroma ou à Kalouga, — la parole offusque beaucoup moins.

— « Dans les pays civilisés, — répondit le docteur avec une inexprimable suffisance, — il y a des prisons où l'on enferme les insensés qui insultent aux choses que tout un peuple vénère, — et l'on fait bien. »

A ces mots, Belinski grandit ; il était effrayant, sublime dans ce moment, les bras croisés sur la poitrine, regardant le docteur en face ; il lui dit enfin d'une voix creuse :

— « Et dans des pays encore plus civilisés, il y a la guillotine pour punir ceux qui pensent comme vous. »

Après avoir lancé cette apostrophe, il tomba épuisé sur un fauteuil et se tut. Au mot de guillotine, le maître du logis pâlit, les convives se troublèrent, et un profond silence s'établit dans la chambre. Le docteur était atterré ; mais précisément dans ces moments-là, l'amour-propre mord à l'hameçon... C'est pourquoi Tourguénief conseille

à celui qui, dans une discussion, se laisse entraîner jusqu'à éprouver un sentiment d'effroi, de tourner dix fois la langue dans sa bouche avant de prononcer un seul mot.

Le docteur, qui ne connaissait pas cette maxime, continua à émettre une foule de sottises, en s'adressant beaucoup moins à Belinski qu'aux autres assistants :

— « Malgré toute votre impatience, — lui dit-il enfin, — je suis sûr que vous tomberez d'accord avec moi, sur un point ?

— « Non, — répondit Belinski avec emportement, — quoi que vous puissiez avancer, jamais je ne saurais y souscrire. »

Cette déclaration fut accueillie par un rire général, et on alla souper. Le docteur prit son chapeau et sortit.

Le pauvre Belinski ne résista pas longtemps aux souffrances et aux privations. Ses traits et principalement les muscles de ses lèvres, comme son regard fier et attristé, révélaient le travail incessant de son esprit et le rapide épuisement de son frêle organisme.

Je le vis pour la dernière fois à Paris, pendant l'automne de l'année 1847 ; il était au plus mal, craignait d'élever la voix, et son ancienne énergie ne se réveillait que par moments, comme la flamme brille quelques instants avant de s'éteindre.

C'est dans un de ces moments qu'il écrivit sa lettre à Gogol[1]. La nouvelle de la révolution de février parvint à Pétersbourg avant sa mort ; il prit le crépuscule pour l'éclat de l'aube matinale !

1. On sait que Gogol, étant encore dans la force de l'âge, publia une série de lettres politiques et religieuses où il émit des opinions qui accusaient une décrépitude prématurée. Profondément indigné, Belinski mourant écrivit à son ancien ami, et lui reprocha avec une poignante amertume cette défaillance inattendue. La lettre de Belinski ne put circuler en Russie que dans le plus grand secret.

FIN

TABLE

L'EXIL. — PERME. — VIATKA.

L'EXIL. — VLADIMIR

LA JEUNE RUSSIE

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7